TOME XVII. N° 4 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 MAI 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Souvenirs d'enfance

Alain, les violons, les montagnes neigeuses...

AVANT d'être à l'armée, vêtus uniformément et plongés dans une action commune, les soldats avaient eu chacun leurs expériences diverses, et ce sont elles qui, transformées en songeries, les ont nourris, charmés, inquiétés, de jour et de nuit, à tous leurs répits dans la vie des tranchées (1). A chaque heure de solitude, d'écœurement, d'ennui, ils retournaient en esprit à leurs îles heureuses.

Pour le soldat Alain, son île heureuse c'est la Provence ; c'est là que, loin de la boue et des cadavres, son esprit s'évadait vers les images de son enfance favorisée, et vers le temps de sa huitième année.

Comme elle est lointaine déjà, cette matinée d'avril,

(1) Dans la préface aux Souvenirs de son grand-père, Maurice Barrès écrivait : « Il se peut que mon fils, quelque jour, comme tant de ses camarades, raconte ses quatre années de la Grande Guerre, qu'il a terminées dans un bataillon de chasseurs du recrutement des Vosges. » C'est par ce livre qui aura pour titre : *La Guerre à vingt ans* que Philippe Barrès va faire ses débuts littéraires. Dans les pages que nous publions ici et qui en forment le prologue, nous retrouvons, sous les traits d'Alain et parmi les paysages de Mirabeau où il passait ses vacances, le « petit garçon » pour qui furent écrites les *Amitiés françaises.*

où dans la fraîcheur de l'aube, une voiture, au sortir d'Avignon, turbulente et délicate, emportait Alain et sa famille ! Ils montent vers les Alpes en suivant la Durance, ils frôlent les platanes qui bruissent avec un soupir rapide, et les cyprès dont l'enfant suppose qu'ils sont des brigands enchantés. Tout est frais au regard. Dans les champs, au bout de longues allées, des métairies reposent ; leurs pigeonniers en forme de tour, ont, sous les premiers rayons, une noblesse d'eaux-fortes de Claude Gellée ; les bœufs portent le joug avec leur dignité antique ; la fleur d'amandier vole. *O pax romana!*

Ils suivent vers l'est la Durance glacée, sauvage, qui gronde et serpente sur ses galets. Vallée de Cavaillon, limon et rocaille, paradis terrestre et torrent ! A perte de vue, les champs s'étendent, protégés par des écrans de joncs dorés, sous un ciel sans nuances qui prend, comme l'eau claire de la mer, une teinte profonde de sa masse infinie. Tout est allégresse, parfum. Les bords de la vallée se relèvent en falaises que de vastes carrières tachent de rouge éclatant. Au loin la haute chaîne sombre du Lubéron, premier remous des Alpes, trace sur cette folie sa pensée grave.

Peu à peu, par des routes en lacets, solitaires, ils gagnent des régions plus sévères où tout village, écroulement de tuiles et de cailloux au sommet d'un pain de sucre, a l'éclat et la maigreur de l'Arabie, où tout vallon baigné d'un filet d'eau s'épanouit en jardin d'Armide. Du sommet d'un col, soudain, voici de nouveau la Durance. Si lointaine, on dirait d'un filet de mercure immobile. Elle semble monter en une courbe immense vers la neige des Alpes qui attire comme un chant consacré à la gloire, aux destinées tragiques, aux Manfred et aux Hannibal.

C'est ici que se dresse la demeure aux quatre tours, sur l'étroit sommet d'une colline, au-dessus des quarante maisons d'un village qui meurt... Certains endroits comme certains êtres sont marqués d'un accent, d'une tristesse magiques qui les destinent à être aimés passionnément. Dans sa haute solitude, ce château apparaît ce soir aux yeux d'un enfant de huit ans comme une espèce de légende pétrifiée dans le ciel. Nid d'aigle pour ce loriot, comment n'en ferait-il pas la conquête?

Alain vient d'arriver dans la haute maison. De la terrasse

plantée de pins cuivrés qui bruissent, il regarde, dans un abîme si vaste, qu'il en monte une rumeur, la vallée de la Durance déroulée vers les Alpes. Cependant, du village, une bande de jeunes indigènes monte, perplexe, par la garrigue entre les oliviers. Le soir tombant allonge toutes les ombres, les genêts métalliques se froissent au vent. Alain étourdi par tant d'espaces, étonné qu'un tel endroit existe, si conforme à ses rêves, s'aventure à la découverte ; et ces enfants sortis de leur monotonie viennent aux nouvelles, comme on cherche d'instinct sur une mare immobile l'endroit où un caillou tomba.

L'étrange rencontre ! Dans l'allée rose qui court entre les pins, vers le château, juste au coude où elle trace sa courbe, ils se trouvent nez à nez. En voyant Alain, la tête de la troupe s'arrête : deux petites filles sombres et un jeune garçon clair, tous trois d'une frappante beauté grave. Le reste se serre derrière eux comme le corps étiré d'une chenille, et tous attendent, maigres, timides et familiers. Alain aussi s'est arrêté, intimidé comme eux et de plus gêné de ses vêtements sans trous, de son beau domaine, et de sentir à leurs regards qu'il leur paraît un prince. Il voudrait bien s'en aller, mais comment? Alors, par contenance, cassant un brin de genêt, il dit en souriant : « Bonjour. » Les plus grands murmurent : « Bonsoir » d'une jolie voix chantante, et le silence retombe.

Après tant d'années, Alain garde le souvenir de son émotion, de la splendeur du paysage, et d'un jeune groupe pâle et attentif. Le vent moirait les bois d'un chant indéfini comme le chant du large. Une bande de martinets piaillait.

Sous ce ciel fortuné, une musique s'élève, aiguë, immobile, d'un lyrisme poignant. Ce pays respire le bonheur de vivre, et pourtant que le fond de son allégresse est triste ! Il y a du tragique dans la splendeur de ses couchants. La pensée que nul obstacle ne retient et ne gêne roule naturellement jusqu'à l'idée de la mort, et bien plus clairement que sous des nuages, c'est dans ce ciel limpide qu'une jeune âme pleine d'espérances entrevoit le prochain néant.

Sans doute, ces enfants de Provence qu'Alain découvrait ne savaient pas nommer la divinité menaçante qui médite la revanche implacable de toutes nos joies. C'est bien elle,

néanmoins, qui les accueille à chaque détour de leur paradis : près du cerisier de la vallée qui ne fleurit qu'une fois l'an et se fane, sous le glaçon que la Durance entraîne, parmi les souffles du vent qui passe sur les aires, et dans ce village inaccessible, là-bas, sur une cime dorée de soleil, Némésis respirait dans chaque soir, quand la cloche en deux tons de l'église rappelait Isaure, Isabelle, Virgile au foyer, et qu'il leur fallait abandonner tous les objets de leur plaisir du jour aux crapauds et aux étoiles.

Alain, tombé dans cette atmosphère romantique, l'adora. La chouette ulule dans la tour, un frémissement monte de la vallée entre d'âpres coteaux, une blancheur aiguë découpe l'horizon, déjà le rossignol débute par un lambeau de chant qui tremble, et les grands yeux d'Isaure s'ouvrent dans l'ombre. Éternelle magie des souvenirs d'enfance ! Les plus chétifs rejoignent les sublimes, et s'accordent avec les bois de Deering et la vaste baie où Longfellow grandit en regardant la mer, avec l'étang de Lucile à Combourg, avec les falaises où le petit Walter Scott rêva.

Virgile, blond, élégiaque, avait une douceur de jeune prince qu'une mauvaise fée eût trahi. Comme son nom lui allait bien ! Isabelle était une petite fille brune et pâle, une chèvre fantasque aux yeux éclatants, brusque, sèche et gaie, avec un fond sentimental. Isaure enfin, la plus grande, leur aînée, avait l'air d'une gitane silencieuse et sauvage, d'une sœur de Colomba. Tous trois, sans l'avoir jamais quitté, ils aimaient leur pays avec la profondeur de nostalgie qu'en peut éprouver un enfant du Nord qui, l'ayant un instant découvert, en est pour jamais exclu. Ils s'étonnèrent de trouver chez un étranger une passion semblable à la leur, et qu'ils pouvaient nourrir, en même temps qu'Alain leur apportait tout un petit bagage de rêves, d'images, de désirs lointains.

Il avait parcouru la France de l'Alsace aux Pyrénées ; il avait appris avec enthousiasme les histoires de Roland près de Gavarnie, de Vercingétorix au pied d'Alésia, des quatre fils Aymon dans la forêt d'Ardenne, et du Téméraire dans les marais de la Meurthe, de Jeanne d'Arc à Domrémy, et de la charmante Marie Stuart sur les ruines des châteaux des Guise. Au-dessus de tous ces héros se dressait l'Empereur, partout, toujours, lui dont le nom sommeille

sous chaque pierre de France, de Boulogne au golfe Juan... Heureux Alain ! A l'âge où l'on vous enferme sur une chaise à tablette, une crécelle à la main, il connaissait ce privilège de voir l'intelligence la plus haute se pencher en jeu affectueux vers lui ; à l'âge où les potaches dessèchent leurs âmes entre le thème latin et le calembour, lui, le nez levé, dans une barque, au milieu d'une immensité éclatante, il subissait les prestiges antiques devant la grotte bleue de Capri. Il se serrait contre sa mère, au vent du Lido, tandis que le son des cloches annonce le coucher du soleil sur Venise. On se penchait vers lui pour distinguer ce qu'il avait compris : rien de net, mais il était ému, et ce frémissement devait se prolonger dans sa vie.

Grâce à ses parents, à ses demi-dieux, un sentiment romanesque anima pour lui les êtres, les paysages, les objets. Gageure de prendre un enfant, et de faire bruire à ses oreilles, de manière intelligible, le vent éternel ! Liaison que seul un grand poète raisonnable pouvait établir entre le monde qui ne passe pas, et une de ses jeunes plantes.

Alain répétait à ses amis ce que leur instinct déjà leur faisait pressentir : tout ce qui l'avait ému au hasard de ses séjours, l'âpreté de Capri et la pâleur de la lagune, l'horizon aigu des montagnes et l'ombre d'une tour sur le Rhin, le regard profond d'une petite fille et le désespoir d'un prochain départ, tout cela était réuni dans leur province montagneuse, et ramassé autour de leur berceau. Et c'est de ce double échange, de cette parenté d'âme qu'ils voyaient chaque jour se former entre eux, que naquit rapidement la plus romanesque affection. Après quelques semaines, Virgile, Isabelle, Isaure n'admettaient pas qu'Alain pût un jour les quitter. « Sans toi, répétaient-ils de leurs voix harmonieuses, que deviendrons-nous? » Et lui leur disait : « Je perdrai plus que vous, puisque je perdrai notre pays et vous. » Isaure, féminine, se troublait un peu : « Il aime mieux le pays que nous. » Qui l'eût su dire? Il perdait un paradis et de vibrants complices ; eux trois, une fenêtre sur la vie.

...Au bord de la terrasse, un pin est planté qui s'incline d'un jet dans le vide. Que d'heures ils passèrent dans ses branches, à écouter le secret d'Alain ! Sous eux la rocaille dévale en cascade, sur leurs têtes le ciel bleuit entre les

aiguilles où chante le vent. L'arbre plie, gémit. O jeunesse, éclat du matin, turbulence des oiseaux, et puis ce parfum de résine, ce vertige léger, cette impression que si l'arbre penché, soudain se déracine, on sera précipité !

Virgile, Isabelle, Isaure n'étaient que trop portés à se laisser submerger par les songeries. Le petit pâtre Virgile avait cette ardeur, cette transparence des jeunes êtres que guette la phtisie ; parfois sa toux faisait se taire d'inquiétude le petit groupe. Isaure, les yeux perdus au fond du paysage, murmurait de sa voix douce et vibrante : « Virgile, il se fait tard, voilà le courrier qui monte, on entend le grelot ; rentre, ta mère languit. » Et Virgile ne disait mot.

Virgile à la gaieté pensive, berger-poète, enfant né de ce paysage, Virgile ami d'Alain ! De toute cette rêverie et de cette intimité qui furent les vôtres, se peut-il que rien ne soit plus?

Isaure était venue d'Italie, toute petite ; son père et sa mère moururent bientôt, la laissant chez un vieil oncle ; et la ferme sombre au bout du chemin creux, le reflet de la lune sur le toit, l'unique lumière à la fenêtre de l'enfant, composaient une gravure de Doré qu'animait encore la frénésie du gros chien enchaîné dans la cour. Même les gens chez qui les parents d'Isaure avaient laissé des dettes, célébraient la beauté de sa mère ; et ils retrouvaient chez la petite le même charme grave, la même expression noble et lointaine.

Ils considéraient la fantasque Isabelle avec amitié, mais avec cette obscure méfiance dont les simples entourent ceux que guette un mal inconnu : à cinq ans, elle avait eu la danse de Saint-Guy, et les vieillards courbés la regardaient monter vers le château, souple et légère, avec une angoisse — et, qui sait, une curiosité — de voir soudain grimacer son pas.

Le pont suspendu franchit d'un saut la Durance entre deux masses de granit, sa membrure craque et chante comme la mâture d'un navire, il vit sous les pas. Au milieu de son arche, où l'on se sent soutenu par miracle, les enfants viennent souvent. Alain et Virgile s'installent sur le parapet, les jambes dans l'abîme ; le goudron infernal poisse les poutres, les câbles vibrent sourdement dans le vent, et sous

eux ils voient rouler les quartiers de roche dans l'eau des glaciers. L'âme bruissante, ils écoutent les échos de la dernière colère du torrent qui va s'épanouir dans la plaine. Isabelle, Isaure, se tiennent debout, les bras étroitement croisés sur leurs châles, les yeux au loin, enveloppées par la masse de l'air, toutes spiritualisées par la violence, et ces lambeaux de chansons qui leur échappent ce sont des strophes des Iles d'Or.

« Margaï de Vau-Meirano — Trefoukido d'amour, — Davalo dins la plano, — Dos ouro davans jour... »

Hélas ! quand la romanesque arrive au lieu du rendez-vous, c'est le diable qui l'emmène...

« Roussignoulet, cigalo, teisas-vous ! — Ausès lou cant de la Bello d'Avoust. »

Mystère des émotions violentes que ces poèmes inspirent à l'enfant Alain ! Sans doute l'âpreté de la Haute Provence donne-t-elle une force romantique aux chants de la plaine d'Arles? Et surtout, dans la voix d'Isaure, c'est toute la Méditerranée qu'Alain adore sans le savoir.

Sur le tard, par le sentier en balcon, ils suivent le flanc de la colline, entre les genêts. Sous eux, le vallon fertile, le « Grand Jardin » abrite son bonheur ; l'eau ruisselle, l'arbre en fleurs resplendit, et doucement le vieillard cueille les humbles légumes dont il se contente. Les enfants rentrent, meurtris de rocaille, déchirés d'épines, las et heureux. Le clocher du village résonne au détour du coteau, et là-haut, par-dessus la chevelure sombre des pins, une tour du château dresse son sommet rose. Les voici sur la terrasse, la voix de la Durance ne vient plus qu'affaiblie, et les neiges lointaines jettent leur reflet aigu et presque douloureux comme une longue note haute sur quoi meurt un chant.

Isaure s'est étendue entre deux roches, dans le thym, la nuque appuyée sur ses lourds cheveux. Virgile rêveur, une herbe aux dents, regarde sa vallée avec de grands yeux clairs. La fantasque Isabelle agace un chevreau gracieux et incohérent comme elle. Drapé dans ses haillons le vieux pâtre s'avance, son chien étique sur les talons ; les chèvres le suivent, affairées, et de toute l'âpreté de leurs lèvres bleues tracassent le maigre sol. Quelle pensée répètent leurs clochettes claires? Quelle note triste et stridente, si voisine du chant des Alpes, là-bas? Deux chevreaux gambadent, se défient, opposent leurs fronts, et poussent en courbant

leurs échines ; ils se dressent, leurs pieds battent l'air, ils halètent, ils fléchissent, ils dansent, et la latinité des Géorgiques s'anime aux yeux des enfants.

Vient l'heure des adieux de chaque soir sur le bord de la terrasse, au sommet de l'escalier de pierre qui plonge vers le village. Virgile s'attarde et bâtit des projets pour le lendemain, Isabelle et Isaure enlacées s'impatientent indolemment. « Vénès, Virgile? » Leurs voix chantent et les derniers rayons du soleil jettent des reflets sur la coquille serrée de leurs sombres coiffures. « Vénès, digo? » Le lierre croule en cascade au flanc de la tour, un pin jaillit d'en bas vers eux sans les atteindre ; tout alentour, les âpres collines ont, dans le couchant, je ne sais quel accent dépouillé, parfumé, de Judée. La voix d'une femme monte, qui groupe ses poussins : « Tiite, tiii... » couverte soudain par les premiers appels à la prière du soir. « Déjà huit heures ! » Grêle, à peine matérielle, la soutane du curé glisse à travers la place et disparaît. « Moun Dio ! » Effarés de l'heure tardive, les enfants dégringolent les marches, leurs petits pieds ferrés claquent, s'enfoncent dans la ruelle perdue entre les toits, Alain reste immobile contre la pierre tiède de la chaleur du jour. Les derniers sons de la cloche meurent à grandes ondes mêlées, la première étoile scintille ; et c'est alors aux chants maléfiques du crapaud et de la chouette que le divin rossignol exorcise, le prélude blanc et bleu d'une nuit d'Orient.

Une immense symphonie, les journées bruissantes de ces petits Provençaux, une symphonie où ils mettent la rivière, les collines, les jardins, la haute montagne, toute la campagne. Et d'autres fois, c'est au village que, de demeure en demeure, ils trouvent leurs émerveillements.

Longue, unie comme un jeu de paume, la place du village, plantée de platanes, est une île fraîche dans l'accablement de midi. Autour d'elle, les petites maisons semblent se presser pour mieux entendre le bruit discret de la fontaine qui scande seul la fuite du temps.

Voici la maison de Virgile. Dans l'ombre une chaude odeur l'emplit : devant le four béant les pains fument, alignés sur les planches, et sa tâche terminée, le père de Virgile sommeille au grenier. Le chien dort en rond, le sac de farine vide est prostré ; sur des baguettes de saule fixées

au mur, des entailles marquent le doit et avoir du petit commerce. Comptabilité primitive ! Virgile caresse le chien qui sourit sans lever les paupières ; il écoute le sommeil de son père ; sans rien dire il se tourne vers Alain, ses cheveux blonds en désordre, avec d'immenses yeux bleus, et un béret poussiéreux à la main. Il semble regarder du dehors cette humble vie, avec le sourire triste et affectueux d'un jeune poète qui ne saurait réaliser son rêve, et qui cependant n'accepte plus d'un cœur léger les limites paternelles.

Dans la maison voisine sommeille, athlétique et bronzé, cheveux bouclés épars, pieds nus, le torero espagnol. Est-ce un déserteur? A-t-il tué dans son pays? Qui le dira? Un jour il est arrivé sur la place, il a bu à la fontaine, et son regard s'est posé sur cette masure ruinée ; il l'a rebâtie, elle lui appartient. Autour de son matelas blanc et bleu étalé à terre, s'étagent des claies où les vers à soie fourmillent avec leur étrange murmure sous les feuilles de mûrier. Jeté dans un coin, hirsute, les pieds liés, un sanglier abattu cette nuit dans la colline, repose. Le fusil pend à la muraille, prêt pour je ne sais quelle vendetta, et le mystérieux étranger hors la loi dort au soleil avec ses secrets, au milieu de ses richesses.

A côté, c'est la salle du café, encombrée de tables boiteuses. Une branche de sapin pend en guise de lustre, le piano mécanique éventré se tait, la persienne bâille sur un ciel éclatant, et les deux frères Ludovio, devant deux verres, parlent à mi-voix. Leur père, riche et grigou, qui tardait à mourir, est parti avant-hier pour chasser dans la montagne. On ne l'a pas revu. Encore du mystère. Le menton dans les paumes, de quoi parlent-ils?

Devant la porte, sur le banc, le vieux Camille à la trogne vermeille renifle une prise subtile, cligne de l'œil, un prodigieux petit œil limpide dans une face de tomate, et sourit. Lentement, à petits coups, il verse dans son verre l'eau qui dissout l'absinthe en nuage. Cher Camille inculte et fin, puéril et sage ! Cher Camille bachique, au corps de monstre, à l'âme en fleur ! Alain et Isaure, la main dans la main, regardent avec respect le pernod fatal pâlir dans le verre comme une laiteuse émeraude ; et toujours Camille de dire : « Faites-vous la partie de boules, monsieur Alain? » — « Non merci, Camille, une autre fois, demain, voulez-vous? » Et Camille, comme ils s'éloignent, demande encore :

« Dites, vraiment? » — « Oui, Camille. Il faut que je travaille. » — « Travaillez bien, au moins. Il faut apprendre à lire, il faut être instruit, il ne suffit pas de courir tout le jour les garrigues comme Camille a fait ! »

Devinez le regard qu'Isaure lui lance, jolie jeune chèvre ombrageuse, et le regard méfiant et admiratif qu'il lance à Isaure. Vieux dialogue de l'ange — ô Camille — et — pauvre Isaure — du serpent. Les enfants s'éloignent, et ce charmant sage de folklore resté seul avec sa goutte et ses pensées prépare lentement son poison liquide en s'alarmant des poisons qui pourraient menacer les autres. Candide, affectueux, dogmatique Nestor de village !

Cependant, au milieu de son maigre carré de légumes, le jeune curé réfléchit. Il songe à l'enterrement du père Riquier, qui, de misère, sans un secours, se pendit hier soir — les femmes se disputent sa corde là-haut, — à Mireille dont l'enfant va naître et dont le séducteur a fui, au vieux Ludovic resté dans la montagne.

Il se penche sur les sombres âmes, et le paradis d'Alain, de Virgile, qu'est-il pour lui?

Là-haut, baignés de lumière et de vent, les enfants s'émerveillent confusément de ces caractères si variés, purs ou sombres, que renferme leur village. Voient-ils le contraste de cet éclat du printemps et de ces intérieurs tragiques, de cette sérénité épandue et de cette fièvre secrète des âmes? Le soleil rosit les toits, et par-dessous, l'araignée tisse sa toile. Appuyés les uns contre les autres, ils considèrent ce fragment du monde, offert à leurs regards.

Ces amitiés, ces complicités de jeunes enfants découvrant ensemble l'univers qui les entoure s'enfiévraient chaque automne, à la fin des vacances, quand Alain devait s'en retourner à son lycée. Un soir de leur treizième année, à la veille d'une de ces séparations, Virgile et Alain étaient assis sur les marches du perron de l'école, une lanterne au-dessus d'eux répandait sa lumière jaunâtre ; les grenouilles croassaient ; les masures du village endormi s'étageaient en chaos blanc vers le château dressé dans le plumage de ses pins sombres ; Isaure et Isabelle étaient depuis lontemps rentrées au logis, que les deux amis, accablés de sommeil, ne se décidaient pas à rompre cette dernière veillée. « Demain ce seront les études, puis le service militaire, le métier, la

vieillesse et la mort. Jamais plus ! faudra-t-il dire bientôt, de ces jours de féerie, et pourquoi, pourquoi? »

Virgile murmurait les seuls poèmes qu'il connût, quelques ritournelles : *la Femme aux bijoux*, *la Riviera*, et la nostalgie des deux enfants parait ces pauvres romances d'un accent poignant.

« Te souviens-tu, disait Virgile, du vieil instituteur qui est mort l'an dernier? A la fin de la classe, il me retenait : « Que fais-tu Virgile? Tu vas encore au château retrouver « ce petit Alain qui s'amuse de toi, mais qui plus tard te « méprisera... Je te défends de monter là-haut ! Et il m'enfermait dans la classe. »

Si Alain se souvenait ! La voix de ce vieillard résonnait à ses oreilles comme le premier avertissement d'un monde qui ne se prêtait guère à leur amitié ; et cette opposition rapprochait encore les deux amis. Le lendemain, ils se quittaient en pleurant. On en souriait ! Mais eux savaient bien qu'ils pleuraient avec bonne raison sur la brièveté de leurs joies communes, sur le peu de jours qu'ils avaient encore à passer côte à côte à l'état d'enfants. Le vieux magister avait méconnu l'âme sincère d'Alain, mais il n'avait que trop bien prévu la dureté des événements.

D'année en année, Alain partit, revint, repartit, revint encore dans ce haut nid de la Provence pierreuse, et chaque fois, il apportait à ses amis, attentifs avec émerveillement, le trésor accru de sa quête romanesque. Guidé, aidé, il connut un peu Shakespeare, Gœthe, Byron. Il aima ce qu'on lui apprit de leurs personnages, et des grandes musiques dont ils sont enveloppés. Il lut ces petits contes que Charles et Mary Lamb ont écrit pour la nursery, et qui retracent les exploits d'Othello, les malheurs de Desdémone, et de toutes ces images il donna des reflets à Virgile.

A ces ombres imaginaires, il mariait ses premières expériences de la vie. Pendant des jours, à sa sortie du collège, il attendit sur les tristes terrains d'aviation, soulevé d'admiration, de curiosité, de rêve. Il aima Latham, ce sosie nonchalant du roi d'Espagne ; il aima Chavez, ce petit-maître dont la frêle personne fut brûlée par l'esprit ; il savait les noms de tous les inconnus, si jeunes, si impatients qu'ils n'attendaient même pas, pour se tuer, qu'on les regardât. Il vécut autour de ces champs enfiévrés par l'idée fixe de la

bravoure et de la gloire, où déjà, sous le vaste ciel, un peu de fer et un peu de sang venaient se mêler à la terre. Entre tous ses héros il aima Garros, le jeune et prestigieux Garros qui promenait à travers le ciel son rayonnement de sympathie et sa témérité pensive.

Pour Alain, le monde ne fleurissait que de charme et de noblesse, de beauté et de courage. En quittant les « oiseaux », il courait à toutes les musiques qui lui montraient la grâce dans la vie, ou la fierté devant la mort. En s'endormant, il voyait cette image : entre deux ailes étendues dans le ciel français, une fine silhouette d'homme courbée contre la masse hurlante d'un moteur, tient à force de vitesse sa ligne dans l'espace, tandis que, depuis la terre, un beau visage anxieux de jeune femme se lève. Il conservait, pour la montrer à ses amis, la photographie d'un virage de Garros sur la plage de Deauville.

Les enfants accueillaient tout ce romantisme. Isabelle, qui ne savait pas l'orthographe, pleurait en lisant *Namouna;* Isaure, songeuse, auprès d'Alain, semblait une image de keepsake pour illustrer ces vers de Shelley : « Car je ne serai jamais — A vous. » Et Virgile tirait de toutes leurs rêveries cette moralité : « Nous vivrons ici, mais nous imiterons Garros pour avoir droit sans veulerie à tant de bonheur. Pour sourire à la vie et l'aimer de toute notre passion, sans reproche, nous risquerons de la perdre parfois. »

. . . .

Un matin, tout ce petit univers, berceau de son romanesque, ne fut plus, pour Alain, au pied des tours et de la terrasse déjà lointaines, qu'un petit bras qui palpitait, le tournant de la route, un acacia en fleurs, une volute de poussière, plus rien.

PHILIPPE BARRÈS.

Une soirée au Grammaire-Club

Assistent à la séance :

LE PRÉSIDENT, DENIS, THÉODORE, JÉRÔME

LE PRÉSIDENT

Avez-vous lu les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène?* On les a réimprimés depuis peu.

JÉRÔME

Du Père Bouhours? Le volume est ici.

LE PRÉSIDENT

On y voit une critique de la traduction que Le Maistre de Sacy avait faite de l'*Imitation;* c'est ensemble un modèle d'éreintement et un miracle de politesse. Le jésuite vous assomme son janséniste sans se départir d'une courtoisie vraiment admirable, et je m'assure qu'il a raison, sauf en un point peut-être qu'il me serait aisé de retrouver s'il en était besoin. Il faut avouer que M. de Sacy écrivait assez mal ; mais on sait que le beau style souciait peu Messieurs de Port-Royal et qu'ils se piquaient de n'user que d'un style mortifié.

JÉRÔME

On le croyait ; mais l'abbé Henri Bremond a montré que le prétendu dédain des Messieurs pour le beau style n'est qu'une légende : il n'y a jamais eu de « manière » proprement

janséniste. L'abbé cite un passage d'Antoine Le Maître qui est amusant... C'est au tome IV... Merci... Attendez... Ah ! voici : « Le plus beau membre d'une période est celui qui est au-dessous ou au-dessus de la moitié d'un grand vers héroïque, c'est-à-dire qui est de cinq ou sept syllabes. Les huit syllabes sont bonnes aussi. Mais il faut prendre garde que si la période finit par un mot masculin, il est bon que le précédent soit au féminin, comme, par exemple, *sur la montagne de Sinaï*. On a mis *montagne*, qui est un mot féminin, à cause de *Sinaï*, qui est au masculin et qui finit la période », etc. Ce janséniste ne parle pas comme un contempteur de la rhétorique.

THÉODORE

Remarquez, au reste, que pour Bouhours, pour Vaugelas, pour Boileau et tous les critiques du dix-septième siècle, beauté du style signifie seulement, ou à peu près, beauté de la langue. Le soin de balancer les phrases selon des principes semblables à celui que donne M. Le Maître, et surtout d'éviter certaines rencontres de lettres qui offensent l'oreille, mais plus que tout la propriété des expressions, la clarté de la syntaxe, le respect du bel usage, bref une pureté grammaticale poussée jusqu'à l'exquis, c'était pour eux tout l'art du style.

DENIS

Le résultat était très bon. Tandis qu'aujourd'hui on n'a plus de ces scrupules-là, et le résultat est moins bon. Jadis Des Yveteaux reprochait amèrement à Malherbe son *malapla* (« Enfin cette beauté m'a la place rendue ») ; et Malherbe cruellement à Des Yveteaux son *parablamafla* (« Comparable à ma flamme ») ; et Malherbe encore, dédaigneusement, à Desportes son *tartenton* (« tard en ton ») ; et je ne sais plus qui à Malherbe, bien justement, son *quelque excuse*. Malherbe a écrit *quelque excuse* dans ses stances sur le *Dessein de quitter une dame qui ne le contentoit que de promesse*, et cela n'empêche pas ce *Dessein* de faire un des plus beaux poèmes de la littérature française. Sainte-Beuve a imprimé ceci que le père Faguet aimait de rappeler : *Maipantoubâssenmoquélasirènenri;* c'est un vers :

Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

On met trop de ces choses-là aujourd'hui : aussitôt,

qu'arrive-t-il? C'est que la prose ne plaît pas à l'oreille ; la poésie non plus : alors, elle ne vaut rien du tout.

THÉODORE

Mais plaire à l'oreille de cette façon-là, ce n'est pas tout. Il n'y a pas bien longtemps qu'on s'est avisé qu'il y a une musique du langage beaucoup plus importante que cette harmonie en quelque sorte négative et que cette cadence périodique, un peu mécanique, ce « nombre » des rhétoriciens à l'antique, — une musique impressionniste de la phrase, en quelque sorte, qui permet d'exprimer une seconde fois ce que disent les mots, ou plutôt ce que les mots ne sauraient dire, l'atmosphère ineffable où ils sont nés. En tous temps les vrais poètes ont été musiciens, car sans musique (Denis a raison de le dire), il n'est pas de poésie : il n'y a que les vers de Boileau. Mais on a vite fait d'énumérer les poètes classiques qui ont vraiment été des poètes, depuis Boileau. Et certains prosateurs classiques ont connu, eux aussi, cette musique expressive, mais seulement ceux qui avaient du génie ; la critique n'en a pas pris conscience. Elle est bien moins rare chez les successeurs de Rousseau et de Chateaubriand : au dix-neuvième siècle elle est devenue un des moyens les plus connus, les mieux élucidés de l'art du prosateur.

Sans doute, les artistes de génie échappent à ces généralités esthétiques et ne se laissent pas enfermer dans ces limites, dans ces « écoles » que nous reconnaissons : ils sont des génies parce que justement, chacun dans son domaine propre, ils les excèdent. Ce n'est pas à dire qu'ils ne soient pas de leur temps et que leur art n'en ait pas les caractères ; mais, par leur cime, ils le dépassent.

JÉRÔME

Rien qui puisse mieux faire sentir cela que les corrections apportées par les jansénistes au texte manuscrit des *Pensées* avant de le publier. J'ai noté celle-ci : Pascal avait dit : « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. » Ces Messieurs mettent : « Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connaissance. » Ils ont supprimé les « trognes armées » et remplacé le « raccourci d'atome » par « cet atome imperceptible ». Tout cela, non pas du tout parce que cela choquait le goût propre

aux jansénistes, car il n'y en avait pas, mais parce que cela aurait heurté le goût littéraire du temps... Brienne écrivait à Mme Périer, qui protestait un peu contre ces changements qu'on faisait au texte de son frère, que c'étaient des « embellissements » dont M. Pascal se fût félicité le premier.

THÉODORE

Des écrivains de génie, donc, un Pascal, un Bossuet, voire un La Bruyère, d'autres même, à l'occasion (un Père Le Moyne, par exemple), ont connu cette musique expressive de la prose, dont leur siècle n'avait pas clairement conscience encore ; mais ils sont des exceptions. L'esthétique classique recommandait seulement d'éviter en premier lieu tout ce qui « écorche » l'oreille : certaines suites de consonnes, les hiatus ; puis elle louait ce qu'elle appelait « l'éloquence » et qu'avait eu le premier, à ses yeux, Guez de Balzac : une certaine cadence de la phrase, une musique certes, mais décorative et en quelque sorte ajoutée, — je voudrais dire plaquée. Pas plus que Lulli ou Mozart ne tâchaient à décrire des nuages ou un jardin sous la pluie, les prosateurs du dix-septième siècle et même du dix-huitième (avant Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau) ne s'efforçaient de traduire, d'exprimer par le rythme et le son seul de leurs phrases et de leurs mots, comme Mallarmé a montré (par l'absurde) qu'on pouvait faire. En revanche ce n'est pas un styliste classique qui eût intitulé son livre *Lewis et Irène*, quand il pouvait l'appeler *Irène et Lewis*, sans hiatus.

Il est vrai, aussi, que ce livre, il eût été bien incapable de l'écrire (je ne parle pas du sujet, naturellement). On n'y trouve pas un mot, en effet, qui ne soit destiné à nous montrer les choses, à nous les rendre présentes, et dans leur frémissement de vie, et chacune dans ce qu'elle a de plus particulier, d'unique. Les classiques ne cherchaient pas comme nous à peindre par les mots : les épithètes morales (beau, touchant, agréable, etc.) leur suffisaient très bien, tandis que nous voulons que, non seulement les adjectifs soient concrets et pittoresques, mais que les substantifs et les verbes mêmes contribuent à faire voir et à mettre en scène. Les classiques se contentaient volontiers de dire d'une femme qu'elle était « faite au tour » et d'un paysage qu'il était « rustique », ou « champêtre », ou « fait à souhait

pour le plaisir des yeux » ; d'après ces indications sommaires leurs lecteurs réalisaient à leur guise...

LE PRÉSIDENT ET DENIS, *ensemble.*

Réalisaient!

THÉODORE

C'est un sens nouveau du mot : n'est-il pas bon?

LE PRÉSIDENT ET DENIS

Oh ! Point dans ce sens, sinon en anglais !

THÉODORE

Ou en ancien français. Mais puisque *réalisaient* vous offense, je dirai que les auteurs du grand siècle se contentaient de suggérer les décors et les personnages : quand ils écrivaient d'une femme, par exemple, qu'elle avait un visage « agréable », ils offraient un thème discret qu'ils laissaient à l'imagination du lecteur le soin de développer, de broder à sa guise. Oh ! ce n'est pas qu'ils n'aimassent de regarder ou qu'ils n'eussent même le fameux « sentiment de la nature » : leur goût des jardins, — des fleurs, que le grand roi aimait si fort, — tout témoigne le contraire. Mais ils pensaient que chaque art a son domaine et que celui de la littérature n'est point celui de la peinture.

Aujourd'hui, que l'écrivain rivalise avec le peintre, le style littéraire a acquis un pouvoir de décrire avec précision, qu'on ignorait jadis ; joignez cette musique impressionniste que je viens de dire. Mais ce souci de parler, pour ainsi dire, à l'œil et à l'oreille intérieurs, c'est justement une des causes de la déformation artificielle que beaucoup d'artistes font subir à notre langue : ils la torturent pour redoubler ses facultés d'expression sensuelle ; et le style moderne, qui a gagné quelque chose de ce côté-là, a le plus souvent perdu ce qui fut le mérite premier du style classique : c'est une beauté intime, une beauté propre à la langue même, et considérée en dehors de cette beauté musicale et plasticienne dont je viens de parler.

LE PRÉSIDENT ET DENIS

Dites *plastique*, au moins !

THÉODORE

Plastique a un sens un peu différent de celui que je veux rendre.

Cette beauté propre de la langue que recherchaient tant les classiques, comment l'appeler, sinon la « beauté grammaticale? » Et la langue n'est-elle pas, pour ainsi dire, la matière même du style?... Hélas ! nos auteurs construisent parfois de beaux édifices, mais ils ne font pas trop d'attention aux matériaux dont ils les bâtissent. Tel est le cas de Flaubert lui-même : c'est un peintre non pareil et un très bon musicien, mais son français est affreux.

JÉRÔME

C'est justement ce que j'ai naguère essayé de montrer. Mais mon ami Albert Thibaudet n'y a rien compris ; j'en ai été fort affligé. Il m'a accusé de prétendre que Flaubert écrit mal parce qu'il commet des « fautes ». Mais ce n'est pas si simple. La langue n'est pas tout le style. Je voulais dire que le style de Flaubert a toutes les beautés, sauf justement la beauté grammaticale ; ce styliste travaille (avec génie) une matière d'assez basse qualité, il use d'une langue qui est médiocre, et non point parce qu'elle est « incorrecte » (qu'est-ce qu'une « incorrection »? il n'en est guère qu'on ne pût justifier par un exemple tiré de Littré ou par les mots d'anacoluthe et de syllepse), mais parce que les « fautes » en sont laides, c'est-à-dire contraires au génie du français, ou, si vous aimez mieux, à ce qu'on peut appeler présentement le « bon usage ». Ce critère n'est pas bien précis, sans doute ; mais il n'en saurait être de meilleur : la « beauté grammaticale », non plus qu'aucune autre, ne se mesure jamais au mètre, et l'on ne peut la *démontrer* à ceux qui ne la sentent pas. Si je voulais donner l'exemple d'un écrivain qui en fut doué, je pourrais citer Michelet : pourtant, Dieu sait s'il en commet, des « fautes » ! Mais elles sont presque toutes excellentes. Et Saint-Simon !... Les incorrections de Flaubert sont fâcheuses, non point parce que ce sont des incorrections, mais parce qu'elles sont laides, parce que ce sont des gaucheries, des ignorances, des formes empruntées (non pas à dessein, mais involontairement) à un assez bas français, peu racé, qu'on parlait sans doute dans la famille du docteur Flaubert et que l'on peut entendre, à Paris comme à Rouen, dans des milieux sans culture. Avouons que la langue de Flaubert n'est pas belle ; cela ne nous empêchera pas de reconnaître que son style a, par ailleurs, des mérites incomparables. Au con-

traire les *Entretiens* du Père Bouhours, dont nous parlions, n'ont rigoureusement aucune autre beauté que la « grammaticale »... Au moins vous entendez bien que je ne reproche point à Flaubert de ne pas employer la langue du dix-septième siècle !

THÉODORE

Que n'aurait-il point trouvé à reprendre à Saint-Simon et à Michelet, votre Père Bouhours ! Mais ne le raillons pas, car c'est au pieux souci qu'eurent du français les gens de sa sorte, depuis le vieux « pédagogue de la cour », le « tyran des mots et des syllabes », que nous devons la perfection où notre langage parvint après eux.

DENIS, *qui paraît assez animé.*

Perfection bien momentanée !... Il faut que nous ayons un registre des réclamations ; et je veux y inscrire une plainte contre M. Marcel Hutin. C'est le journaliste qui écrit le plus fâcheusement du monde. Un journaliste est pressé : il fait des fautes? Ce n'est rien : qui oserait lui jeter la première pierre? Ce n'est pas moi. Nous avons tous, tant que nous sommes, des fautes à nous reprocher. Mais M. Marcel Hutin n'écrit pas du tout d'une façon familière ; s'il parlait comme il écrit, on croirait qu'il se moque. Il dit les moindres choses dans le pire jargon officiel !

JÉRÔME

Le pire jargon officiel, c'est celui de M. Paul Strauss. Ce sénateur, naguère ministre, je crois, est l'orateur du Parlement qui parle de la manière la plus affreuse. Et pourtant ce Strauss est le propre beau-frère de Tristan Bernard.

DENIS

M. Marcel Hutin a une spécialité : c'est de nous rapporter des nouvelles. Il ne nous laisse pas ignorer qu'il les tient, à l'ordinaire, de quelque « très haute personnalité du Parlement », sinon d'une personne « bien renseignée et qui touche de près à l'entourage du président du Conseil » ; mais ce sont des nouvelles en quelque sorte de tout repos et qui ne sont jamais propres à troubler les lecteurs de son journal. Ou bien il mène des « campagnes », mais où il défend des causes très populaires, à demi gagnées d'avance. Il a le sentiment de son public, comme on dit. Bref, c'est un très bon reporteur ; il le serait, du moins, s'il n'avait

pas son vice : c'est qu'il manque de bonhomie. Hélas ! la chose la plus simple, encore un coup, M. Hutin croit qu'il faut l'écrire pompeusement, c'est-à-dire en charabia parlementaire. Ou peut-être écrit-il de la sorte sans le faire exprès ; mais cela revient au même : car le journal où il collabore a chaque matin beaucoup plus de lecteurs, probablement, que le meilleur livre n'en a jamais trouvé. Aussitôt, qu'arrive-t-il? Les bonnes gens qui lisent le baragouin de M. Hutin, ils s'y habituent, voire ils pensent que l'on peut bien écrire en langage commun des bagatelles de littérature, mais que le style de M. Hutin et des députés convient seul aux choses sérieuses, qui sont les questions de politique et d'argent. Et, à leur tour, au lieu d'écrire comme ils parlent, ils s'efforcent de prendre ce style officiel (ou « noble », comme vous voudrez l'appeler). Le prennent-ils volontairement? non ! et ce n'est que plus grave. Ainsi, par les Hutins de la presse, le pathos administratif se répand tous les jours davantage. On devrait retirer la permission de conduire aux chauffeurs imprudents et, tout de même, celle d'écrire aux Hutins qui écrasent et abîment la langue française.

LE PRÉSIDENT

Chacun sait que les quatre cinquièmes des habitants d'un pays quelconque, et de la France même, ne font point d'autre lecture que celle du journal, et je vous accorde que, si tous les reporteurs écrivaient comme Jules Lemaître, cela n'en vaudrait que mieux. Mais les bons auteurs sont rares et l'ont toujours été. Je ne nierai point que la langue ne fût beaucoup plus belle au dix-septième et au dix-huitième siècles qu'elle ne l'est à présent...

JÉRÔME

Elle l'était à l'ordinaire, et, pour ainsi dire, en moyenne. Mais, à ne considérer que les meilleurs écrivains, c'est douteux.

LE PRÉSIDENT, *qui n'aime point d'être interrompu si brusquement.*

...Je ne nierai point, dis-je, que la langue ne fût alors plus belle qu'à présent. Mais il ne faut pas croire que jadis tout le monde écrivît bien. Les auteurs médiocres n'étaient pas, à proportion, beaucoup plus rares qu'aujourd'hui, et, s'ils ne faisaient pas les fautes que nous faisons, ils en fai-

saient que nous ne faisons pas ; vous entendez que je parle des fautes contre le bon usage qui, naturellement, n'était pas alors ce qu'il est à cette heure. Il me paraît que Restif de la Bretonne a écrit comme on parlait couramment de son temps : son langage n'est point si fâcheux que celui de M. Hutin, mais il n'est point trop satisfaisant.

THÉODORE

Pourtant, au dix-septième et au dix-huitième siècles, je vois que de simples folliculaires s'exprimaient à merveille. Les vers de Loret sont plats, certes ! mais sa langue est assez pure, il me semble. Je n'ai plus bien présentes à l'esprit les citations que M. Funck-Brentano fait de mille gazetins et nouvelles à la main dans son livre sur les devanciers de Figaro ; mais je me souviens du moins que je n'y ai rien trouvé qui ne fût rédigé d'une façon vive et plaisante. C'est sans doute que les gazetiers s'efforçaient d'être courts, comme il convient pour ne point ennuyer quand on conte une anecdote, et aussi quand on sait qu'il faudra être recopié à la main et à un grand nombre d'exemplaires. Au contraire, Restif subissait l'influence de l'idéologie sentimentale de son époque : il invoque la vertu tous les deux mots et fait le plus affreux abus des points d'exclamation ; rien de plus malsain pour le français que les points d'exclamation.

LE PRÉSIDENT

Il n'est rien, aussi, qui lui soit plus contraire que la longueur, et par tradition les journalistes tirent à la ligne ; aussi bien, ils n'ont pas le temps d'être concis. C'est pourquoi ils appellent « rapports empreints de la plus vive cordialité » des rapports très cordiaux, et « conversation exempte » ou même « *dépourvue* de banalité » une conversation intéressante ou curieuse.

DENIS

Joignez qu'ils ont souci d'être élégants ; alors : « La princesse, *emmi* de capiteuses orchidées... Le drame s'est déroulé *avec*, en sa brutalité, une bien moderne psychologie... La *plume* très *fine* qui nous a donné cette *prose* — mousse légère d'un *champagne* français — ne nous semblait pas *émaner* d'un *cerveau* aussi affirmatif », et mille choses de ce genre : voyez le livre de Marcel Schwob. Bref, prétention, comme dit Jérôme, affreuse prétention ! Et pédanterie !

THÉODORE

Un journal racontait récemment de bien bonnes sottises que leur ignorance et leur prétention font commettre aux journalistes.

Le 7 janvier dernier, M. Malapert, rapporteur du budget de 1924 au Conseil municipal de Rennes, lut en séance publique son rapport qui fut approuvé sans observation : il ne s'y montrait pas toujours du même avis que l'ancien maire, nommé Janvier, dont il signalait quelques errements financiers. *Errements?* Un journaliste courut au télégraphe et annonça qu'on avait « découvert des errements dans la comptabilité de M. Janvier ». Les agences répandirent dans toute la France les choses les plus pénibles sur ce maire, qui était justement l'homme le plus honnête et le plus scrupuleux du monde (et commandeur de la Légion d'honneur). Des polémiques s'engagèrent à Rennes, qui ne cessèrent que lorsqu'on se fut décidé à publier le rapport de M. Malapert, quinze jours plus tard. Enfin le Conseil municipal vota, en février, un ordre du jour qui fut affiché dans la ville, où il blâmait « ceux qui, ne sachant ni comprendre ce qui leur est lu, ni saisir le sens des expressions les plus courantes de notre langue, ont dénaturé la délibération du Conseil municipal du 7 janvier 1924 ». Pourtant, il aurait mieux valu que les journalistes de Rennes connussent le français et pussent distinguer *erreur* d'*errement.*

CHRISTOPHE

Allons ! n'oubliez pas que vous êtes journaliste, Théodore, et non pas seulement chroniqueur, mais on ne peut plus professionnel, chargé d'une chronique régulière et payé au mois ! Notre président l'est aussi, ou l'était hier. Denis, Jérôme le sont. Moi de même. C'est notre métier : on ne saurait dire, pourtant, que nous écrivons comme M. Marcel Hutin. Il y a contre les journalistes le préjugé le plus injuste ; leur art est difficile et beau. Les bonnes gens croient communément qu'un journaliste, c'est un bas agent électoral ; ou un détective à la façon de Rouletabille ; ou bien une sorte de manœuvre qui pond mécaniquement des « lignes » sur les chiens écrasés ; ou encore un homme vivant plus ou moins de chantage, un « boulevardier » qui passe sa vie, une fille sur chaque genou, à « faire sauter des bou-

teilles de champagne » dans les « salles de rédaction ». Ce n'est point cela. Il faut de la culture et de l'esprit, et une intelligence assez alerte, pour commenter la vie au jour le jour. Bien peu d'écrivains sont capables de faire de bons journalistes, et les « rédacteurs » même les plus anonymes ne sont pas tous des gâcheurs de français !

JÉRÔME

Cela va de soi, mais vous entendez bien que nous ne parlons ici que du style courant des journaux et pour autant qu'il représente celui des bonnes gens qui veulent écrire « des choses sérieuses ». En voici un bon exemple que citait M. Paul Stapfer :

On n'a jamais oublié en Allemagne que des *relations intimes*, *basées* sur des intérêts dynastiques, commerciaux et politiques, *ont réuni* pendant longtemps les deux empires... Les craintes que Paris et Londres ont manifestées que la *rencontre impériale* (en français : la rencontre des empereurs) ne fût un danger pour l'entente cordiale ne sont pas tout à fait *dénuées de fondement.*

On sent bien que si le rédacteur du journal n'a pas mis tout simplement : « Paris et Londres ont des raisons de craindre que la rencontre des empereurs ne soit dangereuse pour l'entente cordiale », et s'il préfère ces pompeuses formules, c'est qu'elles lui semblent (inconsciemment) plus graves, plus solennelles, plus propres à jeter de la poudre aux yeux ; j'entends bien, encore une fois, qu'elles lui viennent tout naturellement et que ce sont des formules consacrées ; mais peu importe, si c'est en raison du sentiment que je viens de dire qu'elles se sont imposées.

Le prétentieux style officiel, et répandu par les journaux, voilà ce qui empoisonne d'abord le français ; mais la pédante langue savante le corrompt aussi : celle des médecins surtout : depuis Molière ils n'ont pas changé.

Rémy de Gourmont rapporte qu'un moine bénédictin, qui traduisit ce qu'on connaissait de Tite-Live vers 1350, a francisé ce qu'on n'avait pas pu trouver de mots tout faits pour rendre, et qu'on lit notamment dans la table qu'il a dressée de ses propres néologismes : *inauguration*, *auspice*, *cohorte*, *enseignes*, *expier*, *faction*, *fastes*, *magistrats*, *station*, *sénateur*, *transfuge*, *triomphe*, *tribun du peuple.* Dans le même temps, Nicolas Oresme, traduisant *Aristote*, inven-

tait par exemple : *aristocratie, démagogue, démocratie, despote, harmonie, monarchie, oligarchie, philanthropie, tyrannie, tyranniser.* La seconde liste est sensiblement plus laide que la première : c'est qu'Oresme francise du grec, et le bénédictin du latin. Et ce n'est pas encore bien laid, car ces deux savants du quatorzième siècle, qui ont d'ailleurs l'excuse de la nécessité, hésitent à traduire des vocables tout à fait barbares. Mais, à mesure que les temps s'écoulent, Pédanterie croît et embellit ; voici des mots que Littré nous donne comme fabriqués par Ambroise Paré :

Céphalique,	quand il y avait :	Tête.
Acrochordon,	—	Verrue.
Axonge,	—	Graisse.
Lipothymie,	—	Pâmoison.
Zygoma,	—	Pommette.
Épilepsie,	—	Mal de Saint-Jean, haut mal.
Omoplate,	—	Paleron.
Ombilic,	—	Nombril.
Pharynx,	—	Gosier.
Ictéricie,	—	Jaunisse.
Phlébotomie,	—	Saignée d'une veine.
Artériotomie,	—	Saignée d'une artère.

DENIS

Quelle horreur ! C'est à donner des vapeurs !

LE PRÉSIDENT, *à Jérôme*

Mon cher ami, puis-je vous prier de préparer un cordial pour notre collègue?

DENIS

Je ne saurais boire de liqueurs fortes... Cela m'est défendu.

(Jérôme lui fait un gin cocktail classique. Il le prend fort bien.)

THÉODORE

Depuis Ambroise Paré, on a fait beaucoup de progrès dans cette voie. Thomas Diafoirus appelle la rate *parenchyme splénique :* qu'est cela auprès des prouesses de nos guérisseurs modernes? Il y a peu de temps que j'ai reçu un livre intitulé : *les Devoirs du médecin, essai de déontologie médicale...* Diafoirus, je vous dis !

LE PRÉSIDENT

La *Revue des Deux Mondes* a publié naguère un fort bel article de M. le professeur Richet sur l'*Enseignement de la physiologie :* « Analysons, disait ce grand savant, analysons le symptôme essentiel de la fièvre, c'est-à-dire, *si l'on veut un mot grec simple et expressif*, de l'hyperthermie »... Le joli mot, en effet, et simple, et expressif que voilà !

JÉRÔME

Dieu sait, au reste, comment leurs mots sont faits ! Voyez plutôt leur *prothèse dentaire*, pour *prosthèse*... Mais ne cherchons pas d'exemples : chaque spécialiste, du botaniste au chirurgien, en connaît qui sont plus affreux que ceux que nous pourrions citer. D'ailleurs, les linguistes, grammairiens et philologues ne le cèdent à personne en pédanterie : n'ont-ils pas leurs *syllepses* et leurs *anacoluthes*, leurs *proparoxytons* et leurs *antétoniques*, et que sais-je? J'entends bien qu'il peut arriver parfois (fort rarement) qu'il soit nécessaire de créer un mot. Chaque métier, chaque art, chaque science a un petit vocabulaire technique, et si l'on découvre une maladie nouvelle, il faut lui donner un nom. Mais pourquoi les savants font-ils des mots si malgracieux? Est-il besoin de nommer la fièvre *hyperthermie*, si l'on n'est pas un médecin de Molière? Je lisais l'autre jour, dans un manuel de radiothérapie qui paraît fort bien fait, que « les effets de radiation sur les éléments cellulaires du cancer s'appellent *curiothérapiques* ou *roentgenthérapiques* », selon qu'on a utilisé l'émanation du radium ou les rayons X. Croyez que les infirmières ne prononcent pas sans fierté le mot de *roentgenthérapie.* Le malheur, c'est que tout cela entre peu à peu dans la langue commune. Le vocabulaire de la vénerie, de la fauconnerie, des métiers nous a donné des locutions délicieuses. Celui de la science, qui nous en fournit à cette heure bien davantage, est d'une pédantesque horreur.

CHRISTOPHE

Vous reconnaissez que des néologismes techniques sont nécessaires pour nommer les découvertes de la science, des arts, des métiers. Mais le penseur même qui invente une nuance, un rapport neufs, quelque idée dont il enrichit le trésor commun, ne lui faut-il donc pas forger un mot pour la désigner?

DENIS

Quoi ! les mots français qui ont suffi à tout dire depuis si longtemps, ne nous suffiraient plus? Rappelez-vous La Bruyère : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant ; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait pas un homme d'esprit qui veut se faire entendre. » Une idée qu'on ne pourrait pas nommer en français, je me dirais qu'elle n'est point française ; je m'en méfierais ; et volontiers je la laisserais, plutôt que de forger pour elle un nouveau mot... Ça ne peut pas se dire dans notre langue? Ne le dites donc pas !... Sainte-Beuve raconte — je n'ai pas son texte sous les yeux, mais il écrit à peu près : « A la Chambre, de *règle*, ils ont tiré *régler;* puis de *régler*, *règlement;* puis de *règlement*, *réglementer*. C'est fort ; mais ce n'est pas tout ; de *réglementer*, ils ont fait *réglementation*, et, un beau jour, ils ont voulu tirer de *réglementation* le verbe *réglementationner*. » Alors, ajoute Sainte-Beuve, quelqu'un a crié : Holà !... Et de nos jours on crie : Allez toujours ! Rien de plus attristant.

(Pour le consoler, Jérôme lui fait un manhattan cocktail.)

CHRISTOPHE

Mais n'oubliez pas que ce même Sainte-Beuve accepte *émotionner* qui lui semble ajouter « un sens abusif et défavorable » à *émouvoir*, comme dans cet exemple : « Lamartine, dans son *Histoire de la Révolution* et dans les scènes qu'il y retrace, ne se contente pas d'exciter les sentiments de pitié ou d'indignation, il ébranle les nerfs ; il ne se contente pas d'émouvoir, il veut émotionner. » Pareillement, il admet *baser*, qui, « avec son emphase, sa sonorité même qui remplit la bouche et qui porte jusque sur les derniers bancs de la Chambre », lui semble « le mot oratoire, plutôt que le mot plus sourd ou plus faible : je la *fonde* [mon argumentation] ou je l'*établis*. » Il juge que *capitaliser* peut être souvent utile, et qu'on a tort d'employer indifféremment *formuler* pour *exprimer*, *énoncer*, mais qu'on « dira très bien de quelqu'un de dogmatique et de tranchant », Royer-Collard par exemple : « Il *formule* ses opinions en articles de lois. » En somme, Sainte-Beuve se range à l'avis de Fé-

nelon qui voudrait « autoriser tout terme qui nous manque et qui a un son doux sans danger d'équivoque ». Je sais bien qu'à la rigueur on peut tout dire (hormis les choses techniques, encore une fois) sans le secours de néologismes, à condition d'user de périphrases ; mais quelle incommodité ! *Social*, par exemple...

DENIS

Social est du seizième siècle !

CHRISTOPHE

Mais si vous admettez qu'il a été légitime au seizième siècle de créer des mots pour exprimer des pensées nouvelles, pourquoi ne le serait-ce plus à présent?

LE PRÉSIDENT

Je consens à la rigueur qu'on forge quelque mot pour nommer un rapport nouveau, quand il paraît indispensable et qu'on ne saurait s'en passer sans une grande incommodité. Là encore, comme partout, c'est le goût qui doit décider, comme Sainte-Beuve le fait assez paraître. Pour fâcheux qu'ils soient, ce ne sont pas les néologismes et les mauvaises recrues qu'on fait pour le vocabulaire qui nuisent le plus à la santé de la langue : ce sont les offenses à la syntaxe ; et les philosophes surtout n'ont que trop d'inclination à penser que la philosophie a besoin d'un jargon où les simples lettrés n'entendent pas plus qu'au haut allemand. J'ai cité dans un article récent, d'après M. Taine, une phrase de Maine de Biran...

JÉRÔME

Je l'ai découpée ; la voici :

Il y a immédiation entre l'aperception de la force constitutrice du moi et l'idée de la notion de mon être au titre de force absolue, par la raison que je pense et entends la réalité absolue de mon être de la même manière que j'aperçois ou sens immédiatement l'existence individuelle et actuelle du moi.

Taine, que la pédanterie de Maine de Biran mettait fort en colère, traduisait cela de la sorte :

Apercevant la volonté, force efficace qui est moi-même, je sais directement et sans raisonnement qu'il existe une force, laquelle est moi.

LE PRÉSIDENT

M. Taine estime que l'idée ne vaut pas grand'chose. Il est vrai que l'auteur de l'*Intelligence* n'est qu'un moraliste, paraît-il, et que, n'étant pas métaphysicien, il n'a pas droit au nom de philosophe...

JÉRÔME

Filosofe, avec des *f*, lui siérait mieux, en effet ; il n'avait pas « étudié la philophie dans le Grand Cyre. » Mais il donne d'autres exemples, parmi lesquels cette phrase de Victor Cousin :

Plus que jamais fidèle à la méthode psychologique, au lieu de sortir de l'observation, je m'y enfonçai davantage, et c'est par l'observation que, dans l'intimité de la conscience et à un degré où Kant n'avait pas pénétré sous la relativité et la subjectivité apparentes des principes nécessaires, j'atteignis et démêlai le fait instantané, mais réel, de l'aperception immédiate de la vérité, aperception qui, ne se réfléchissant point elle-même, passe inaperçue dans les profondeurs de la conscience, mais y est la base véritable de ce qui, plus tard, sous une forme logique et entre les mains de la réflexion, devient une conception nécessaire. Toute subjectivité avec toute réflexivité expire dans la spontanéité de la perception.

« Tous ces grands mots, ajoute Taine, *relativité*, *subjectivité*, *réflexivité*, *spontanéité*, font un cliquetis qui berce agréablement l'oreille, étourdit la pensée et fait supposer au lecteur qu'il écoute un concert chinois. Or, notez bien que le sens de ce morceau se réduit à ceci : *Deux et deux font quatre.* La première fois que j'ai vu deux objets avec deux autres objets et que j'ai compris qu'ils faisaient quatre, je n'ai pas remarqué que toujours, partout et nécessairement, deux et deux font quatre. Cette remarque est venue plus tard quand, en réfléchissant, j'ai observé ma pensée. On pense d'abord et, après avoir pensé, on réfléchit sur sa pensée. »

Et voici encore du Maine de Biran :

Chacun peut observer en lui-même que les perceptions directes des sens externes, comme les images ou intuitions du sens interne et les idées mêmes, produits élaborés de l'intelligence, venant à être réfléchis ou contemplés successivement par le moi sous des modifications sensitives diverses, ou avec un sentiment variable de l'existence triste ou pénible, agréable ou facile, etc., se proportionnent

jusqu'à un certain point à ces variations, quant aux degrés de clarté ou d'obscurité, de mobilité ou de persistance, de confiance ou de doute, qui impriment à ces idées un caractère particulier et comme une physionomie.

Traduisez : « Quand vous avez la colique ou la migraine, vos raisonnements ont moins de clarté, votre attention moins de durée, vos conclusions moins d'assurance que lorsque vous êtes en bonne santé. »

LE PRÉSIDENT

C'est une pensée malpropre à étonner. Je suis porté à approuver M. Taine, lorsqu'il assure que la meilleure façon d'éprouver la valeur d'une idée, c'est de la traduire en français commun.

CHRISTOPHE

Autant que possible !

Prenez garde, en effet, qu'il y a philosophie et philosophie. D'une part, on nomme *philosophe*, comme au dix-huitième siècle, un moraliste, un historien, un critique qui a l'esprit porté à réfléchir et, comme on dit, à « philosopher » ; on parlera même de la *philosophie* de Balzac ou de Rabelais, que sais-je? et ce sera fort bien. Mais la *philosophie* est, par ailleurs, une science spéciale à laquelle il n'y a aucune raison de refuser la commodité d'un vocabulaire technique. Ou si vous préférez, et pour reprendre une idée de M. Bergson, il est certaines grandes questions, surtout morales, qui intéressent tout le monde et qu'il est bon de traiter dans le langage commun afin d'être compris de tous. Seulement, pour résoudre ces questions, il en faut auparavant élucider beaucoup d'autres qui sont, pour ainsi dire, techniques et ne regardent que les spécialistes : et l'on ne voit pas pourquoi, dans ce cas, un philosophe n'userait pas des expressions techniques, comprises des autres spécialistes, qui lui épargnent de longues explications.

LE PRÉSIDENT

Du moins n'en doit-il employer que le moins possible : c'est là pour lui une bonne discipline. Ainsi s'efforcent de faire Pierre Lasserre ou l'auteur des *Propos d'Alain*. Et si même il faut aux sciences des termes spéciaux, rien n'obligerait à les créer si laids et contrefaits. Mais laissons cela, puisque nous ne nous occupons que du langage courant.

JÉRÔME

Il n'y a aucune chance, Dieu merci, pour que les bonnes gens nomment jamais *hyperembriohydrométhropie* la grossesse, ni même *thalasie* le mal de mer, ou, comme M. Homais, un pied-bot *stréphopode.* Malheureusement, beaucoup d'autres mots presque aussi barbares sont aujourd'hui entrés dans le langage, qui s'en trouve cruellement enlaidi, de *cinématographe* à *métropolitain*, de *pneumatique* à *amphibologie*, en passant par *synthétiser*, *proportionnaliser*, etc. Car le vocabulaire savant s'est joint au style officiel pour former notre langue noble.

DENIS

Les Hutins sont heureux, quand ils peuvent brandir un grand mot, tout hérissé de *h* ou d'*y*, comme une panoplie ; ils sont fiers, ils se disent : je suis savant ! Mais leurs lecteurs, à force de voir ces mots-là, ils s'y accoutument ; ils en viennent à les employer dans la conversation, dans leurs lettres, que sais-je? et le français s'en trouve gâté. Un savant préfère de nommer la fièvre *hyperthermie* : tant pis ! Pourtant, si c'est dans un travail destiné seulement aux autres savants, je m'en consolerai et tout d'abord parce que je ne le saurai pas. Mais, quand il vient nous dire, dans la plus célèbre revue littéraire, que c'est un mot « simple et expressif », hélas ! cela fait peine.

Naguère, un journal et plusieurs magazines ont fait une enquête, que rappelle un livre récent : elle montre que le public empoisonné perd le sens de la langue. On demandait comment nommer plusieurs choses qui sont spéciales au cinéma. Or, Mme Germaine Dulac voulait appeler *cinéologue* l'écrivain qui s'adonne à l'étude du « septième art », *scénaristes* les auteurs de scénarios et *visualisateur* le metteur en scène. *Visualisateur!*... Un Hutin proposait tout un arpège de mots grecs, depuis *écranistes*, *cinéchromer*, jusqu'à *cinématurge*, et proposait pour l'art même le nom de *filmographie;* ce n'est pas joli. Un agrégé protestait d'abord contre l'hellénisme en fer-blanc : et il forgeait aussitôt des *cinématechniciens* et des *cinématologistes*, sans parler de la *cinémachromie.* Au moins avait-il pour lui l'exemple de Ronsard qui, selon Agrippa d'Aubigné, blâmait à son lit de mort « les marauds qui ne tiennent pour élégant que ce qui est écorché du latin » (hélas ! si ce n'était

que du latin, aujourd'hui !) après en avoir tant écorché lui-même. Toutefois, cet agrégé est affligeant.

(Christophe lui prépare un grog half and half vif et consolateur.)

JÉRÔME

Mais le français n'est pas enlaidi seulement par le jargon administratif et par le vocabulaire pédantesque des savants, il l'est encore par les mots étrangers.

Au seizième siècle, notre langue s'est assimilé sans aucun dommage plusieurs centaines (je crois) de mots italiens, qui sont surtout des termes d'art et des termes militaires : *alarme*, *alerte*, *arquebuse*, *arsenal*, *bandoulière*, *barricade*, *bastion*, *bombe*, *canon*, *caporal*, *carabine*, *caravelle*, *caracoler*, *cartouche*, *casque*, *cavalier*, *colonel*, *chiourme*, *citadelle*, *escalade*, *escadron*, *escorte*, *estafette*, *estropier*, *fanal*, *fantassin*, *ariette*, *aquarelle*, *arcade*, *belvédère*, *bémol*, *bronze*, *cadence*, *cadre*, *caricature*, *charlatan*, *etc.*, *etc.* — soyez tranquilles : je ne vous lirai pas toute ma liste ; — en outre, il s'est incorporé une centaine de mots espagnols ou davantage : *abricot*, *alcôve*, *bizarre*, *cabrer*, *corridor*, *fétiche*, *hâbler*, *incartade*, *matamore*, etc. C'était facile, puisque l'italien et l'espagnol sont des langues romanes, et cousines de la nôtre.

Mais au dix-septième siècle, le français a parfaitement digéré, ce qui était moins aisé, un peu d'allemand, voire du turc ; au dix-huitième, de l'anglais : au total, tout un vocabulaire étranger, certainement plus de mots que les quelques centaines de termes britanniques qui, depuis un siècle, nous restent, pour ainsi dire, en travers de la gorge et que nous n'arrivons pas à avaler.

Dès le quinzième siècle, *Landsknecht* était devenu lansquenet, et plus tard, *drinken* devint sans peine trinquer, et *Schnapphahn* chenapan, et *Pfeifer*, fifre, et *Habersack*, havresac, et *Beiwache*, bivouac ou bivac, et *Sauerkraut*, choucroute ; si ce ne sont point là de très beaux mots, au moins ne sonnent-ils pas du tout à l'allemande. Et quant à l'anglais, voici ce que les Français savaient jadis en faire. Martin du Bellay, au seizième siècle, veut-il parler d'un *row barge?* il l'appelle tout naturellement une ramberge. Parmentier, à la même époque, trouve utile le verbe anglais : *hail*, il en fait héler : « *Qui nous helle* (*hèle*)*?* » Mme de Sévigné dit boulingrin, non pas *bowling green*, Dieu merci ;

Dangeau paquebot, non *packet boat;* Destouches redingote, non *riding coat;* de *committee*, Saint-Simon fait l'excellent mot : comité ; et l'anglomane Voltaire lui-même écrit ponche pour *punch*, spline pour *spleen*, toste pour *toast*, grâce à quoi ces mots étrangers écorchent moins la vue de qui les trouve au milieu d'une bonne page de français.

Je m'excuse de citer ces exemples, qui traînent dans tous les manuels. Mais il faut bien les rappeler pour faire sentir notre infirmité présente.

LE PRÉSIDENT

On décélerait jusque dans le dictionnaire de l'Académie les symptômes de cette maladie de langueur dont notre langue semble atteinte. Depuis l'an dernier, le mot d'*interview* est français : l'Académie l'a admis, et rien, il me semble, ne marque mieux comme se perd le sentiment de la beauté de la langue. *Interview* est inutile : nous avons entrevue, entretien, conversation. Je me demande pourquoi l'on a choisi dans l'argot des journaux justement le terme le plus indigeste pour en faire un mot français.

THÉODORE

Hélas ! ne savez-vous pas que l'Académie a reçu également, depuis lors, *bookmaker*, *boy scout*, *challenge*, *chistera*, *court*, *cricket* et divers termes non moins hérissés du vocabulaire sportif? Or, rien de plus variable que le vocabulaire sportif et l'on ne sait pas seulement si l'on parlera encore des *boy scouts* dans cinq ans. Pourquoi naturaliser ces horreurs? N'est-il pas toujours permis d'employer un vocable étranger en l'imprimant en italiques? De l'autre côté de la Manche, cela fait rire : le *Manchester Guardian* se demandait ironiquement, il y a peu de temps, pourquoi le mot de *bookmaker* a été admis, puisque la profession qu'il désigne a été supprimée par la loi.

LE PRÉSIDENT

Je crois savoir qu'il a été convenu entre les Quarante qu'avant de faire français tous ces indésirables, ils procéderaient à une « deuxième lecture ».

JÉRÔME, *qui suit son idée.*

Si encore on avait francisé l'aspect de ces mots ! Voltaire eût sans doute écrit *interviou*, *campigne*, *cour*, *criquet*, etc. Mais non ! La superstition de l'orthographe, ici

encore, a triomphé, et l'on s'est bien gardé de rien changer à l'absurde notation anglaise. Jadis, ou naguère, nous avions très aisément naturalisé français *bébé*, *touriste*, *cheviote*, *chèque*, *châle*, *draguer*, *drainer*, *interlope*, etc. A présent, de braves gens trouvent « distingué » (sans doute) d'écrire *baby* pour bébé, *comfort* pour confort, *shock* pour choc (dans *état de choc*), *krach* pour crac, *beafsteack* pour biftek, *roatsbeef* pour rosbif, *flirter* pour fleurter, voire *wagon*, encore que certaines compagnies de chemins de fer se soient mises à imprimer vagon, avec un *v* simple, et aussi train exprès au lieu d'*express*, ce qui est fort bien.

DENIS

Mais quels sont ces gens « distingués »? Des Hutins ! puis des demi-lettrés de toutes sortes, fiers de faire paraître ainsi quelle est la qualité de leur culture ; mais surtout des snobs : ceux-là mêmes qui ne manquent jamais de prononcer avec « le plus pur accent britannique » *square*, *rail*, *clown*, *football association*, *cross country*, *rallye paper* ou *garden party*, au lieu de dire ces mots comme on les entend communément : squâre, raille, cloune, foutebolle assçociation, etc. Prétention enfin, Prétention et Pédanterie !

THÉODORE

J'ai lu cette promesse à l'entrée d'un asile fondé par une société protestante de bienfaisance :

Les jeunes filles seules y trouveront un home.

Comme on ne parle pas encore communément l'anglais en France, beaucoup de passants ont dû croire qu'il y avait au mot *home* une faute d'orthographe.

LE PRÉSIDENT

Si vous vous promenez dans l'île de la Cité, vous y trouverez le *City Hotel*, et vous pourrez voir, les jours de courses, passer sur les boulevards un char-à-banc automobile qui conduit les « sportsmen » à Auteuil ou à Longchamp ; il se nomme le *Bastill'Car*. Avenue d'Orléans se trouve un marché qu'on a appelé l'*Orléans'marché*, et une teinturerie du boulevard Voltaire, afin de marquer aux passants qu'elle est experte à blanchir et « glacer » les cols, affiche ces mots sur sa devanture : *American glaçag'*.

DENIS, *indigné.*

C'en est trop ! Je sens que je vais m'évanouir.

LE PRÉSIDENT

Vite un cordial !

(Jérôme prépare un Martini, qu'il anime légèrement par du poivre de Cayenne, et tout en agitant le shaker, *il dit :)*

JÉRÔME

Bien plus encore que le snobisme, que l'anglomanie et que la demi-science, c'est notre fétichisme orthographique qui empêche que nous ne fassions du français de tous ces termes grecs et pédants, ces vocables hyperboréens et ces mots nés à Thulé. Au moyen âge, beaucoup de gens prononçaient le latin bonnement et, au lieu de dire comme nous *quanquam*, ils disaient *cancan;* tout le monde pourtant ne prononçait pas de la sorte : cela fit une querelle. On en rit, et le mot entra dans la langue vulgaire où il prit à peu près le sens, qu'il a aujourd'hui, de « potin », de « racontard » ; bien entendu, en français, on l'écrivit *cancan* comme on le disait. De nos jours, croyez qu'on lui aurait, avec pédanterie, conservé son orthographe latine ; je suis même étonné qu'on n'y soit pas revenu.

THÉODORE

Oh ! Oh ! Jérôme, mon ami, il faudra rajeunir votre science des étymologies. Celle que vous nous donnez là passe aujourd'hui pour controuvée. Et le *Dictionnaire* académique de 1835, Littré même admettent deux orthographes : *quanquans* et *cancans.*

JÈRÔME

Peu importe : ce n'en est pas moins notre pédanterie orthographique qui nous empêche de franciser tant de mots barbares. Notre langue les assimilerait très bien ; elle n'a pas perdu son pouvoir. Malheureusement, elle ne peut plus procéder par contraction, en refondant le mot à sa mode, comme elle faisait le plus souvent ; le respect de l'orthographe s'y oppose. Alors c'est par aphérèse ou apocope qu'elle travaille.

DENIS

Fi donc ! n'avez-vous pas honte de parler de la sorte?

JÉRÔME

Je veux dire que le génie du français, qui s'oppose aux mots trop longs, s'exerce encore, malgré tous les obstacles que lui dressent la pédanterie et la prétention, sur les vocables dont on nous assassine : *photographie* devient rapidement *photo; métropolitain*, *métro; automobile*, *auto; cinématographe*, *ciné; vélocipède*, *vélo; pneumatique*, *pneu; taximètre*, *taxi;* voire *garde municipal*, *cipal*, et *à perpétuité*, *à perpète.* L'administration nous a donné la *viande frigorifiée :* on l'appelle la *frigo;* ce n'est pas très joli, et il vaudrait mieux dire la *froidie*, comme l'a remarqué quelqu'un et comme on ferait si la pédanterie officielle et savante n'avait point créé la *frigorification;* du moins *frigo*, et *taxi*, et *métro*, et *auto* témoignent que notre langue a toujours quelque vitalité, qu'elle réagit comme elle peut et travaille à faire des vocables les plus fâcheux des mots de chez nous. On sent bien qu'il suffirait de l'aider un peu pour qu'elle filtrât toute cette barbarie dont on l'accable et en fît du bon français. Malheureusement, nous persistons à écrire les mots de la façon la plus absurde et la plus malsaine, et le temps ne semble pas proche où nous imprimerons un *métigne* ou un *globe-trotteur* comme faisait P. J. Toulet, et *boxe* (pour *box*, qu'on voit les journaux sportifs si comiquement embarrassés de mettre au pluriel quand il le faut), *rallie-papier*, *joquet*, *tiquet*, *pédigré*, *truste*, etc. Avec la même vigueur dont elle gâte à l'occasion le son du français, en trouble l'évolution naturelle et empêche que le vocabulaire pédant ne s'humanise ou ne se francise, l'orthographe, fausse science à la chinoise, triomphe des Bouvards et des Pécuchets, s'oppose à ce que nous assimilions ces mots étrangers dont nous commençons d'être à demi étouffés.

LE PRÉSIDENT

Messieurs, devant que notre Jérôme reparte sur son dada orthographique, lequel est fort sujet à s'emballer, buvons au moins le coup de l'étrier.

(Ils boivent; puis, la soirée étant avancée et comme Denis, après un dernier grog half and half, semble légèrement incommodé, la séance est levée.)

JACQUES BOULENGER.

La Souffrance de Diane

I

Ma route qui finit par l'aube est éclairée.
Le croissant de mon front scintille faiblement,
Et, flattant d'une main ma biche préférée,
J'ai remis au carquois mes douze traits d'argent.

Mon frère délien tout le jour va conduire
Ses chevaux, à travers la lumière et le bruit.
Mais je dispose encore d'un assez vaste empire,
Et veux sous les sapins marcher jusqu'à la nuit.

La mousse ruisselante et le suc des airelles,
Les aiguilles, les fruits des sapins bleuissants,
Et la fougère en fleurs déployant ses dentelles
M'offriront des parfums plus riches que l'encens.

Je ne troublerai pas la grotte hospitalière
Où des songes trop beaux charment Endymion,
De peur que, si le jour vient frapper sa paupière,
Il ne perde le souffle avec l'illusion.

Mon rêve et mes amours de vierge et de déesse
Plus que ceux des mortels ont soif d'isolement.
Est-il dans la montagne une ombre assez épaisse
Pour cacher mon sublime et coupable tourment?

Vous qui me précédez, blanc troupeau d'oréades,
A travers les taillis ouvrez-moi des sentiers.
Ecartez des rameaux les traînantes arcades
Et la bruyère épaisse et les genévriers.

Mais non! Retirez-vous, car je veux, solitaire
Et triste, m'exiler au plus profond des bois.
Ni l'homme ni l'oiseau n'ont franchi la clairière
Où je veux pénétrer pour la première fois.

Dans le gouffre qu'emplit une invisible source,
Mes bras nus étreindront la fraîcheur du matin.
Que l'imprudent berger qui guetterait ma course,
Malheureux Actéon, subisse ton destin!

II

Des champs aériens où je suis ma carrière,
Je distingue, aux flancs du coteau,
Sous la vapeur des bois ton antre solitaire,
Berger sans feux et sans troupeaux.

La terre t'abandonne et le ciel te repousse,
Et moi je veux, dans ce rayon,
Couvrir d'une clarté plus légère et plus douce
Ta couche, ô triste Endymion!

Ne crains plus! Le soleil a fui devant ma gloire.
Mes yeux ne peuvent te meurtrir.
Des maux longtemps soufferts j'efface la mémoire,
Et j'appartiens à ton désir.

III

L'odeur des nuits d'été palpite dans mes voiles,
Au plus noir des ravins je charme les oiseaux.
Je verserai sur toi le reflet des étoiles,
Et l'urne de la brise, et la fraîcheur des eaux.
C'est l'heure où la rosée humecte les prairies
Et mélange au parfum résineux des forêts
L'âcre parfum du chaume et des ronces flétries...
Tu n'avais plus d'espoir puisque tu m'ignorais;
Mais, pour te délivrer des dieux et de tes frères,
Un sommeil bienfaisant te dérobait le jour.
Je briserai le sceau qui ferme tes paupières,
Et du bonheur enfui j'annonce le retour.
Ma voix pénétrera sans troubler le silence
Dans ton rêve fermé comme une fleur en deuil.
La rumeur du vulgaire autant que toi m'offense;
Mon cœur, mon cœur farouche est plein d'un saint orgueil.
Mes baisers t'apprendront une ivresse nouvelle :
Je connais le langage et les secrets des dieux.
Réveille-toi! Je t'aime, et je suis immortelle.

Est-ce en vain que ma lèvre, ayant touché tes yeux,
Je tiendrai dans mes doigts ce beau front qui s'incline?
Je parle à ton oreille, et tu ne m'entends pas.
Un même rythme égal soulève ta poitrine,
Ton sommeil taciturne est voisin du trépas.
Et pourtant, sais-tu bien que la chaste déesse
Qui t'apporte en secret l'amour et la pitié
Des filles de la terre a toute la faiblesse?
Les dieux m'accableront de leur inimitié.

Que m'importe à présent? Je ne suis qu'une amante
Jalouse... Endymion, pour tromper ma douleur,
Dis-moi quel songe, au moins, te captive et t'enchante
Et répand sur ta face une telle pâleur!

Hélas! Un dieu plus fort te condamne, et je veille,
Cependant que le temps irréparable fuit.
Pour m'ouvrir la retraite, une clarté vermeille
Traversera bientôt les voûtes de la nuit.
Il faut plus loin que toi terminer mon voyage.
Tandis qu'un souffle amer m'exile sur les bois,
Saurai-je bien longtemps retenir ton image
Sans avoir vu tes yeux, sans entendre ta voix?
J'étouffe mes regrets quand la brusque rafale
Comme un cri de douleur épouvante les airs.
Des nuages obscurs m'enveloppent; j'exhale
Mon cœur dans le sanglot des forêts et des mers.
Remplissant les vallons de nappes incertaines,
Je m'apaise... Ma plainte, au fond des bois sacrés,
Alterne avec la voix craintive des fontaines.
La lumière d'argent dont je baigne les prés
Avant l'aube, devient transparente, et si pure
Qu'un poète inquiet, marchant jusqu'au matin,
A mon rayonnement devine ma blessure,
Et sent nos cœurs liés par le même destin.

LOUIS PIZE.

La première mission officielle de la France aux États-Unis

La préparation d'un ouvrage sur le comte de Vergennes nous a nécessairement amenés — en dépouillant les archives du ministère des Affaires étrangères — à lire la correspondance échangée entre ce département et le premier ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis d'Amérique : Conrad-Alexandre Gérard.

On ne retrouve pas sans émotion ces feuillets jaunis par le temps, point de départ de relations diplomatiques qui, pour n'avoir pas encore un siècle et demi d'existence, n'en sont pas moins devenues indispensables à nos sentiments profonds, inséparables même des conditions d'existence de l'humanité. Historiquement, ces premières dépêches, qui mirent parfois six mois pour traverser les mers, ouvrent une ère nouvelle. Socialement, elles apparaissent plutôt comme le trait d'union entre deux âges, et permettent d'appliquer aux nations, sur quelque continent qu'elles surgissent, le mot de l'apôtre des Gentils : « Membres les unes des autres. » C'est une grande leçon de diplomatie que de voir, en effet, la vieille monarchie capétienne tendre la main, avant de disparaître, à une poignée d'insurgés, les appuyer de toutes ses forces physiques, matérielles et morales et ménager ainsi à la France — dont elle incarnait le passé — le privilège d'une amitié d'avenir.

Gérard fut un des plus sûrs ouvriers de cette politique

traditionnelle, à la fois réaliste et généreuse. Préparé par le rôle qu'il joua dans les préliminaires de l'alliance franco-américaine à remplir dignement la mission que la confiance du cabinet de Versailles lui avait assignée, Gérard eut l'heureuse fortune d'assister à la naissance des États-Unis et d'en prévoir tout de suite les formidables destinées.

Son jugement sur les gens et les choses d'Amérique prend souvent les allures d'une prophétie. A ce titre sa correspondance mériterait déjà d'être admirée. Elle le mérite encore par la vivacité des dons qu'elle révèle. Fin, perspicace, réaliste, plein d'initiatives, toujours en éveil, le diplomate regarde, comprend, agit. Tour à tour il sait être conciliant, ferme, ou, selon sa propre expression, « pathétique ». Son action, dans le domaine commercial, surprendrait les esprits trop confiants dans la seule vertu des temps modernes, qui s'imaginent volontiers que la diplomatie de l'ancien régime ignorait les préoccupations économiques.

Le séjour de Gérard à Philadelphie coïncida avec une crise d'une exceptionnelle gravité. Les hommes d'État de la Nouvelle-Angleterre n'avaient pas seulement tout à organiser à la fois : la guerre et la nation ; ils se débattaient encore dans d'inextricables difficultés financières. Ce n'est pas l'un des moindres intérêts de la correspondance de Gérard que de suivre, sous sa plume, jour par jour, les vicissitudes de la politique financière du Congrès. Cours forcé des billets, dollars-or et dollars-papier, fluctuations du change, renchérissement de la vie, toutes les misères que l'Europe connaît aujourd'hui assaillaient à la fois les États-Unis naissants. Au surplus, nous ne relisons pas sans fierté le témoignage des services financiers que le cabinet de Versailles procura à ses alliés. Un Rochambeau, un d'Estaing, un d'Orvilliers, un La Fayette illustrent l'aide tutélaire de la France ; ils ne l'épuisent pas. Les dispositions prises au moment critique par Vergennes hâtèrent le triomphe de la révolution américaine au même titre que les faits d'armes des bataillons et que les combats des escadres.

Pour toutes ces raisons, historiques et sentimentales, il nous a semblé que la première mission officielle de la France aux États-Unis méritait une étude particulière. Loin de nous la prétention de mettre en lumière des faits nouveaux. Qui ne connaît l'histoire des grands jours d'Amérique ; qui ne s'est pénétré des travaux consacrés à ces hauts sujets

par tant d'historiens et de savants? Nous n'avons ici d'autre ambition que celle d'évoquer l'œuvre de Conrad-Alexandre Gérard et de soumettre à la connaissance du public certains documents encore inédits.

I

« Le 4 (4 avril 1778) fut important pour l'objet qui m'avait occupé la veille. Je dînai chez M. de Vergennes où je fis connaissance avec M. Hennin qui arrivait de Genève où il était résident, pour remplacer M. Gérard, premier commis des Affaires étrangères qui venait de partir pour Madrid, pour réchauffer l'Espagne, et qui devrait, disait-on, aller de là en Amérique pour y résider tout à fait comme notre envoyé dans ce pays et comme M. Franklin ici (1)... »

Telle est la phrase par laquelle le duc de Croy note dans son journal la considérable décision que venaient de prendre Louis XVI, le comte de Maurepas, le comte de Vergennes et les membres du Conseil royal, d'accréditer, auprès du Congrès des États insurgés d'Amérique, un représentant officiel de la France.

La nouvelle, ainsi présentée, contenait un fond de vérité et des détails inexacts. Gérard était désigné, en effet, pour remplir les fonctions de ministre plénipotentiaire du roi à Philadelphie. Il devait s'embarquer sur l'un des navires que le vice-amiral comte d'Estaing allait conduire de l'autre côté de l'Océan. La flotte royale, prête à prendre la mer, était mouillée à la Seyne. Le 19 avril, dans le secret le plus absolu, un personnage accompagné de deux secrétaires et de quatre domestiques, gravissait l'échelle du *Languedoc*, vaisseau amiral. On l'appelait le comte de Munster et il était entouré de respect. Quelques officiers de la marine des États-Unis l'ayant précédé de deux jours, leur présence à bord des bâtiments de l'escadre avait éveillé la curiosité des négociants de Toulon, et tout aussitôt leurs spéculations. Pour couper court aux bruits qui circulaient dans la ville, le supposé comte de Munster prit ouvertement congé du vice-amiral d'Estaing et s'embarqua avec les officiers amé-

(1) *Mémoires du duc de Croy*, t. IV, p. 93, publiés par MM le vicomte DE GROUCHY et COTTIN.

ricains sur un petit navire qui mit le cap sur Antibes. Trois jours plus tard, le 23 avril, au large, loin des yeux indiscrets du rivage, les officiers américains et le pseudo-Munster rejoignirent le *Languedoc.*

Pendant plus d'un mois l'escadre évolua dans la Méditerranée, s'appliquant, par des mouvements heureusement concertés, à se diviser et pourtant à s'unir, de manière à se trouver groupée au delà de Gibraltar, sans avoir été dépistée. Le 20 mai, le détroit était franchi et les plus pressants dangers écartés. Serrant le *Languedoc,* les douze vaisseaux et les quatorze frégates de l'escadre, poussés par les vents, s'éloignaient des eaux européennes et faisaient route vers l'Ouest. C'est alors que le comte d'Estaing jugea le moment venu de révéler à ses subordonnés le vrai motif de la croisière. Un signal prescrivit au commandant de chaque navire d'ouvrir un pli confidentiel. Et tandis que la flotte pavoisait d'un seul coup en apprenant qu'elle était appelée à combattre l'Angleterre, l'aumônier de l'escadre célébrait une messe solennelle à bord du vaisseau-amiral. Le comte d'Estaing et Gérard, ministre du roi, — qui abandonnait allégrement les dépouilles du comte de Munster, — y assistaient en grand costume, entourés de leur état-major et des officiers américains.

Ce n'était pas seulement les misères de la guerre de Sept ans et les humiliations sans cesse renouvelées du traité de Paris que les forces royales allaient s'efforcer de venger. Une nation indépendante voulait s'établir sur le nouveau continent et la France venait l'assister. Désormais les vastes étendues de l'Amérique cesseraient d'être soumises à la souveraineté seule de l'Europe.

La mission confiée au « sieur Gérard », secrétaire du Conseil d'État, lui était tracée dans les « instructions » qu'il emportait avec lui et qui contenaient l'exposé des principaux problèmes que la diplomatie française avait à résoudre dans la formidable partie qu'elle engageait. Elle ne l'avait pas engagée à la légère. Dès 1765, Choiseul avait préparé la revanche de la guerre de Sept ans. Sur les côtes d'Amérique, d'Afrique, aux Indes, partout où il jugeait la puissance anglaise vulnérable, il avait envoyé des agents secrets qui, sous les dehors de négociants, avaient procédé à des enquêtes minutieuses et déterminé les points faibles de l'Angleterre. Depuis l'avènement de Louis XVI, depuis 1776

surtout, la naissance et le développement de l'insurrection des colons anglais d'Amérique n'avait cessé d'absorber l'attention du cabinet de Versailles.

Les répercussions de ces incidents, chaque jour plus graves, dominaient la politique extérieure de la France. A l'heure où la conclusion logique de ces répercussions jetait la monarchie dans la guerre, scellait entre le roi de France et le Congrès des États-Unis une alliance d'un caractère et d'une portée exceptionnelle, nul n'était mieux choisi que Gérard pour veiller sur place aux effets de cette alliance, car nul n'avait été davantage mêlé à ses lents et difficiles préparatifs.

Conrad-Alexandre Gérard était un diplomate de métier. Né à Massevaux le 12 décembre 1729 d'une famille de vieille souche bourgeoise, il entrait à vingt-quatre ans dans le service diplomatique en remplissant l'emploi de secrétaire du ministre accrédité auprès de l'Électeur palatin. En 1761 il fut envoyé en qualité de conseiller d'ambassade à Vienne ; il passa cinq ans à la cour d'Autriche, se perfectionnant dans la politique continentale ; si bien qu'en 1766 Choiseul l'appela à un poste de confiance : Gérard devint premier commis au département des Affaires étrangères.

Collaborateur immédiat du ministre, Gérard dirigeait le bureau des « Affaires du Nord » (1). De 1776 à la conclusion du traité d'alliance avec les délégués du congrès de Philadelphie, il apporta au comte de Vergennes le concours le plus actif, se spécialisant dans les négociations qu'il fallait mener avec Beaumarchais, Barbeu-Dubourg, Montaudoin, Arthur Lee, plus tard Silas Deane et Franklin. Gérard parlait couramment l'anglais ; il servait ainsi de truchement habituel entre Vergennes et les agents américains. C'est à Gérard qu'appartint l'honneur de signer à Paris le 6 février 1778, après de longs et difficiles préparatifs, le traité d'alliance et de commerce conclu entre le roi et les États-Unis de l'Amérique septentrionale (2). Sur cette pièce historique, d'une si belle et si prodigieuse portée, à côté des noms de Benjamin Franklin, de Silas Deane et d'Arthur Lee, le nom de Conrad-Alexandre Gérard, « syndic royal de la

(1) Conrad-Alexandre Gérard avait un frère cadet, connu sous le nom de Gérard de Rayneval, qui fut aussi premier commis aux Affaires étrangères et négocia à Londres le traité de 1783.

(2) Le traité fut approuvé et ratifié par Louis XVI à Versailles le 16 juillet 1778.

ville de Strasbourg et secrétaire du Conseil d'État, revêtu à cet effet des pleins pouvoirs du roi de France et de Navarre », avait l'honneur de figurer (1).

*
* *

Le 7 juillet 1778, le vaisseau amiral *le Languedoc* mouillait dans la baie de Delaware. Après quatre-vingt-onze jours de route, Conrad-Alexandre Gérard foulait le sol de la Nouvelle-Amérique, et le 12 juillet, il arrivait à Philadelphie. Trois jours plus tard il adressait au comte de Vergennes sa première dépêche. On ne touche pas à ce papier jauni sans émotion, si l'on songe qu'il constitue le point de départ d'une correspondance diplomatique qui allait ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire.

La situation que le ministre de France trouvait en Amérique n'était pas sans susciter de nombreux sujets de réflexion, voire d'inquiétude.

Plusieurs phases se succèdent dans l'histoire intérieure de l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Celle de l'épopée, dont personne ne dira jamais assez la grandeur surnaturelle ; puis, le rude effort usant les volontés, celle de la lassitude et du doute ; celle, enfin, de l'adaptation aux réalités et de l'organisation progressive de la victoire. Lorsque Gérard arriva à Philadelphie, au cours de l'année 1778, la première phase — la phase épique — avait déjà cessé d'animer les colons d'une ardeur de croisade. Le temps n'était plus où des vertus romaines avaient fait préférer à ces transplantés le risque et les duretés d'une résistance improvisée aux demi-bénéfices d'un compromis avec Londres ; où les jeunes officiers français fraîchement débarqués considéraient avec stupeur — comme le comte de Moré-Pontgibaud — « ces miliciens mal vêtus, la plupart sans souliers, un grand nombre mal armés..... ces militaires, le chapeau sur la tête et par-dessus un bonnet de coton, ayant les uns pour manteaux, les autres pour surtouts, des couvertures de grosse laine absolument semblables à celles des malades de nos hôpitaux en France... et qui étaient des officiers et des généraux » (2)...

(1) En 1776, à l'exemple de la cour d'Espagne, les premiers commis des Affaires étrangères furent qualifiés du nom plus solennel de secrétaire du Conseil d'État.
(2) De Moré-Pontgibaud, *Mémoires*.

A force d'être mal vêtue, mal armée, mal nourrie, le découragement s'était insinué dans les rangs de l'armée : bientôt l'indiscipline. Les chefs laissaient s'établir entre eux des rivalités destructrices. Le Congrès, pouvoir anonyme, impuissant à gouverner, s'affaiblissait chaque jour davantage en discussions stériles. La question financière s'ouvrait comme un gouffre devant la jeune nation. On ne savait plus à quels expédients s'en remettre. Loin des intrigues parlementaires, Washington, âme de la résistance, voyait les dangers qui menaçaient la cause de l'indépendance et, s'il était trop humain pour ne pas excuser les défaillances passagères d'une race de négociants transformés en mercenaires, il était trop résolu pour ne pas lutter de toutes ses forces contre l'influence dissolvante du Congrès. Sans cesse, il avait à discuter avec les députés assemblés à Philadelphie, à les convaincre, à leur faire annuler telle mesure, adopter telle autre.

Tout concourait à créer un violent état de malaise ; la misère des uns ; la fausse prospérité des autres. De nombreux États n'étaient pas touchés par les ravages de la guerre. Dans la Nouvelle-Angleterre, dans la Virginie, l'agriculture était prospère ; les ports du Massachusetts travaillaient normalement. Néanmoins l'absence d'un gouvernement central, obligeant les États à se soumettre à une autorité et à une discipline, rendait vains les meilleurs efforts.

La nouvelle nation se débattait dans un cercle vicieux. L'Assemblée prenait-elle une décision importante, qu'elle laissait à chaque État le soin de l'exécuter ; chaque État nonobstant s'en remettait à l'Assemblée du soin de veiller au bien public. Dans cette confusion des pouvoirs, les États-Unis d'Amérique risquaient d'user leurs forces et leur idéal commun. Washington mesurait le danger. Énergiquement, il prêchait la cohésion, la constitution d'un pouvoir central. « Si le grand ensemble est mal gouverné et conduit, écrivait-il au président de la Chambre des députés de l'État de Virginie, chaque État séparément doit participer à la ruine générale. »

Attitude héroïque qui devait attirer à Washington les plus âpres critiques. Chacun sait les cabales qu'il eut à déjouer de la part des Adams, des Lee, des Hancock, des Jay. La plus grave, ourdie par deux généraux, Conway et Gates, faillit réussir. Elle tendait à destituer Washington,

Gates se réservant le commandement suprême. Au lendemain de Saratoga, Washington dut à un hasard, qui mit entre ses mains une lettre de Conway à Gates, de pouvoir réduire cette intrigue à néant et confondre les lieutenants félons. « Ce pays-ci, écrivait Mauroy au comte de Broglie, est comme le nôtre sujet aux mêmes passions, si ce n'est que les passions y sont toutes nues et qu'il manque cet art qui rend du moins les nôtres supportables. »

Au milieu de ces vicissitudes, les imbroglios diplomatiques fleurissaient à plaisir. Deux courants achevaient de tout troubler ; l'un venait d'Angleterre, l'autre d'Espagne.

La fraction américaine restée fidèle à l'Angleterre était surtout constituée par les anciens membres du parti « tory ». Des puritains rigides que l'alliance avec le royaume catholique exaspérait ; des agents stipendiés par le gouvernement britannique ; une foule de mécontents, de gens aigris ou déçus, soit par lassitude, soit par calcul, se glissaient dans les rangs de l'opposition et la fortifiaient. Parallèlement, en Angleterre, les partisans d'une politique de conciliation groupaient une masse puissante. Avec le temps, les esprits avaient évolué. En 1774, au moment des premiers heurts, les deux tiers de la Chambre des Communes s'étaient prononcés pour le maintien intégral des droits souverains de l'Angleterre sur les colonies ; quatre ans après, l'immense majorité désirait la paix. Le moyen de l'atteindre créait seul des divergences. Le chef du ministère lui-même, lord North, nourrissait encore l'espoir de résoudre amiablement le conflit. Au mois de janvier 1778, le roi George III confessait à lord North « que le temps pourrait venir où il serait sage d'abandonner le continent de l'Amérique du Nord, à la réserve du Canada, de la Nouvelle-Écosse et de la Floride », et plus tard « qu'il était absurde de songer à une soumission sans condition de la part des Américains ».

Ces dispositions identiques dans les deux camps avaient fait naître çà et là des foyers d'intrigues. En Amérique, ces intrigues favorisaient la spéculation. Des fléchissements s'étaient produits au sein du Congrès. La Fayette débarquait-il, frémissant d'ardeur au combat, qu'avec un perfide empressement, on le dirigeait d'abord vers le Canada pour le tenir le plus loin possible de Washington. On craignait l'amalgame de ces deux forces. La lassitude servait la trahison. Gates guettait l'occasion de frapper Washington dans le dos ; mais

Lee, à son tour, guettait Gates, car Lee était l'homme des tories et des Anglais.

A la faveur de ces agitations, tandis que l'Angleterre essayait de sauver ses dernières cartes, l'Espagne suivait aux États-Unis une politique qui n'allait pas faciliter la tâche du ministre de France. Bien que le cabinet de Madrid n'eût pas de représentant officiel auprès du Congrès, il entretenait un émissaire à Philadelphie. Ce personnage, avantageux et obscur, venu de l'île de la Havane où il était négociant, s'appelait don Juan de Mirales.

Depuis deux ans que des négociations étaient engagées entre Madrid et Versailles au sujet d'une intervention en Amérique, la chancellerie espagnole répondait mollement et avec lenteur aux pressants appels du comte de Vergennes. Sans doute, l'idée d'abaisser la puissance britannique n'était-elle pas pour déplaire aux rancunes espagnoles ; mais l'avènement, en Amérique septentrionale, d'un peuple libre inquiétait la vieille nation, habituée à puiser d'impériales ressources dans sa souveraineté d'outre-mer. En outre le différend anglo-américain rappelait trop aux Espagnols leurs démêlés avec les Pays-Bas au seizième siècle pour qu'ils n'éprouvassent pas une secrète antipathie à l'égard des colons. Mêmes origines dans le conflit ; même abus de pouvoir d'un côté, même esprit de révolte de l'autre. Aussi l'Espagne s'appliquait-elle à conduire une politique double et à en prolonger les bénéfices. Gagner du temps sans trop décourager Versailles ; diminuer la puissance anglaise sans trop émanciper les États-Unis ; susciter des entraves à l'évolution de l'indépendance américaine, en favorisant les intrigues au sein même du Congrès ; tels étaient les objectifs de la diplomatie espagnole. « Mirales, a écrit Bancroft, cherchait à mettre de tous les côtés des obstacles au développement des institutions populaires. »

Les difficultés ne manquaient pas, on le voit, qui de toutes parts s'offraient au nouvel envoyé du roi de France. Intrigues anglaises, mauvaise volonté espagnole, flottements politiques du Congrès, lassitude des colons, malaise des troupes, déficit chaque jour plus lourd dans les finances. Néanmoins, dans la masse du pays et sur de nombreux bancs du Congrès, un vieux fonds d'enthousiasme et de foi subsistait qui saisissait vivement les occasions de s'exprimer. Rien alors n'était davantage capable de réveiller ces sentiments que

l'arrivée de l'escadre française dans les eaux américaines et que l'installation officielle du ministre plénipotentiaire du roi de France à Philadelphie.

Les manifestations d'attachement à la France se succédaient sans interruption dans la demeure de Gérard. L'apparition de l'escadre avait confirmé la volonté d'action de la Monarchie ; elle avait réduit à néant les insinuations répandues par les agents anglais qui annonçaient que la France ne secourrait pas les colons et qu'elle ferait durer les hostilités pour en retirer plus sûrement des profits. Ce regain d'ardeur provoquait des témoignages spontanés et touchants : « Deux des députés m'ont amené leur fils, écrit Gérard, afin, m'ont-ils dit, de leur inculquer de bonne heure l'envoi d'un ministre du roi comme l'époque décisive pour leur patrie et la plus propre à fixer leurs affections à leurs principes politiques. »

Le 6 août 1778, le Congrès reçut officiellement Gérard qui remit ses lettres de créance au président et échangea avec lui des discours significatifs. Cette solennité, qui fixe le point de départ des relations diplomatiques de la France et des États-Unis, donna lieu à de savoureux préparatifs.

Le protocole en fut soigneusement déterminé. Trois jours au préalable, une délégation du Congrès était venue conférer avec Gérard et mettre sous ses yeux « un plan qui paraissait conforme aux principes généralement reçus dans les cours de l'Europe »... « Lorsque ce plan fut présenté au Congrès, on employa beaucoup de temps à fixer les principes dans une matière toute neuve, à discuter les idées que l'explosion subite de la dignité des États-Unis enfanta, à chercher la manière de s'élancer tout à coup à la place que l'on se promet d'occuper parmi les puissances... Les membres méridionaux qui ont vu le roi d'Angleterre siéger sur son trône, trouvèrent que le Comité avait mis trop de simplicité dans l'étiquette des États-Unis (1)... »

Dès le lendemain, Gérard rendait officiellement compte à son chef de cette émouvante cérémonie. Un carrosse attelé de six chevaux était venu le chercher avec MM. Lee et Adams, à la porte de l'hôtel des États. La garde présentait les armes. En pénétrant dans la salle des séances, le ministre fit « remettre ses lettres de créance par le secrétaire de

(1) Affaires étrangères, États-Unis, vol. IV, fol. 191.

la légation au président, qui les ouvrit et les remit au secrétaire du Congrès qui se tenait sur les marches de l'estrade. Celui-ci en fit lecture et ensuite en lut aussi la traduction en anglais... »

« Alors M. Lee annonça le ministre plénipotentiaire au président et au Congrès. Ils se saluèrent réciproquement et le ministre prononça son discours debout. Il s'assit ensuite et envoya au président son discours par le secrétaire de la légation. Le président se leva pour répondre et toute l'Assemblée se tint debout ainsi que le ministre pendant toute la durée du discours. Lorsqu'il fut fini, tout le monde s'assit, et le président envoya la copie de son discours au ministre plénipotentiaire par le secrétaire du Congrès. Après l'avoir reçu, le ministre plénipotentiaire se leva et salua le président qui le salua à son tour. Il salua de même le reste du Congrès et en fut salué... Le comité le reconduisit chez lui dans le même ordre qui avait été observé pour l'amener à l'audience...

« Le Congrès donna ce jour-là un grand repas au ministre, à la taverne de la Cité... Les vingt et un toasts furent bus au bruit du canon. On but à la santé du roi, de la reine, du roi d'Espagne, à la perpétuité de l'union entre la France et l'Amérique, au succès des armes combinées, etc... »

Installé dans ses fonctions officielles, Conrad-Alexandre Gérard allait se donner corps et âme à la mission complexe que le gouvernement royal lui avait confiée. Sa correspondance témoigne de son labeur. S'il fallait y trouver un défaut, ce serait précisément celui d'être prolixe. Les lettres quasi quotidiennes de Gérard manquent de concision ; on se perd, parfois, dans le labyrinthe des phrases que le goût de l'époque rendait solennelles. Mais, en revanche, pas une dépêche qui ne contienne de suggestives observations, pas une page qui ne porte les marques d'un esprit critique toujours en éveil.

Nous voudrions montrer ici comment le premier ministre de France jugea tout à tour la situation politique, sociale, financière, militaire de la nation qui venait de surgir sur le sol de l'Amérique septentrionale ; quelles furent, pendant les seize mois qu'il passa à Philadelphie, les péripéties de sa mission diplomatique.

*
* *

« J'ai peint jusqu'ici le Congrès en beau, parce que je l'ai considéré sous le point de vue de l'attachement à l'Indépendance et à l'Alliance, point le plus important pour nous, mais il est temps que vous le connaissiez par le côté faible afin de l'apprécier dans son indépendance... » Dès le lendemain de sa réception officielle, le 12 août 1778, Gérard s'exprimait ainsi en écrivant à Versailles. L'enthousiasme de l'accueil, les honneurs décernés, la nouveauté du pays n'avaient en rien obscurci le vif regard du diplomate. Il cherchait à scruter l'ombre. Comme dans toutes les époques, tous les pays et toutes les guerres, derrière la scène où le drame se jouait aux yeux du monde, cent comédies mêlaient leurs intrigues. A vrai dire, point n'était besoin d'un long séjour pour se rendre compte que Philadelphie était une ville aux deux tiers déserte. Parmi les habitants qui restaient, les partisans de l'indépendance ne représentaient qu'une infime minorité, guère plus d'un quart de la population.

La majorité nourrissait « avec insolence » des sentiments hostiles à la révolution. En dépit des manifestations officielles, le parti tory continuait à dominer. Lorsque l'armée anglaise avait évacué Philadelphie, détruisant les maisons et les plantations des whigs, coupant leurs arbres fruitiers, emmenant cinq cents jeunes filles, de gré ou de force, de nombreux colons tories s'étaient associés à ces déshonorants exploits. Un grand nombre avaient quitté la ville à la suite de l'armée britannique ; d'autres, demeurés sur place, entretenaient contre le Congrès une lutte implacable mais occulte ; si bien que personne ne voulant trahir les coupables et apporter devant le Congrès les preuves que la loi exigeait, une perpétuelle opposition sapait l'autorité de l'Assemblée et restait pourtant impunie. De ces adversaires du nouveau régime, les quakers étaient les plus dangereux. Les vieilles traditions britanniques, si libérales qu'elles fussent, rendaient haïssable la perspective d'un gouvernement populaire. En outre, les liens de famille, les intérêts commerciaux qui unissaient les colons avec la métropole, agissaient sur leur sentiment ou sur leur sens pratique et contribuaient à les rendre fidèles. Ces circonstances diverses, Gérard avait pu

les noter lui-même à Philadelphie ; il ne tarda pas à se rendre compte qu'elles se manifestaient de la même manière dans d'autres grandes cités, telles que Boston ou New-York. Les commerçants, anxieux d'un avenir incertain, répugnaient à l'idée de s'aliéner définitivement les débouchés anglais ; seuls, les agriculteurs, maîtres chez eux, satisfaits des résultats inouïs qu'ils obtenaient sur une terre vierge de culture, se ralliaient avec ardeur à une politique séparatiste. Aussi le Congrès, battu en brèche dans les villes, particulièrement dans celles où il tenait ses assises, ne trouvait ses véritables appuis qu'au cœur des provinces éloignées ; cette situation obligeait les députés à de grands ménagements ; pour se maintenir entre les opinions extrêmes, ils devaient user de souplesse, de patience, parfois même d'expédients.

Réduit à cette politique d'équilibre, le Congrès, au lieu de sévir contre les agissements des tories, avait adopté comme ligne de conduite « les voyes douces et légales » et il mettait au premier rang de ses préoccupations celle de respecter la souveraineté — on dirait aujourd'hui le particularisme — des États. Politique habile, d'ailleurs. Environné de tant d'obstacles, le Congrès, seul gouvernement en définitive d'une nation débutante, dut sans doute à son extrême prudence de ne pas sombrer devant la coalition des tories, plus dangereux dans les villes que les whigs parsemés n'étaient utiles dans la campagne. Au lieu d'exercer une dictature, il s'attacha à n'édicter les mesures importantes « qu'après y avoir préparé les peuples et après s'être assuré de leurs sentiments ». Les scrupules de l'Assemblée lui avaient fait gagner en autorité morale ce qu'elle avait pu perdre en autorité effective. Or, la division des partis, l'absence d'un chef politique, rendaient la dictature impossible. Le Congrès ne pouvait gouverner que s'il se montrait le serviteur des États, non leur maître. Toutefois, cette sorte de passivité entraînait une fâcheuse conséquence : celle de détourner de la vie publique les personnages de premier plan. « On n'a pas eu égard aux talents nécessaires pour remplir le travail énorme dont le Congrès demeure chargé pour toutes les parties de l'Administration générale... note Gérard... Il y a beaucoup de partyes dont pas un membre ne connaît les détails... un marchand présidait au Comité de Commerce, on l'a fait passer à celui des Affaires étrangères... Il y a

nombre d'officiers généraux et de colonels dans le Congrès ; aucun d'eux n'est employé dans le Comité de la Guerre... Quoiqu'il y ait des gens d'un mérite distingué, il est sensible qu'il y en a moins d'une influence prépondérante que dans les premiers temps de son institution ; sous ce point de vue, il n'est pas aussi bien composé... »

La discipline que s'imposaient les membres du Congrès n'était guère susceptible, en effet, de séduire une personnalité indépendante, « un mot équivoque échappé dans les débats suffit pour faire révoquer immédiatement un membre ». Ce « frein puissant » ne pouvait s'exercer impunément sur tous les caractères. S'il restreignait le recrutement des membres du Congrès, si même il en abaissait le niveau, en revanche, l'Assemblée se trouvait à l'abri des « mesures clandestines » et s'interdisait, en quelque sorte, « d'altérer des dispositions devenues générales et dont l'établissement est le fondement de son existence et de son crédit ».

L'intérêt de la France, dès lors, ne consistait-il pas à renforcer l'autorité du Congrès, à faire cadrer ses vues avec celles du gouvernement royal, à rapprocher les deux politiques, celle de Philadelphie et celle de Versailles, pour ne plus constituer qu'une action diplomatique commune?

Gérard le comprit aussitôt. Ses efforts tendirent à se créer d'abord des liens d'intimité confiante avec les membres de l'Assemblée pour devenir leur conseiller. Deux tendances se manifestaient au Congrès qui trahissaient l'antagonisme des gens du Nord contre ceux du Midi ; le Nord, toujours imbu de principes populaires, véritable foyer de la démocratie américaine ; le Midi, possédé surtout par de grands agriculteurs habitués à mener les esclaves et dont les dispositions d'esprit restaient « un peu monarchiques ». Les uns se montraient les partisans résolus de la « rotation perpétuelle » dans les principales charges de l'État ; les autres, au contraire, voulaient assurer la continuité de certaines places et constituer une sorte d'aristocratie administrative. La situation était encore plus compliquée par l'ambition personnelle de ceux-ci et de ceux-là. Devant ces compétitions, les États — comme l'État de Massachusets, par exemple — jugèrent le péril assez redoutable pour modifier leur constitution.

Ces rivalités inquiétaient Gérard. Il craignait qu'elles ne fissent perdre au Congrès un peu de ce prestige que, pour

sa part, il attachait tant de prix à fortifier. « Il me paraît, écrit Gérard à Vergennes, que les germes de l'agitation qui s'est presque toujours manifestée dans les temps heureux des gouvernements populaires se développent de bien bonne heure en Amérique. »

Dans cette période si critique de l'histoire des États-Unis, parmi tant de surprise et d'amiration, l'un des moindres n'est pas de songer, en effet, qu'un si grand peuple, un si puissant État, ont pu s'organiser, entrer de plain-pied dans la vie internationale et y tenir rapidement une place prépondérante en usant d'aussi faibles moyens de gouvernement ; bien plus, sans même être gouvernés, pourrait-on dire !

La constitution portait en elle les germes de tous les dangers. Elle obligeait le Congrès à d'excessifs ménagements envers les États ; ces ménagements engendraient « des mouvements disparates, de l'incertitude, de la lenteur, dans un grand nombre d'opérations essentielles et l'impossibilité d'exécuter des choses utiles que les circonstances exigeroient et que les ressources des États comporteroient ». En outre, les circonstances exceptionnelles dans lesquelles depuis trois ans se jouaient les destinées de la nation, avaient jeté le désordre dans les mœurs. Car si l'idée révolutionnaire exalte, on peut dire aussi qu'elle détruit. Le bien et le mal en profitent.

Mais le moyen de s'en étonner? L'immense majorité des colons n'était-elle pas composée de négociants que le seul souci de leurs intérêts économiques avait poussés à la révolte? Leur prodigieuse aptitude pour le commerce stupéfiait Gérard. « L'esprit d'intérêt, de calcul personnel, est celui qui est le plus répandu dans ces contrées et je vois bien qu'on en marchande l'étendue, non qu'on en condamne le sentiment », écrit le diplomate ; et, dans une autre dépêche : « L'esprit de cupidité mercantile forme peut-être un des caractères distinctifs des Américains et surtout des peuples du Nord, et ce caractère influera sans doute essentiellement sur la destinée future de la République américaine. »

Sa brutalité mise à part, ce jugement ne laisse pas d'être prophétique. La passion des Américains pour les affaires dépassait les conceptions européennes — (ne les dépassent-elles pas encore?) — et nous aurions mauvaise grâce à nous étonner de l'étonnement de Gérard. Mais l'envoyé du roi eut

le mérite de saisir très vite ce que cette passion avait en soi de remarquable ; nous le verrons bientôt rendre hommage au génie particulier des Américains.

Le Congrès lui-même s'efforçait de lutter contre les abus qui se produisaient. Soupçonnait-on, par exemple, le négociant que l'on avait placé à la tête des Affaires étrangères de tirer un profit personnel des secrets qu'il détenait, qu'aussitôt on le destituait. « La cupidité », dénoncée par Gérard, n'était pas la seule règle de la nation. Et rien ne le prouve davantage que le cri d'admiration qui échappe au diplomate devant les grands résultats acquis par ce peuple sans gouvernement, sans traditions, sans cadres administratifs. « On est forcé de dire que le doigt de Dieu se fait sentir. »

Aussi, le 29 août 1778, moins de trois semaines après son arrivée à Philadelphie, ayant jeté un coup d'œil sur les gens et sur les choses, ayant fait le bilan des forces et des faiblesses qu'il avait constatées, le ministre de France ne pouvait s'empêcher d'écrire avec effroi au comte de Vergennes : « Je vois se préparer une tâche bien différente de celle que je m'attendais à remplir. »

*
* *

La situation critique, presque désespérée, dans laquelle se trouvaient les finances de la jeune nation, constituait l'un des principaux éléments du malaise signalé par Gérard. Les Américains s'enlisaient dans la faillite ; chaque jour marquait une aggravation nouvelle. Pour éviter que la révolution ne fût impopulaire, on n'avait pas voulu tirer du pays les impôts nécessaires pour organiser et pour soutenir la lutte. Le Congrès avait émis des bons ; les États les avaient garantis. Mais bien vite cette monnaie de papier avait diminué de valeur. A côté du dollar-métallique, le dollar-papier paraissait suspect. Habilement, les agents anglais exploitèrent cette méfiance en glissant sur le marché une énorme quantité de faux billets, fabriqués en Angleterre, qui achevèrent de discréditer les bons officiels. De telle sorte qu'à la fin de l'année 1776, chaque État ayant lancé des emprunts en billets gagés sur des terres, le Congrès dut en prescrire le cours forcé. Selon la prospérité des États, ces billets étaient plus ou moins bien accueillis. Une confu-

sion néfaste en résulta. L'Assemblée comprit que le devoir s'imposait à elle de concevoir un plan financier homogène et de l'appliquer. Elle invita d'abord les États à annuler leurs billets respectifs et à les remplacer par des billets émanant du pouvoir central. Toutefois, ménager, comme à son habitude, des prérogatives locales, le Congrès ne tint pas la main assez ferme pour interdire toute infraction à ces dispositions. Si bien qu'officieusement, sinon officiellement, deux monnaies s'installèrent bientôt, d'abord parallèles, ensuite rivales ; celle de chacun des États — qui n'inspirait qu'une médiocre confiance ; celle du Congrès — qui n'en inspirait plus du tout. Une conséquence désastreuse s'ensuivit : la hausse vertigineuse des prix. « Les prix, écrivait Gérard, ont haussé dans la même proportion que le sucre et les autres objets les plus difficiles à se procurer. C'est l'effet de la promptitude avec laquelle les Américains savent calculer. Cette science me paraît portée plus loin ici que dans aucune partie de l'Europe... » Et dans une dépêche du 10 septembre :

Le Congrès se rend le concurrent universel des marchands. Toutes les marchandises se vendent quatre à cinq fois plus que ce qu'elles valaient avant la guerre et beaucoup d'articles se vendent dans la proportion d'un seizième pour un. L'intendant de l'armée, ou quartier général, a 5 pour 100 sur toutes les dépenses et ses agents en ont autant. Le Congrès ayant décidé, il y a dix jours, d'acheter 60 000 barriques de farine pour la subsistance de ses troupes et de l'escadre du roi, les marchands et propriétaires en furent aussitôt avertis, et dans deux jours le prix haussa de 30 pour 100 malgré l'abondance de la denrée. On m'a assuré que le service de l'armée de Washington, depuis son départ des rives de la Schujlkol pour suivre les Anglais, avait coûté pendant les mois de juin, juillet et août 7 millions de dollars.

En 1777, le dollar-papier ne valait plus que le sixième du dollar-métallique. Devant cette situation, le Congrès se mit courageusement à l'œuvre. Il chercha des combinaisons salutaires ; il n'en trouva pas. En vain imagina-t-on d'instituer une loterie ; de frapper les États d'une contribution extraordinaire destinée à constituer un trésor commun ; de confisquer les biens des principaux tories ; de négocier des emprunts qui en France, qui en Espagne, qui dans les

provinces unies, qui même auprès du grand-duc de Toscane. Peines perdues. On stigmatisa du nom d' « adversaires de l'État » les détracteurs de la monnaie publique. Mais le cours forcé du billet continuait à bouleverser les conditions de l'existence. Les uns s'enrichissaient scandaleusement ; les autres étaient ruinés. Les uns et les autres, pour triompher ou se défendre, se jetaient dans la spéculation ; et le Congrès, — comme un homme qui, le soleil derrière lui, s'imaginerait qu'il va saisir son ombre en courant, — au lieu de cesser la frappe des billets pour enrayer le mal, augmentait encore leur production.

En septembre 1778, 15 nouveaux millions de dollars-papier étaient jetés sur le marché. A la fin de 1778, il y avait plus de 140 millions en circulation. Et ce n'était pas tout. Un danger plus grave menaçait le lendemain : l'État n'avait plus d'argent pour servir à ses créanciers l'intérêt des sommes empruntées. Les caisses officielles étaient vides. La banqueroute guettait. A bout d'expédients, le Congrès prit une mesure désespérée, celle de tirer des traites sur la délégation américaine de Paris, sans même être sûr que ces traites seraient payées et en se bornant à adjurer Franklin de faire comme il pourrait « honneur à ces lettres de change ».

Ces vicissitudes n'accablaient pas seulement les habitants des villes ; elles atteignaient aussi l'armée et la faisaient souffrir. « On pourrait à peine, avec une charretée de papier-monnaie, se procurer une charretée de vivres, écrivait Washington. Pouvons-nous continuer plus longtemps la guerre dans de telles conditions? Certainement non, à moins d'inventer quelque procédé pour relever notre crédit : sans cela, où trouver des fonds pour faire face aux dépenses actuelles de l'armée?... » « Un cheval — et quel cheval — ne coûte pas moins de 200 livres sterling, écrivait encore Washington à Governor Morris, une selle 30 ou 40 ; des bottes en coûtent 20 et le prix des souliers et d'autres objets est dans la même proportion. Comment suffire à ces charges sans un surcroît de solde et comment augmenter la solde lorsque la farine se paye en différents endroits depuis 5 jusqu'à 15 livres sterling la tonne, le foin de 10 à 30 livres et que le bœuf et autres articles essentiels sont d'une cherté proportionnée?... »

Le moins qu'on pût faire, dans ces désastreuses circonstances, était de restreindre les dépenses de l'État, partant

de réduire les effectifs de l'armée. L'engagement ordinaire d'un soldat revenait à 200 ou 300 dollars par mois. Il fallait, en outre, lui fournir de l'eau-de-vie sucrée, du café, le nourrir et l'équiper. D'ailleurs, la subsistance de l'armée était très onéreuse. Le 19 septembre, Gérard écrivait à Vergennes : « En général, il paraît, par de bons témoignages, qu'une armée européenne de 60 000 hommes serait bien entretenue avec ce que 15 000 hommes coûtent aux États-Unis... »

Au début de l'année 1779, — avant l'arrivée du corps de Rochambeau, — face aux 40 000 hommes bien équipés de l'armée britannique, il n'y avait guère plus de 27 000 Américains, dont la moitié environ devait être prochainement libérée. Dès lors, l'obligation s'imposait de changer du tout au tout les principes mêmes selon lesquels la campagne avait été menée jusque-là. A l'action offensive, il fallait substituer une simple attitude défensive. Tenir, mais sans espoir d'attaquer. Des esprits audacieux allaient plus loin encore. Ils préconisaient la réduction de l'armée à un effectif minime, 10 à 12 000 hommes tout au plus, qui, sans s'exposer à une bataille rangée, se contenteraient de harceler l'ennemi dans une sorte de « guerilla ». Sans doute les forces anglaises pourraient-elles conquérir alors des contrées indépendantes, mais sans parvenir à s'en assurer la possession. Les Anglais « brûleront les habitations, m'a-t-on dit, — écrit Gérard, — mais la terre nous reviendrait ; ils paieront ces faibles avantages à un prix qui leur deviendra insupportable et ils répandront dans le pays de l'or et de l'argent qui y entrera et l'enrichira. Les Américains passent, en effet, pour être d'humeur à s'exposer plutôt à toutes sortes de dangers, pourvu que ce soit à leur choix, que de délier la bourse, et la révolution est principalement due à ces dispositions. Je n'ai répondu à ce nouveau système de finance que par l'éloge du courage et de la constance qu'il suppose et dont les Américains sont, en effet, capables ».

Le Congrès mesurait avec trop de bon sens les périls que de pareilles combinaisons eussent risqué de faire naître pour les adopter. Néanmoins, le nombre des bataillons d'infanterie et des régiments de cavalerie fut sensiblement diminué.

Washington plia son génie réaliste aux dures nécessités de la situation. Le plan qu'il avait rêvé de poursuivre jusqu'à son plein achèvement lui échappait à moitié accompli, sous l'empire de circonstances imprévues. Lui

seul ne s'en plaignait pas. Mais le découragement gagnait les rangs de ses troupes ; le scepticisme, la critique, fleurs du mal, poussaient de toutes parts dans cette misère ; des rivalités menaçaient le chef des armées, des factions ourdissaient contre lui des complots. Peut-être à aucune heure de la guerre, le héros silencieux de l'Indépendance ne fut-il plus grand qu'à cette heure là.

Il n'avait pas fallu longtemps à Gérard pour apercevoir l'exceptionnelle gravité de la situation financière des États-Unis. Bien qu'il ne fût pas, selon sa modeste expression, « très informé dans le mystère des finances », dès le 19 septembre 1778 il était en mesure d'adresser au comte de Vergennes une longue dépêche destinée à donner au ministre une « idée des finances des États-Unis... puisée dans de bonnes sources... » Cette dépêche présente le plus vif intérêt. Elle expose les origines et le développement de la politique financière du Congrès et des États ; elle en peint les difficultés, choisit de typiques exemples ; elle contient des aperçus sur ce qu'on pourrait appeler, dans le style d'aujourd'hui, « la crise des changes » et rend compte des systèmes préconisés pour la dénouer.

Or, de tous ces systèmes, aucun ne résistait à la discussion.

Restait l'éventualité d'un emprunt.

On prétend que 10 000 livres sterling suffiront pour arranger les affaires des États-Unis et pour les mettre en état de continuer la guerre un temps quelconque. On fonde ce résultat sur ce qu'on parviendrait à éteindre la dette portant intérêt et à réduire la valeur du papier au niveau des effets qui sont dans le commerce, attendu que la valeur numéraire n'a quintuplé que parce qu'il existe cinq fois plus de papier qu'il n'en faut. On croirait alors être dispensé de racheter cette masse restante et que les impôts suffiraient au service avec les emprunts domestiques qui deviendraient plus faciles (1).

L'emprunt, telle était, en définitive, la solution pratique ou, pour mieux dire, la planche de salut à laquelle on s'accrochait pour éviter une catastrophe. Et la nécessité de

(1) Volume IV, fol. 402 416. N° 25. Duplicata (de M. Gérard, à Philadelphie, le 10 septembre 1778).

s'accrocher à cette planche devenait chaque jour plus pressante. La vie matérielle n'était pas seulement rendue plus difficile par l'élévation des prix ; elle l'était encore par le manque des approvisionnements. Aucun navire n'arrivait d'Europe ; l'importation se limitait aux prises faites, çà et là, sur l'ennemi ; l'exportation était réduite à néant, les escadres anglaises ayant coulé la plupart des vaisseaux américains. Quelques petits navires échappés aux rigueurs de l'ennemi montaient la garde sur les côtes. Pour construire et pour équiper une flotte on se heurtait à des impossibilités matérielles ; pas d'ouvriers ; peu de matelots ; des parties principales d'agrès introuvables. Cette carence provoquait de terribles contre-coups. La rareté des denrées comestibles d'abord, exception faite pour le tabac et surtout pour le riz dont on continuait à avoir en abondance. « L'on a plus de trois livres de cette denrée pour une livre de farine », signalait Gérard ; la difficulté, ensuite, de fabriquer des objets de première nécessité... Aussi cet état de choses a engagé les peuples de Pensylvanie et des provinces septentrionales à s'adonner à la manufacture de leurs habillements. Dans presque toute la Nouvelle-Angleterre on se contente des draps grossiers et de la toile que les familles fabriquent entre elles. Les uns font de la laine, du chanvre et du lin ; d'autres filent ; d'autres les convertissent en draps et en toiles qu'elles partagent ensemble... les propriétaires et les gens du commun n'usent nulle part de ces vêtements grossiers... Des manufactures régulières et qui puissent tendre à plus de perfection sont et seront probablement longtemps impossibles à établir par la rareté des bras... » Et Gérard met en relief l'inexorable conséquence des guerres, même des guerres sacrées, qui forgent ou qui sauvent la liberté d'un peuple : « L'Amérique a perdu par la guerre 40 à 50 000 hommes de la classe la plus utile, le fer de l'ennemi n'a détruit que la moindre partie, les maladies, la faim, le défaut de vêtements et de soins ont enlevé le reste. »

De ces constatations diverses il résultait, jusqu'à l'évidence, que si l'on ne voulait pas compromettre l'issue de la lutte pour l'indépendance, il fallait sans retard user de remèdes énergiques. Or, des différents remèdes envisagés, l'emprunt semblait le seul efficace. Les tentatives faites auprès de l'Espagne, des Pays-Bas, du grand-duc de Toscane avaient échoué ; la France restait l'unique espoir.

Gérard suivait avec anxiété ce mouvement d'opinion ; il en redoutait d'autant plus les conséquences que l'un des points capitaux des instructions remises par le gouvernement royal prévoyait ce danger et l'écartait résolument. « Ce qui me paraît résulter de plus important de tout ceci, écrit Gérard, c'est qu'on croit avoir besoin d'un emprunt pour continuer la guerre et qu'on en est au premier élèvement quant aux moyens de l'effet principal de l'assurer. On m'a fait entendre que le roi pourrait contribuer au succès de cet emprunt, mais j'ai éludé ces insinuations qui paraissent avoir été l'objet de ces confidences... »

Les rapports de Gérard portèrent leurs fruits. La question des finances américaines, telle que le ministre plénipotentiaire l'exposait à son chef, émut le comte de Vergennes. Le 18 novembre 1778, le ministre des Affaires écrivait à Gérard :

Le discrédit où est le papier-monnoye de l'Amérique est vrayment fâcheux, et il seroit bien à désirer que le Congrès pût trouver des expédiens pour le diminuer. Nous nous occupons sérieusement de cet objet, parce que nous le regardons comme très important pour la cause américaine, et que nous prenons de cette cause un intérêt trop direct pour que nous ne cherchions pas à la soutenir par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Nous sommes informés que le Congrès doit à peu près 42 millions de livres tournois portant intérêt à 6 pour 100 et qu'il a tiré sur ses députés en France pour l'acquittement de cet intérêt qui fait un objet de 2 millions et demi.

Quoique nous pensions que le subside que nous avons payé jusqu'à présent aux Américains doive cesser, nous sommes néanmoins disposés non seulement à ne point laisser les députés dans l'embarras, mais aussi à concourir au rétablissement du crédit du papier américain. Reste à voir quel moyen nous pourrons employer pour remplir ce double objet. Nous n'avons encore pris aucune détermination à cet égard ; mais dès que nous en aurons pris une, je serai très exact à vous en informer. Jusque-là vous éviterez d'en parler, même confidentiellement, aux principaux membres du Congrès (1).

Quelques jours plus tard, Vergennes précisait les décisions adoptées par le Conseil du roi. Il confiait, en outre, au ministre à Philadelphie les principes selon lesquels la France consentait à aider financièrement les États-Unis :

(1) Affaires étrangères, États-Unis, tome V.

Versailles, 25 décembre 1778.

Il paroit, monsieur, que les finances des États-Unis sont dans un bien mauvais état par le discrédit de leur papier monnoye, et qu'ils sont embarrassés à trouver des moyens de les rétablir. Le roi a bien voulu prendre cette position en considération, et elle l'a porté à favoriser l'établissement d'une société particulière de banquiers, laquelle se chargera d'acquitter, pour une somme déterminée, les intérêts que le Congrès est dans le cas de payer pour ceux de ses billets dont il a fait l'emprunt, et pour lesquels il a tiré sur ses commissaires résidant à Paris. Cet expédient haussera nécessairement la valeur du papier monnoye américain, et c'est le service le plus essentiel et le plus instant qui puisse être rendu aux États-Unis.

Vous pourrez, monsieur, confier cet arrangement aux membres du Congrès et vous ferez bien d'appuyer sur le motif qui nous a engagés à y prendre part ; je ne doute pas qu'ils ne vous en témoignent leur reconnaissance. Quant aux détails relatifs à cet objet, je ne vous les mande point parce que je ne les connais pas encore parfaitement ; d'ailleurs, je ne doute pas que M. Franklin n'en ait rendu un compte très exact.

Il est assez naturel de supposer que le Congrès auroit désiré que nous l'eussions dispensé de l'emprunt dont il s'agit en continuant le payement d'un subside ; le roi se seroit certainement fait un plaisir de prévenir le vœu des Américains à cet égard ; mais la guerre que Sa Majesté soutient pour leur cause absorbe tous ses moyens, ainsi que je vous l'ai mandé, et il lui est impossible d'en rien distraire. D'ailleurs si le Congrès veut bien examiner les choses sous leur véritable point de vue, il verra que nous lui rendons un service infiniment plus grand en ramenant son papier à sa valeur, qu'en donnant quelques millions de subsides ; cette réflexion me paroit sans réplique (1).

Sans réplique, le mot n'est pas exagéré. L'essentiel n'était point, en effet, de verser quelques millions dans un tonneau de Danaïdes, mais d'enrayer le discrédit du papier-monnaie. Pour y parvenir, la plus pressante mesure consistait bien à garantir la solvabilité des emprunts qui le gageaient.

On touchait alors au point culminant de la crise. L'intervention financière du gouvernement français commença de

(1) États-Unis, t. V, nº 142.

la détendre. Progressivement, la situation s'améliora. Les Américains, se sentant désormais soutenus par une puissante nation, comprirent que le moment était venu pour eux d'adopter des mesures héroïques. Après des années de méfiance et d'insubordination aux lois, ils n'hésitèrent plus à s'imposer rudement. Gérard, si souvent amer, se plut à reconnaître le changement survenu et à en célébrer les mérites. « Le peuple, écrit-il le 4 janvier 1779, sent que la dépréciation du papier-monnaie retombera finalement sur lui et, par cette promptitude de perception avec laquelle les Américains jugent leurs intérêts, ils ont aperçu que cette monnaie ne se soutiendrait que moyennant des taxes. Il n'en est pas moins honorable pour les peuples d'indiquer eux-mêmes ces moyens au Congrès. »

Quelques jours plus tard, le ministre plénipotentiaire précisait les mesures salutaires qui venaient d'être édictées par le Congrès : « Le Congrès a pris, le 2 de ce mois, une résolution relative à ses finances qui se trouve insérée dans la gazette du 5. Elle contient essentiellement les deux points sur lesquels j'ai eu l'honneur de vous prévenir ; c'est-à-dire une imposition de 15 millions et la suspension du papier-monnaie établi le 20 mai 1777 et le 11 avril 1778. On y joint un fonds d'amortissement déterminé aussi sur les impositions extraordinaires. Ces opérations sont calculées pour préparer les voies à un emprunt qu'il demeure toujours indispensable de faire en Europe. »

Après un dur enfantement, la puissance financière des États-Unis était née.

Le gouvernement de Louis XVI pouvait légitimement revendiquer une part dans les origines de ce succès. Les 9 millions donnés — à titre de subsides — par le roi aux États-Unis (3 millions avant 1778, 6 millions en 1781) ; les 24 millions prêtés en plusieurs fois par la France et remboursés plus tard ; les 10 millions avancés par la Hollande avec notre garantie, tout cela constituait assurément des secours importants ; mais, la politique sage et réaliste de Vergennes, en ouvrant les voies à la restauration du crédit de l'État et en favorisant l'assainissement progressif de la monnaie, avait amené peut-être de plus décisifs résultats.

WLADIMIR D'ORMESSON.

(A suivre.)

Ulysse, Cafre
ou
l'Histoire dorée d'un Noir

Ulysse était cuisinier chez mes parents, à Saint-Pierre de la Réunion. Je le respectais parce qu'il était Cafre et que le Cafre est supérieur par la force aux autres Noirs. Même, je l'aimais, le préférant à Onésime, le cocher, qui était Malgache, et à Léonore, la repasseuse, mulâtresse insolente ; je ne parle pas de Babo, l'Indien idiot et bouffon.

Ulysse portait haut la tête solide et ronde, pareille à un boulet, des cheveux ras, de gros yeux aussi saillants en dehors que son nez écrasé semblait rentrer en dedans, une barbe crêpue criblée de grains pareils à des grains de poivre, un étroit front qu'il avait en quelque sorte tatoué lui-même à force de le rider et des oreilles courtes, en anses de marmite, avec lesquelles il entendait vite et juste assez. Il parlait peu, à nous-mêmes il ne se donnait souvent pas la peine de répondre ; avec les autres domestiques, il ne causait guère : cependant on n'entendait que lui. Voici comment : dans un tel vacarme il coupait la viande sur la planchette de bois, si bruyamment il appelait les chiens pour leur jeter au museau les entrailles de volaille, avec tant de fracas il fendait le bois dans la cour, que des maisons voisines et de très loin on suivait tout ce qu'il faisait. « Casser la tête du bois ! » comme il disait. C'était alors que j'aimais surtout le regarder. Les deux pieds nus bien agrippés au tronc qu'il maîtrisait, soudain il s'arquait et avec un tel acharnement d'effort assénait le coup que la hache sifflait dans une sorte

de frémissement et que le bois, se plaignait en grinçant...

Ulysse ne sortait que très rarement de la cuisine : quand la fumée l'étouffait, — jamais ses yeux ne pleuraient, seul son front gouttait de sueur — il courait chercher de l'air à la porte. Puis, retournant sauvagement auprès du foyer, il disparaissait dans le boucanage d'une vapeur si épaisse qu'elle en paraissait violette.

Ah ! tous nous le savions bien : de la fumée notre Cafre se servait pour empêcher qu'on ne pénétrât dans sa cuisine. Quelqu'un s'y aventurait-il, il ne grognait même pas, mais alors avec rage fourrait dans le feu le bois le plus vert, dont l'odeur serre la gorge des Blancs. Puis, comme s'il ne voulait plus travailler, il s'asseyait sur un petit banc, regardant de côté flamber sa rangée de grosses marmites qui semblaient enfilées les unes aux autres... Qu'alors, par malheur, les tortues à l'engrais qui erraient toujours dans la cuisine, vinssent à passer entre ses pieds, vite il les soulevait de l'orteil et les lançait au loin, dans les fonds de suie !...

Comme si leur existence insultait à ses fonctions, Ulysse exécrait les animaux vivants. Malgré le profit qu'il en aurait tiré, il n'avait jamais pu élever ni volaille ni lapins, ne résistant guère plus de deux ou trois jours à la tentation de les assommer. Chez soi, il n'engraissait même pas de porcs, dont les grognements continus l'eussent provoqué chaque instant à brandir sa matraque. Les chats qui d'ordinaire aiment tant les cuisiniers, à son approche disparaissaient d'un bond ! Il en voulait particulièrement aux chiens qui, oubliant parfois de se méfier, attrapaient de rudes coups de pied dans les côtes, hurlant comme s'il leur avait cassé la patte.

Que je me sentais faible auprès de lui ! J'étais cependant plein de sécurité et je ne pouvais le haïr pour sa cruauté, car dans nos pays neufs les cuisiniers se trouvent contraints d'être en même temps bouchers : Ulysse était bien obligé d'avoir le courage de son métier !... Ulysse avait en outre pour moi, sinon de la douceur, du moins de la considération : j'étais le seul à qui il ne montrât jamais que j'étais de trop dans la cuisine. Mieux que cela : il m'y appelait !

— Arrive vite, vous ! Votre Cafre va faire couler le sang !

Joyeusement il se mettait à croupetons, son pantalon bleu retroussé, afin que le sang jaillît plutôt sur ses mollets poilus que sur ses vêtements ; levait le beau coq à la hauteur de ses yeux, le caressait, en soupesait les graisses ; puis, l'aplatissant au sol, lui tranchait le cou en serrant les dents et essuyait sur ses cheveux le sang de ses doigts.

Lorsque Pâques venu, c'était la tortue des fêtes que l'on devait tuer, Ulysse, caché derrière elle dans l'ombre, tendait à la bête de

la salade ; après une méfiance d'une demi-heure, elle allongeait prudemment son cou flasque : alors lui, la surprenant dans un lasso, l'étranglait ! Toutefois, avant de la vider, il s'asseyait sur sa carapace comme sur un escabeau et, là, se trémoussait avec des grimaces de sacrificateur nègre.

— Assez, Ulysse ! criait Éléonore, vous faites peur au monde comme un assassin !

Mais autant cet homme se révélait brutal à tuer les bêtes, autant il mettait de douceur et délicatesse à les accommoder, de sorte que l'art du cuisinier faisait oublier la barbarie du massacreur... On sentait aussi qu'Ulysse avait choisi son métier parce qu'il avait besoin d'assouvir une sorte de fureur vengeresse. « Pour tout l'or du monde, jacassait souvent Éléonore, je ne voudrais pas être mariée avec ce « bourreau ! »

Nous savions qu'Ulysse, n'ayant consulté personne, était « tombé » sur une méchante femme : elle ne buvait ni ne volait, mais, pour une raison que personne ne voulait me dire, il avait été constamment obligé de la battre et parce que, pour lui, battre — tout comme aimer — comportait sa pudeur, il attendait la nuit, fermait la porte de la paillote, attachait Sylvie au pied du lit conjugal, et à coups de sangle, la domptait.

Un jour elle disparut. L'avait-il tuée?... En tout cas, il ne parlait jamais plus de sa femme, tandis qu'avec des mots entrecoupés il causait encore assez souvent de son fils.

*
* *

Il se nommait Songor. Songor ! Ce seul mot faisait peur à tout le monde.

Ulysse l'avait mis à l'école chrétienne, mais, incapable de s'apprivoiser, l'élève cafre répondait aux chers Frères par des coups de tête dans l'abdomen, et, poursuivi, mettait en pièces, à coups de pierres, les bandes de négrillons qui tentaient de le cerner !... Les Frères avaient dû le renvoyer.

Sans mot dire, Éléonore l'emmena à l'église : le prêtre lut l'Évangile sur sa tête...

En vain ! Le diable n'était pas parti : le lendemain même, d'un coup de galet, Songor cassait la figure de la Vierge au Jubilé !

Exaspérée, Éléonore monta, la nuit, voir un sorcier : il assura que *le démon cesserait de grandir* en Songor si le papa, pendant quatorze jours, le tenait à genoux, avec une pierre de vingt-cinq kilos sur le crâne.

De cela Ulysse ne voulut point, furieux autant que d'un affront. Et il courut placer lui-même son garçon dans une sucrerie.

Hélas ! Songor y apprit à se saouler de sirop fermenté et dévalisa la volaille des Indiens. Ce n'était sans doute pas de sa faute, mais ce petit Cafre, qui se croyait en Afrique, ne pouvait sentir l'odeur des Malabares, peut-être parce qu'ils sont indolents et pusillanimes.

Au soleil des champs de cannes ou à l'ombre des vergers, Songor rôdait la journée entière, loin de la ville, mais *il ne pouvait coucher ailleurs que dans la paillote*, sûr d'y trouver les corrections d'Ulysse, incapable cependant de dormir loin du père : rebelle, le jour, à tout conseil ; la nuit, apaisé et docile comme le meilleur des fils ! Et Ulysse le châtia de même qu'il avait châtié sa femme.

— Ulysse, lui représentait ma mère, un homme ne doit laisser personne croire qu'il n'a pas de cœur : si vous continuez à aussi mal traiter votre enfant qu'une bête, il deviendra méchant comme un chat sauvage et s'enfoncera pour toujours dans les bois. Il serait temps d'apprendre à maîtriser votre main !

Il riait d'abord d'un rire de pitié pour la faiblesse débonnaire de cette blanche, puis, frisant la paupière, avec une sorte de fanatisme, prononçait :

— Faut battre, madame, faut battre la viande pour faire bon bifteck !...

Cependant, les coups de rotin, de nerfs-de-bœuf, de crocs-de-chien, ne donnaient que pire malice à Songor : pour ne pas souffrir d'un endroit plus que d'un autre, avec une souplesse de serpent, il glissait sous les raclées en dansant, simulant la douleur par des cris et des crispations. Ulysse finit par s'en rendre compte : il devint si brutal qu'il força l'autre à se sauver !

Alors il fut révolté.

— Comprenez, madame : moi, je suis domestique de blancs ; mais mon enfant doit être mon domestique, à moi ! Il n'avait pas plus le droit d'aller aux marrons qu'une femme de déguerpir de sa case !

— Sa mère, répondit maman, veillait peut-être encore sur lui. Sans doute est-elle venue le chercher. Vous, patientez dans la douceur et la bonté que doit garder un père... Dieu vous rendra votre enfant.

Ulysse espéra que Songor s'était embarqué sur un de ces bateaux de côtes, à voiles de gonis, qui transportent de quartier en quartier des balles de sucre et s'aventurent jusqu'à l'île Maurice, voire Madagascar, avec des cargaisons de pommes de terre. Il le crut pendant un an, jusqu'au jour où une négresse qui arrivait d'un

voyage à Saint-Denis, la capitale, lui fit visite : elle lui jura avoir aperçu, portant sur la route un panier de coraux, un jeune Cafre qui avait « le faux air » de Songor.

L'année suivante, à la Quasimodo, Éléonore accourut dire :

— Écoutez, vous ! les autres m'ont raconté qu'on a arrêté à Salazie un jeune Cafre qui a cassé, avec une barre-à-mine, la tête d'un vieux blanc richard.

— Tant pis ! fit Ulysse, ce vieux blanc n'est pas mon papa ; et...

— Mais l'assassin est peut-être votre fils !... Écoutez : le jeune Cafre a déclaré à la police ne pas savoir où avait passé sa maman et quant à son papa... il n'a pas voulu avouer le quartier qu'il habitait, parce qu'il avait de l'amour-propre, qu'il allait être guillotiné *publiquement!...*

Ulysse fit la sourde oreille.

Or, à cette époque, vers Noël, il trouva dans sa case un cadeau : deux chemises blanches, quatre mouchoirs rouges, un béret en drap bleu et un canif tire-bouchon. Vite, le visage émerveillé, il monta nous le montrer, puis à brûle-pourpoint, le soir, il me confia : « J'imagine que mon Songor travaille, pas loin d'ici, dans quelque magasin d'Arabes... Enfin ! le garçon de votre cuisinier n'est quand même pas un assassin ! » Sa fierté, tout en me surprenant, me fit plaisir. Je lui secouai l'épaule. J'étais heureux pour lui.

Quand, le lendemain — c'était le premier de l'an — je ne sais qui, en guise d'étrenne, vint, devant tous, lui jeter la nouvelle que Songor, *sur le point de passer caporal*, avait fait un coup de tête, qu'on allait *le déporter en France pour être fusillé!* Ulysse ne dit pas un mot ; mais Babo, Onésime, tout le monde, chacun de son côté, comme s'il s'agissait de son propre garçon, se mit aussitôt à interroger les gens. De toutes parts, chaque matin, ils rapportèrent des renseignements nouveaux, toujours contradictoires. « Assez, assez ! » criait-il, fermant ses poings contre ses oreilles. A la fin, il en fut tellement obsédé que, dans un transport de colère, il leur interdit, un tison en main, de l'approcher : les domestiques, pour deviser entre eux du scandale, durent se réunir au fond de la remise, dans la voiture.

Moi-même je pénétrais moins volontiers dans la cuisine, car Ulysse aussitôt se mettait à me parler de Songor avec une violence qui me choquait. « Malheur de sort ! si c'était à refaire demain, je saurais mieux comment le *songner!* N'allez pas le répéter : il y a sur le corps certain endroit où il faut cogner *juste* avec le casse-tête pour que, du coup, l'Esprit du Mal soit tué ! »

Les flammes faisaient reluire ses tempes comme du cuir. Il avait

des soubresauts de fou. Pour la première fois, sa cruauté m'apparut monstrueuse, je me demandais si les noirs sont capables d'affection et si l'amour des parents pour les enfants ne reste pas le privilège de notre race blanche.

***

Avec maman je partis en vacances pour Saint-Leu.

Nous habitions un vrai château, chez mon oncle, le maire.

Voyageant pour la première fois, je jouis en ce vieux bourg du plaisir de me croire *un étranger*. Le quartier n'était pas étendu, et la vie, peu animée, s'y percevait étale et grise comme la plage, mais la proximité de l'Océan que prolongeait le jusant du vent dans les arbres sombres, le voisinage d'un abattoir qu'emmuraient des monceaux de crânes blancs comme des coquillages, les fours à chaux empanachés de fumée, rien que cela suffit à me faire oublier la ville natale ! Il se trouvait aussi, près de la maison, certain pont de bois qui résonnait comme un tambour lorsque la diligence passait : des canons rouillés, plantés de chaque côté, lui donnaient un aspect militaire, et les chaînes de fer qui les reliaient rappelaient celles des ancres de navire !

Un matin, il y eut un noir qui, sans que je l'eusse vu venir, plaqua bruyamment ses mains au parapet, examina le fond du ravin comme s'il voulait y sauter, puis gauchement me demanda :

— Votre case de Saint-Pierre est jolie?...

— C'est une des plus belles de la ville ! Tout le monde la photographie à cause de sa varangue à colonnes et de son allée de palmiers. Et elle est fort bien entretenue.

— Alors vous avez beaucoup de domestiques?

— Attendez... répondis-je avec complaisance : il y a Éléonore, la repasseuse ; Babo, le brosseur ; Ulysse, le cuisinier ; Onésime, le cocher.

— Manière, il n'y aurait pas de place pour moi? interrogea-t-il en souriant humblement comme tous les noirs qui veulent se caser.

— Merci ! fis-je avec embarras. Nous sommes contents de tous les nôtres : ils ne boivent pas trop, ils ne sont pas insolents et nous ne les avons jamais surpris à voler.

— Comme cuisinier? insista-t-il.

— Comme cuisinier? repris-je en riant. C'est surtout de lui que nous sommes satisfaits ! Bien des familles ont voulu nous enlever Ulysse, mais il nous reste attaché.

— De quelle race il est donc?

— Cafre.

— Cafre..., Cafre..., mauvais ça pourtant, grogna-t-il, en crachant d'une lèvre méfiante sur la poussière.

— Babo, notre Malabare, est plus doux, c'est vrai. On ne peut cependant pas dire qu'Ulysse soit méchant : il est sévère !

— Alors ça ne doit pas être commode de travailler sous son commandement?

— Oui, il est dur pour tout le monde, moi excepté, car il n'a pour moi rien de caché. Quand il ne souffle mot à personne, c'est à moi qu'il parle de son garçon.

— Mais, s'écria-t-il, si les autres domestiques le mettaient en colère, il les battrait, hein? Et de Babo, d'Onésime, d'Ulysse le Cafre, qui est-ce qui flanquerait la pile à l'autre?

— Oh ! il n'y a pas de doute : c'est Ulysse ! m'écriai-je.

Il éclata de rire ! Il était content, il ouvrait les bras dans le vide. Je vis qu'il n'avait pas de veste : une écharpe rouge serrait aux reins son pantalon.

Il fit craquer ses bras et avança :

— Ce ne serait pas moi en tout cas à qui votre Cafre servirait des coups : il n'espérerait pas longtemps son tour... Est-ce qu'il n'a jamais été à la geôle? ajouta-t-il, en fermant un œil.

— Ulysse en prison? son fils Songor : oui !...

— *Son fils?...* dit-il, attentif comme s'il pouvait trouver un motif à lui faire perdre sa place. Vous voulez me faire accroire comme ça que le papa ne sait pas si le nommé Songor est pendu ou bien en vie?

— Hélas ! non, dis-je sérieusement. A mesure que je parlais, cette question de Songor, auquel je ne pensais plus, devenait pour moi une affaire de plus en plus grave, et j'en traitais, un poids sur le cœur, du ton que prennent naturellement les grandes personnes sur leurs ennuis de famille. Moi, j'estime qu'Ulysse le croit mort. Pourtant Éléonore assure qu'Ulysse, dans son cœur, dit la prière pour qu'il soit vivant parce qu'il a la faiblesse de tenir encore à sa progéniture.

— Ce pauvre Cafre fait pitié : il aime toujours son garçon !... Racontez-moi s'il a une nouvelle femme?

— Non, il se garde bien de se remarier : il vit tout seul à la Basse-Terre. Tous les soirs il monte y dormir, je me demande même pourquoi puisqu'il n'y a personne qui l'attend. Ce serait à croire qu'il tient à revoir tous les soirs la case où il a fait danser Songor à coups de trique.

Il ne regardait plus vers moi, mais, excité, fixait le bout de la

route. Un grand cheval ébène venait d'y paraître, monté par un jeune jockey nègre qui le domptait.

Fouetté par le passage du cheval, je me repris à dire :

— A ce qu'il paraît, de son côté, ce Songor aimait les coups.

— Parce que c'était son papa qui le chatouillait, oui ! Seulement, il aurait été capable de défoncer le ventre d'un Malabare qui l'aurait regardé de côté sur le grand chemin.

— C'est vrai ! m'écriai-je. Ulysse même est obligé de rire quand il y pense.

— Tout de bon?... Alors il n'est plus en colère, votre vantard de cuisinier?

— Vous ne connaissez pas Ulysse, répliquai-je, ni la colère qui a été ramassée depuis vingt ans ! Si, un jour, vous rencontrez Songor, vous pourrez lui donner le conseil de ne *jamais plus* se présenter devant son père.

Il se tut, considérant ses pieds dont les ongles ébréchés luisaient comme des cailloux.

Me rappelant soudain qu'il nous faut toujours donner de bons conseils aux noirs, je repris :

— Allons ! tout ça, c'est bavarder en l'air comme les martins : qui donc a l'idée de vouloir être rôdeur quand il y a tant d'autres métiers pour rendre le monde heureux : cordonnier, cuisinier, ferblantier?

— En tête : cuisinier ! clama-t-il en se battant la poitrine. Moi, mon avenir de cœur, c'est chef cuisinier !

Or, tandis que je songeais, sans mot dire, le jeune sans travail fila sur la route, mains dans les poches, la chemise blanche empesée de soleil. Il avait vu mon oncle qui, du seuil de la maison, m'appelait !... Je devins tout confus d'avoir si longuement conversé avec un noir qui ne m'avait dit bonjour en arrivant ni en partant.

Vivement je rentrai, et, traversant la salle à manger, montai retrouver maman dans la chambre.

A son visage inquiet, je devinai que, derrière le rideau, elle m'avait surveillé tout le temps que j'étais resté sur le pont, tremblant de me voir prendre une insolation, et qu'elle avait encore envie de me faire des reproches.

Je descendis à table, les joues cuites par le soleil de la matinée, et méchamment me renfrognai. Alors ma tante, qui me savait gourmand, avec un sourire prenant mon assiette, versa de beaux coquillages violets dans un bouillon rouge qui fumait : quelque chose comme une mer de tomates et de piments sur quoi flottaient des îles d'une huile dorée. Mon Dieu, que c'était bon !...

***

Quand, après un séjour en un autre quartier, on rentre chez soi, il n'y a d'égale à la joie des chiens que l'agitation des domestiques. Babo s'élança sur ma malle et triomphalement, avant de la déposer dans ma chambre, la promena sur sa tête autour de la maison. Éléonore transportait un à un les petits colis, en riant à haute voix dans le salon, pour exciter les bêtes à aboyer.

Quant à Ulysse, nous ne le vîmes qu'au déjeuner.

Il était maigre à faire peur! Sa chemise dégoûtante présentait des taches de sang, d'huile et de safran, qui dataient d'un mois. Il sortit et rentra une dizaine de fois, revenant consulter d'en dessous nos visages. On sentait que son cœur obscur était enfumé! Et j'eus aussitôt pitié de lui, avec la certitude que j'avais dû lui manquer.

Sitôt après le déjeuner, je voulus m'amuser dans la cour, mais quelle bizarre mélancolie me saisit l'âme! Et brusquement je cherchai le chien rouge d'Ulysse, qui, toujours, venait le premier au-devant de nous et, pour rire, déchaussait les dents. Qu'est-ce que le terrible Cafre, profitant de notre absence, en avait fait?...

Vers quatre heures, de la fumée commença de monter du cabanon : Ulysse était arrivé et préparait déjà le repas du soir!

Je courus à la cuisine.

Je me décidai :

— Ulysse, qu'avez-vous fait de La Guerre?

Sans même se retourner, comme s'il attendait ma question, il répondit rudement :

— *Mon* chien? je lui ai fait goûter le poison.

— Oh!

— Il n'y a pas de « oh » tant qu'il s'agit d'un voleur! Le chien de n'importe qui a le droit de voler, excepté le chien d'un cuisinier : quand un morceau de bœuf manque, qui dit au maître s'il a passé dans la gueule du chien ou du domestique?

— Ce n'est pas vrai! criai-je. La Guerre avait déjà commis beaucoup de vols et vous ne l'aviez pas tué! Il y a une raison que vous cachez.

Il répondit :

— Puisque vous prétendez, à cette heure, faire déjà le juge d'instruction, je causerai la main levée : Ulysse a rompu ménage avec son animal pour que personne, pas même le nez d'un chien, puisse en le suivant à l'odeur, dire aux autres où il a passé... Si

jamais... Si jamais votre serviteur est obligé d'aller respirer l'odeur du voyage... et il n'acheva pas, la voix étranglée.

Je craignis de lui avoir fait de la peine.

— Vous savez, mon ami, hasardai-je : je suis très content de cette petite escapade... Vous ne connaissez pas Saint-Leu, Ulysse?

Il répondit en grommelant :

— Je n'ai jamais quitté ma cuisine ni pour Saint-Leu, ni pour Saint-Joseph, pas plus pour un saint que pour un diable! Il faut guetter la marmite quand on a son foyer.

— Cuisinier pour la vie! lançai-je avec admiration afin de lui faire plaisir.

— Oui, à perpétuité! cria-t-il, riant presque, et, sans avoir jamais vu l'œil d'un médecin, on meurt quand on est trop vieux : la fumée entre par le nez et étouffe la cheminée, elle bouche le trou du cœur! alors le petit blanc vient dans la cuisine parce qu'il n'entend plus Ulysse fendre du bois et il trouve son pauvre Cafre en boule comme le canard échaudé... Voilà quand même la mort bien heureuse d'un bon cuisinier!

— Bah! tout le monde doit mourir, Ulysse! Maître et cuisiniers alors deviennent de la cendre.

Dans la cour, Babo venait d'entrer. Il rapportait de la mer du limon vert, et tous les canards, en un même battement d'ailes, se précipitèrent autour de lui; ce tapage me donnait toujours l'envie d'applaudir.

— Vive Ulysse! m'écriai-je, voilà un noir! je n'oublierai jamais Ulysse!

— Pourquoi tout ça?

— Parce que cela me plaît! Ainsi Ulysse, même à Saint-Leu, je pensais à vous quand on se mettait à table. Puis, j'ai parlé de vous à ma tante, à mon oncle, à beaucoup de gens... Tenez : j'ai dit du bien de vous, une matinée entière, à un jeune noir qui était venu s'accouder près de moi, sur le pont.

— Il vous avait demandé de ma santé? railla Ulysse.

Et il se mit à siffler bas, tout doucement, comme le bois de filaos qui brûle dans les flammes.

— Je lui ai dit que de tous nos domestiques c'est *vous* que je préfère de beaucoup! Et cela pas seulement parce que vous avez le plus de peine.

— Par malheur, il n'aurait pas entendu parler de mon maudit Songor? demanda-t-il avec brusquerie.

— Non, je n'ai pas pensé à l'interroger parce qu'il n'avait pas plus de vingt ans.

— Il n'a pas lâché qu'il démangeait de venir à Saint-Pierre? Est-ce que le flandrin vous a fait causer sur moi?

— Non! Il n'y a rien à dire sur vous.

Cependant Ulysse n'était pas satisfait. Il cassa des branches sur son genou, les enfonça dans les flammes, bien qu'elles fussent déjà très hautes. Puis, comme s'il regardait aveuglément dans le feu, il resta debout devant le foyer, pareil à un condamné.

— En tout cas, Ulysse, il sait désormais que vous avez la poigne très forte! Il m'avait demandé si, avec la vieillesse, votre vaillance ne baissait pas. Dare dare je lui ai riposté que si Songor revenait, il se trouverait devant un père aussi musclé que celui qui, le soir, le faisait tourner sous les coups comme une toupie!

Vivement Ulysse s'écarta comme si son ventre avait pris feu :

— Bon! là, qu'est-ce qu'il a dit?

— Oh! rien, rien..., il n'avait plus rien à dire.

— Fouillez dans le fond de votre tête!...

Ulysse restait debout devant moi, buté à mon silence, les lèvres vertes comme du fiel.

— Attendez, Ulysse, je me souviens : après quelque temps, il a dit : « C'est que le papa doit être déjà cabossé par l'âge, camarade! et Songor n'est plus un enfant et rien qu'avec un coup de tête dans le cœur du bas-ventre... »

Je n'avais pas vu qu'Ulysse tenait en main un couteau : il le jeta sur la jarre qui résonna au fond de la cuisine :

— Plus besoin de chercher! hurla-t-il, c'est mon Songor!

Et, roulant la tête comme s'il était abasourdi de fumée et qu'il voulût respirer, il s'échappa de la cuisine.

Je le rejoignis dehors : à grande eau il se baignait la figure dans la barrique des mules.

— Misère!... Je croyais bien qu'il était mort!... gémit-il sourdement. Quelque chose cependant, le soir, m'avertissait qu'il grouillait par là. Le bandit doit être en train de rôdailler en ce moment autour du quartier. Je ne dormirai pas cette nuit, je marcherai, *je l'attraperai!*

Sa voix était contractée, et à chacun de ses mots, il donnait des coups de tête.

— S'il vous tombe sous la main, m'écriai-je, à cause de moi ne le battez pas!

— Restez tranquille! répondit-il en me repoussant comme si ses petites oreilles n'entendaient plus ce que je disais. Et du regard il me bouscula comme si ce n'était plus moi qu'il voyait.

— Ulysse! Allez encore mouiller votre tête et réfléchissez froi-

dement : *je ne crois pas du tout que ce soit votre garçon!* Il n'est pas crépu, il n'a pas le nez écrasé, sa peau est moins noire.

Et, en vérité, je commençais à me demander si je n'avais pas imaginé entièrement ce que j'avais raconté, interdit que moi, un enfant, j'allasse, peut-être, déchaîner un crime.

— Ulysse, il est défendu de faire un faux serment, mais je crois pouvoir jurer : ce n'est pas Songor !

A ces mots, il revint à son état d'exaltation :

— *On ne trompe pas le flair d'un papa!* Je mets mes deux mains au feu de la marmite : le lascar qui a voulu vous faire causer sur moi, c'est lui ! Il brûle de revoir ma figure et il ne sait plus comment faire pour rentrer dans la case !

Puis, se frottant les mains, il chanta pour la première fois devant moi :

— Oh là, Balaïa ! Oh là, Balaïa !



Ulysse, ce dimanche, portait une chemise très propre : on aurait dit aussi qu'il avait lavé son regard tant il était clair. Sur son visage couleur de bitume éclatait une lumière fraîche, comme quand il venait, de grand matin, nous souhaiter, le premier de tous, la bonne année.

— Vous êtes libre de vous en aller, Ulysse, expliquait ma mère, mais je trouve que vous n'avez pas réfléchi.

— Que si, madame ! repartit Ulysse, la voix nette.

Maman, toujours si calme, s'impatienta :

— Eh bien ! admettez que ce soit *lui*, et, surtout, que vous réussissiez à le rejoindre, savez-vous s'il voudra seulement vous entendre? Vous vous faites illusion sur le souvenir qu'il doit garder de vous.

— N'importe ! *Il y a quelque chose qui me parle* et qui me promet que Songor est revenu à de bons sentiments.

— Vous connaissez votre race mieux que moi, acquiesça maman. Vous allez errer vous-même comme un vagabond sans jamais retrouver ce garnement que vous aviez le droit d'oublier.

— Excusez, grand'madame ! dit Ulysse en se courbant de respect : j'étais sur le bord d'oublier quand tout le monde, par le bavardage, est venu me forcer à m'occuper de lui plus encore que s'il était resté à côté de moi !... J'ai essayé de devenir sourd ; mais j'étais empoisonné *par en dedans.*

— Je crois plutôt, conclut maman avec placidité, que vous êtes un peu fatigué de votre métier, et qu'au fond, cela vous sourit assez de pouvoir enfin vous promener les bras ballants.

Babo, qui brossait dans la pièce voisine, avec précipitation entra, le visage fatidique :

— Madame, Ulysse il est fou : Songor, méchant, capable de lui couper le cou. Ou bien c'est Ulysse, trop colère, qui coupera le cou de Songor. Ulysse, il est fou !

Maman chassa l'innocent en souriant, mais elle se retourna plus gravement vers Ulysse :

— Vous voyez, fit-elle avec une douceur presque maternelle, Babo lui-même trouve que vous avez perdu la raison.

— Non ! madame, je ne suis pas encore prêt pour l'hospice ; mais votre bon Dieu m'entend, ça ne tarderait pas !... Rester sur place à penser, depuis des ans, que votre garçon marche, pas loin peut-être, sur le grand chemin, un blanc peut encore endurer ça, parce qu'il a pour lui son temps et son argent ; mais pour un noir tout seul qui travaille sans l'espoir du matin au couchant, ça fait cuire son cœur à petit feu !

— Enfin ! Je vous ai exposé, en conscience, tout ce que j'avais à vous dire : *faites selon votre volonté.*

Ulysse regarda maman en dessous, moi aussi, et il resta là, ferme, mais indécis, s'oubliant lui-même dans son mutisme.

Moi, je considérai Ulysse, stupéfait : parce qu'il allait partir, déjà se confondait-il avec tous les noirs qui pullulent sur les routes.

Il gagna la porte. Ses yeux, qui guettaient encore le regard de maman, avaient retrouvé l'expression de la fuite.

— B'jour, madame, b'jour, p'tit monsieur !

— Adieu, Ulysse !

C'est alors que, dans un suprême espoir de le retenir, je lançai :

— Je regrette, Ulysse, que ce ne soit pas *vous* qui fassiez, comme je l'ai toujours espéré, le repas de ma première communion !...

Nous entendîmes aussitôt un fort soupir :

— Ah !... Grand pardon, mon maître !

Il porta la main à son cœur, ainsi que si je l'y avais blessé ; ses épaules tremblèrent ; un instant je crus que, dans la lutte entre son émotion et son entêtement, il allait nous rester !... Mais avec un gémissement il poussa la porte. Et comme il se tournait encore une dernière fois vers moi, je découvris le fond de son regard noir.

PREMIÈRE PARTIE

Entre les sangsues et le serpent...

Sitôt qu'il nous eut quittés, Ulysse prit la grand'route.

Le troisième jour, — par un matin si calme qu'on n'entendait même pas soupirer la mer, — Ulysse entra dans le quartier Saint-Leu.

La première chose qu'il fit... il s'acheta un grand panier.

L'ayant mis sur sa tête, traîna, traîna devant la pharmacie.

Une grosse fille brune, en blouse rose, sortait, riant aux éclats :

— Mamzelle ! demanda Ulysse. Vous avez dans votre quartier marchand de fioles et de bouteilles?

— Non, mon noir ! dans le quartier — Dieu sait si on y boit l'arack ! — il n'est pas encore passé de marchand de bouteilles et de fioles !

— Oh là Balaïa ! exulta Ulysse. Qui rend service fait bon office !

Et l'après-midi même, dans la rue Nationale, l'on entendit :

— *Fioles à vendre! Bouteilles à vendre! Fioles! Bocaux! Bouteilles! Dames-jeannes!*

En vérité, pour un début, et pour un Cafre taciturne, ce n'était pas mal crié du tout.

Hommes, femmes, enfants accourus aux « barreaux », l'appelaient. Comme s'il s'agissait de choisir des billets de loterie, chacun voulait l'avoir le premier.

...Ses bouteilles et ses fioles claires comme l'eau de roche, il les vendait au pharmacien : M. Ortère Bellair.

Cet homme long, voûté, avare de gestes, yeux baissés et bouche ouverte, avait toujours l'air de dormir. Quand quelqu'un lui adressait la parole, il se frottait les paupières avant de le regarder. Et quand il était obligé de répondre, il le faisait d'une langue si lourde que les mots lents et pâteux sortaient de sa bouche comme d'un rêve.

Un matin — il y avait déjà plusieurs semaines que mon Cafre était entré dans Saint-Leu — M. Ortère l'appela, frotta plus longuement ses paupières et, le sondant du regard :

— Écoutez voir ! prononça-t-il, solennel : je jure que de ma

vie je n'ai pas trouvé de bouteilles ni de fioles aussi propres que les vôtres! Moi, j'ai toujours dit : « Propreté, c'est probité. »

Voulez-vous, à partir de ce mois-ci, continuer votre métier à mon compte?... Le matin, vous ferez la pêche aux bouteilles; l'après-midi, vous les laverez ici et, sans bouger, donnerez un coup d'œil de surveillance!... Vous guetterez les gens qui entrent dans la pharmacie et, si je ne suis pas là, d'un coup de voix, vous m'appelez.

— Compris! dit Ulysse, riant d'abord pour mieux réfléchir, mais ce que vous me demandez là, bon monsieur, ce n'est que le travail d'un chien?

— Écoutez voir! reprit gravement ce blanc qui ne souriait jamais. Ce n'est pas du tout une place de chien que je vous propose : vous serez considéré, logé dans *ma* cour et nourri de *ma* table!

Était-il, déjà, las de rôder après son chenapan qui, grand comme petit, échappait de ses mains comme du savon? Flaira-t-il que cette caisse qu'on le chargeait de surveiller était un bon piège où, un jour peut-être, empoigner Songor?... Sans plus de manières Ulysse accepta.

...Il surveilla. Beaucoup de monde venait là, plus encore pour blaguer que pour acheter. Jamais Ulysse ne put pincer de voleur!

En revanche quelqu'un, un peu plus chaque jour, chatouilla sa curiosité, tellement que, malgré lui, il l'observait : son patron!

Cet homme-là, pour la partie de son corps qui dépassait le comptoir et que voyait la société, se montrait habillé comme un blanc : paletot, faux col, cravate, gilet; mais au-dessous, — ce qu'on ne voyait pas — il portait mauresque d'indienne; et il circulait ainsi, en savates, tout pareil au Chinois dans sa boutique.

Brusque, un richard, propriétaire de marine, sautait dans la pharmacie :

— Ortère! que raconte ton baromètre?... Aurons-nous le coup-de-vent oui ou non?

— Pourquoi faire baromètre? répondait avec mépris M. Ortère. Je n'ai qu'à regarder mes sangsues; si elles baissent, mauvais temps; si elles montent, allez dormir tranquille!

— Toi, Ortère, tu es né sorcier!

Le pharmacien ne répondait rien, mais on voyait qu'en dedans, il était flatté.

Survenait un noir : après avoir jeté sur Ulysse un mauvais coup d'œil, il parlait à l'oreille du blanc; tous deux disparaissaient dans le laboratoire; on les entendait murmurer, l'un après l'autre; le visiteur partait, gaillard. Puis M. Ortère reparaissait, le visage glacial, avec son petit garçon de deux ans qu'il portait contre son cœur.

C'est ça aussi qui était bizarre : pour tout l'or du monde ce blanc-là n'aurait pas consenti à ce que d'autres que lui et que sa femme missent seulement *la main* sur son enfant !... Il n'avait jamais voulu entendre parler ni de nourrice ni de nénaine noires : lui-même berçait, endormait, faisait manger, faisait boire, faisait rire son bébé. Et quand un client se présentait, cela ne le dérangeait pas : il servait en gardant le petit sur son bras replié, comme saint Joseph porte l'enfant Jésus.

...Sans qu'il eût la peine d'interroger, Ulysse apprit des autres domestiques ce que le quartier déblatérait :

M. Ortère n'avait jamais voulu se marier et même s'était fait une spécialité de célibataire goguenard à blaguer tous ses camarades qui prenaient femme, quand un beau matin — avait-il fait un rêve? lu un livre? reçu un avertissement secret? obéi au conseil d'un prêtre? — il monta dans le train pour Saint-Denis, alla assister à un grand bal, dansa... lui qui n'avait jamais seulement mis le pied dans le monde... invita la jeune fille qui lui parut la plus jolie, la plus fêtée de tous les jeunes gens. Cette jeune fille rieuse — qui était pauvre comme la fille de Job — le lendemain, il la demandait en mariage. Et, deux mois après, nouveau marié, il présentait à Saint-Leu, frétillante, gaie, ravie, Mme Ortère Bellair, de son prénom Astrée.

Ainsi qu'un père, il la conduisait le dimanche à la messe ; pendant la semaine, il la promenait en visites. Là, il l'écoutait raconter, lancer des malices, rire. Tout le monde riait, lui non ! Sitôt l'alliance passée à son doigt, ce pharmacien s'était, en effet, senti chargé de toute la responsabilité d'un médecin et, dans le silence, tandis que pas un trait ne bougeait de son long visage, toujours il réfléchissait pour prévoir comment *sauver* son épouse si elle venait, soudain, à contracter une de ces maladies sournoises et foudroyantes qui ne s'expliquent, dans les petites villes des tropiques, que par la malveillance et la jalousie !

En attendant, du matin au soir, il dorlotait bel et bien son gros enfant.

Devant les gouramiers.

L'air, à la fois vide et lourd, d'un dimanche après-midi où, brusquement, dans la pharmacie, des bouteilles de limonade gazeuse éclataient comme des pistolets, Ulysse, assis sur le perron, raccommodait un fond de culotte.

M. Ortère, debout devant le vivier, jetait du pain aux poissons. Son petit garçon sur le bras, il les lui montrait du doigt :

— Guette ! Guette ! Tatave. Papa va compter tes gouramiers !

Ulysse se leva, vint voir :

Un grouillement de gros poissons, noirs comme la vase, faisait clapoter l'eau, noire elle aussi. Ils semblaient, en se disputant, ne former qu'une masse avide, gluante et gonflée. Puis ils se séparaient, la queue en éventail et, venant chacun happer à la surface, laissaient affleurer leur tête carrée où roulaient des yeux globuleux et blafards.

Crispant les poings, l'enfant détourna la tête et se mit à pleurer.

— Fais pas tapage, Tatave ! Grand diable va t'entendre, sortira des bois, te ramassera avec sa queue, te serrera avec ses griffes, te croquera tout cru avec ses dents !

Il s'éloigna du bassin, berça son bébé dans le parterre, de fleur en fleur.

Tout à coup, M. Ortère se dirigea vers son domestique :

— Écoutez voir, Ulysse, interrogea-t-il avec une morne compassion : savez-vous ce que c'est que d'avoir des enfants?

— Les Cafres sont chargés de marmailles comme le bananier de bananes ; mais le sort ne m'en a donné qu'un, dit Ulysse lentement, mélancolique. Et le même sort me l'a enlevé.

— Par suite de quelle maladie?

— Oh ! C'est pas la mort qui l'a pris. Par la faute de sa folle de maman — qui virait toujours en voyage — il n'est pas né comme les autres dans une case et sur un lit, mais dans le chiendent, sur le bord de la route. A cause de cela même, depuis tout petit il n'a voulu connaître qu'un seigneur et maître : le grand chemin. Il n'a jamais écouté que lui : lui seul le fait marcher.

Et, bousculant les événements, désireux d'abréger son récit pour retenir l'attention du blanc qui, par grand hasard, un jour de repos, tombait sur lui, une fois de plus Ulysse raconta son sort.

Le visage ressuscité, le pharmacien l'écouta, dodelinant de la tête et de plus en plus à son aise comme si, pour lui, les affaires des noirs étaient un peu des affaires de famille. Cependant, avec son panama, il chassait les moustiques de la figure de son enfant.

Et le Cafre conclut :

— Seule, la mort abat le sort. Maintenant, il n'y a plus qu'à jeter mon corps aux requins !

— Écoutez voir ! dit M. Ortère. A votre place, je ne râlerais pas mon cœur dans un sens ou dans l'autre ; j'irais *consulter!*

— Mais, mon blanc, c'est des histoires qu'on ne met pas sous le nez des médecins... Le premier que j'irais demander serait capable de m'envoyer fermer comme fou à l'hôpital de Saint-Claude !

— Attendez ! reprit sentencieusement le pharmacien. Ce n'est pas les médecins que je vous dis d'aller consulter, mais le sorcier !

Ma dame que vous connaissez m'a donné, jusqu'ici, quatre enfants. Là-dessus combien il me reste? Un ! Savez-vous pourquoi?... Parce que, pharmacien, je me suis cru obligé de faire appeler le médecin quand ils sont tombés malades, tous de la *même façon*, au *même âge*, et presque *jour pour jour!*... Le médecin, l'un après l'autre, ne les a pas ratés : les trois sont morts !... Pour le quatrième, quand le même mal l'a touché, cette fois je n'ai plus été bête, j'ai fait descendre le chef sorcier ! Il lui a préparé *illico* une décoction de nids de chipèques (1), vous entendez, de nids de chipêques !... Puis, il lui a fait prendre un genre de sirop fait rien qu'avec des cancrelats grillés. En une semaine, mon bébé était guéri ! Voyez sa petite gueule rose !

— Ah bah ! s'ébahit Ulysse consterné. Alors, d'après votre jugement, un simple sorcier est capable?...

— Oh, mais attention ! édicta le pharmacien, levant l'index. Pour ne pas faire fausse route, il faut bien s'y connaître ! Il y a sorcier et sorcier : chacun a sa *spécialité*. Pour vous, mon brave ! ce n'est pas à un sorcier mâle que je vous enverrai, mais à une femme.

— Malheur ! cria Ulysse. Pour moi, sûrement, jamais, jamais rien de bon ne sortira d'une femme !

— Oh ! dit M. Ortère balançant la tête, ce n'est pas une femme comme les autres : elle est très connue dans le quartier où *tout le monde*, même des messieurs, même des dames, vont l'écouter. Il y a vingt ans qu'elle s'est établie ici.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Nous l'appelons Mme Ziles.

— Et de quelle race cette femme-sorcier?

— Pur sang malabare, déclara M. Ortère en relevant la tête.

— Non non ! plus que jamais non ! fit Ulysse. Femme de l'Inde, je suis payé pour savoir ce que vaut en tout et partout cette espèce-là !

La colère fit gronder la méchanceté dans son cœur. Il pensait à Sylvie, sa femme... C'était bien parce qu'elle retournait à sa race qu'il avait été obligé de la chasser : sous prétexte d'aller pour une naissance ou un enterrement, voir sa maman, son papa, sa sœur,

(1) Mantes religieuses.

elle amarrait son paquet, sautait sur la route, disparaissait dans les camps. Or, malgré les raclées, impossible de savoir jamais d'où, exactement, elle revenait avec des gestes de folle — qui n'avait cependant bu ni le vin, ni l'arack... Et, si on la regardait seulement dans les yeux, bon ! elle tombait en crises de nerfs !

— C'est pour votre repos d'esprit que je vous parle, mon ami, insista M. Ortère. Vous réfléchirez... Et si jamais le cœur vous décide, vous direz à Mme Ziles que vous venez de ma part. Elle vous prendra deux fois moins cher.

Ulysse, sans répondre, regardait les gouramiers : ces poissons-là montaient du fond de l'eau comme les revenants sortent de la tombe, passaient, repassaient, gobant les papillons noyés :

— Ah ! nous, les blancs, parce que nous commandons ici aux autres races, prononça M. Ortère méditant... nous nous croyons supérieurs en tout. Moi, je dis que pour les secrets de l'amour comme de la mort, il faut chercher nos maîtres au-dessous de nous... Cette Indienne-là voit clair dans le sort comme chatte noire dans la nuit.

Il sourit drôlement, et fixant sur son domestique ses gros yeux appesantis de reconnaissance :

— Écoutez voir, mon camarade ! Savez-vous qui m'a ordonné un jour d'aller de l'autre côté de la montagne et de demander jolie Madame en mariage ?... C'est elle !

Le cabri noir.

Le soleil, au fond de l'immense verger, n'éclairait qu'une petite case de cabanon. Soit incendie, soit coup de vent, soit misère, la maison des blancs qui habitaient là avait été rasée. Comme si le malheur des hommes faisait le bonheur des arbres, de part et d'autre manguiers, jamalaks, sapotiers, gonflaient leur feuillage en liberté. Mais une sorte de suie les engluait, semblable à une maladie tombée du ciel et qui, tout autour, éclaboussait la terre et les roches d'une mousse de deuil.

— Madame Ziles !

— Oh ! madame Ziles !

Personne ne répondit.

Ulysse s'assit devant la porte.

D'abord vint du fond de la cour un petit cochon noir qui grognait. Il grognait en trottant, gras comme un voleur. Devant l'homme il s'arrêta, frisa, défrisa son groin, puis tordant sa queue et comme pris de gaieté folle, toujours grognant, il galopa.

A peine avait-il disparu, une belle mère poule sortit de sous les pignons d'Inde et se pavana dans le soleil, noire comme jais. Elle picora un ver de terre qui brillait sous les feuilles, puis s'en alla, se plaignant de façon nasillarde et saccadée à la façon des Malabares.

« Ici là, pensa Ulysse, c'est donc le vrai royaume du Moulal (1)? Les animaux, les arbres, la pierre, tout est noir ! »

A ce moment, il entendit derrière lui un chevrotement : sur un tas de galets, un petit cabri y avait surgi, tout noir ! Il se dressait sur ses pattes tendres et de sa voix d'enfant qui tette, appela, appela du monde.

— Qui m'a appelée? cria-t-on à la fin.

Toute droite dans une blouse rouge sang de bœuf qu'un ceinturon de cuir serrait sur ses hanches, une grande femme venait d'arriver. Elle déposa à ses pieds une corbeille d'aubergines, leva la figure :

— Seigneur du ciel ! C'est Ulysse ! n'osant même plus entrer chez elle, immobile.

— Ma foi oui, c'est Ulysse, martela-t-il d'une voix courte.

Et mari et femme qui ne s'étaient pas vus depuis vingt ans, les bras tombés, s'examinèrent.

Pour la battre?... pour la caresser?... le premier besoin d'Ulysse avait été d'empoigner sa femme ! Mais, peut-être, parce que Sylvie avait « passé » sorcière, quelque chose lui commanda de ramasser ses poings. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de regarder, moulé sous la toile, le beau corps de cette femme qu'il avait nourri de coups.

Elle, le trouvait vieilli, le visage rapetissé, étranger, plus indéchiffrable encore que jadis. Et, inquiète, cherchait à deviner dans ses yeux pour quel genre de vengeance il avait soudain ressuscité... Elle prit son courage :

— Écoutez, Ulysse ! Il y a sans doute un siècle que vous devez rôder après moi... Hé bien ! voilà mon compte : du jour que vous m'avez bannie de votre case... je suis partie tout droit, en refoulant mon cœur... loin, loin, de votre quartier... J'ai été malheureuse comme une forçate... deux, trois fois, j'ai manqué trépasser ! Mais jamais, jamais, je n'ai essayé de remettre le nez dans Saint-Pierre ! Vous êtes-vous seulement demandé pourquoi?... Pour obéir à votre volonté de fer et pour ne pas vous causer dommage dans la maison où vous étiez respecté... A cause de cela aussi, j'ai pris un autre nom.

(1) Suie de cuisine qui a grand rôle chez les Malgaches.

Ulysse, très calme, poings joints derrière le dos, la regardait dans les yeux, comme ainsi qu'autrefois, lorsqu'il avait décidé de la faire danser sous le fouet.

— Je connais la langue de Sylvie, coupa-t-il, laconique : je ne veux pas mailler les mots. Et, comme s'il fallait brusquer une sorcière plus encore que toute autre, avec violence il demanda :

— Où qu'il est, mon garçon?

— Notre garçon? fit-elle tristement, et elle baissa les paupières.

Pour surprendre sa ruse, Ulysse serrait des yeux la figure de Sylvie. C'est alors qu'il s'en aperçut : elle était couverte de bijoux !... et non pas seulement le visage, mais le cou, les poignets, les doigts, les chevilles... Où une femme qui ne travaillait pas avait-elle amassé toute cette parure?... Devenue ainsi un porte-manteau de bijoux, vivant seule dans une case écartée, n'avait-elle donc pas peur des assassins?... Il fallait tout de bon qu'elle commandât au sort !

— Je suis venu de loin pour vous faire parler ! trancha-t-il. Où est Songor?... Sylvie, à cette heure que je vous tiens, il faut que je retourne votre sac !

La main levée, il marcha vers elle.

L'Indienne recula.

— Arrêtez, Ulysse ! *La colère n'est pas bonne*, surtout quand des années et des années ont coulé entre un homme et une femme séparés par le sort... Apaisez votre courroux et écoutez un peu : Du malheureux jour où vous avez chassé Sylvie de votre case, Sylvie, elle, *a juré de chasser Songor de son cœur!*

— Qu'est-ce que cela veut dire? Causez clair !

— Voici, Ulysse : j'ai calculé que, moi, une fois poussée dehors, votre désir était de prendre Songor et de le garder pour le soutien de vos vieux jours ! Qu'est-ce qui serait arrivé si je m'étais mise, moi, à soupirer encore après lui?... J'aurais fait lever votre soupçon et c'est sur la tête de notre enfant que vous auriez passé votre ressentiment : il y aurait eu un cercueil entre nous... Si vous, maintenant, vous ne savez pas où il a filé, moi, la maman, *je fais serment que j'ignore s'il est mort ou vivant!*

Sa voix tremblait. Cette femme qui avait l'habitude de parler *dans les yeux*, même aux gens de la police, — sûre que ce qu'elle disait était pris comme « parole d'évangile » — devant ce Cafre frémissant *qui ne croyait pas en elle*, peu à peu perdait contenance.

— Ulysse ! s'écria-t-elle. Je vous ouvrirai mon cœur ! Je vous dirai comment je suis devenue sorcière !

Éreintée par la vie, n'ayant plus ni mari ni enfant, ne sachant plus, quand je me réveillais, si je vivais comme tout le monde ou

si j'étais devenue folle, un jour je suis montée consulter *quelqu'un*, qu'il ne faut pas nommer. Il m'a sauvée à une condition : prendre ce métier que je dois porter jusqu'à la fin de mon existence ! J'ai accepté. Jusqu'ici je n'ai pas osé déranger le sort pour mon propre compte ; *j'avais trop peur d'apprendre, seule, la pire des choses!* Mais aujourd'hui que vous êtes là, Ulysse, c'est que le grand maître vous a envoyé ! Alors, à nous deux, nous aurons le cœur et je vais *interroger*... Sorement... Sorement... (1).

— Il n'y a pas de *sorement*, dit Ulysse. J'attends. Voilà votre argent !

— Ramassez vos cent sous, Ulysse ! D'argent, Sylvie ne manque pas. C'est le bonheur qui lui a manqué...

— Ne causons que de Songor ! coupa le Cafre.

Soudain, extraordinairement grave, comme si son esprit était condamné à entrer dans un tourment, elle resta là, mains croisées, si étrangement navrée que l'homme, lui-même, en fut saisi :

— Ce n'est pas la peine de me tenir plus longtemps sur le gril ! brusqua-t-il. Avouez tout de suite que le Songor est mort !

Sylvie garda la tête baissée... Le petit cabri noir était venu se caresser au bas de sa blouse. Comme un enfant, elle le prit entre ses bras.

— Non, Ulysse ! nul ne peut dire si son âme voyage dans l'autre monde. Pour le savoir, *s'il vous plaît*, il faut que vous espériez ici jusqu'à ce soir ! *C'est sorement avec le consentement de la nuit*, expliqua-t-elle, *que les vivants peuvent consulter le sort!*

— Bien ! fit le Cafre, je reviendrai.

— Non, mon ami, *s'il vous plaît!* Voilà la convenance du mystère : *Il ne faut plus, vous, faire un pas en arrière! Vous devez rester devant ma case! Puis il est commandé qu'une fois de votre vie une autre main que la vôtre prépare votre manger.*

— Oh ! je n'ai pas peur d'être empoisonné, dit Ulysse. Pour la circonstance, je tâterai de votre cuisine.

Sous les arbres fuligineux Sylvie déroula une natte toute blanche. Puis elle alla acheter une bouteille de vin et ils mangèrent un cari « massalé » (2).

Après quoi, Ulysse s'étendit, les poings fermés.

Les lames de midi qui déferlaient sur le sable, les grands filaos qui balançaient le ciel, assoupissaient par leur long bruissement ; mais Sylvie, sans doute inquiète à cause de ses bijoux, voyait bien qu'Ulysse, sous son chapeau, ne sommeillait que d'un œil.

(1) Seulement... Seulement...
(2) Plat indien.

Le sabre.

La terre dormait, noire ; la mer, muette ; mais le ciel, traversé par la voie lactée qui traînait son long voile de mariée, était déjà comme un bal d'étoiles.

Sylvie vint chercher Ulysse sous les arbres et, par la main, le conduisit devant sa case qui apparut toute éclairée de bougies.

— Quoi ! fit-il. Nous allons donc veiller un mort?

— Non ! Mais avant d'entrer en cérémonie, il y a des paroles que je *dois* vous dire : Ulysse ! ou Songor est vivant ou il est défunt... S'il est dans l'éternité, il n'y aura plus qu'à pleurer !...

S'il est sur la terre, il n'y aura plus qu'à le délivrer !

— Délivrer de qui et de quoi?

— Des Bébêtes-Malabares !

— Qu'est-ce que c'est encore?

Comme si les grands arbres, la nuit, avaient des oreilles, Sylvie baissa la voix :

— C'est quelque chose d'invisible qui se glisse dans votre tête et vous pousse à faire ce qu'en raison et conscience vous ne devez pas... Par exemple : *tuer la vie*, que ce soit dans votre corps ou dans celui d'un autre... Bébête-Malabare, c'est *l'âme* qui a mal tourné, autrement dit un *Démon!*...

— Et qu'est-ce qu'a cette racaille de Malabares, qui devraient rester enfermés dans leurs camps comme les bœufs dans leurs parcs, à jeter sur le monde de la saleté pareille?...

— Ah mon Dieu ! Ulysse, pourquoi faut-il qu'il y ait sur la terre des races d'hommes qui sont entre elles comme chien et chat?... Le plus fort torture le plus faible : alors le malheureux se venge comme il peut, en demandant secours aux sorts cachés. Les Malabares, que les Malgaches et vous autres Cafres, vous battez en riant, pleurent devant vous comme des femmes ; mais, par derrière, ils dansent comme des serpents devant leur bon Dieu qu'ils ont rapporté de Madras pour avoir le droit de traverser la mer. Et c'est Lui qui, sur leur prière, saupoudre de poisons invisibles les enfants de tous ceux dont ils sont les pâtiras.

— Et pourquoi ce genre de bêtes s'est-il jeté sur Songor de préférence, questionna-t-il, méfiant, alors que, justement, sa maman est une Malabare?

— Oh ! Ulysse ! vous oubliez donc comme Songor prenait son plaisir à les mortifier?... Moi, voici ce que j'imagine : notre

monstre, quand il courait au marron, mangeait, dormait, rêvait, caché sous les arbres. Vous ne savez pas, Ulysse, comme nous vivons, sans soupçon, au milieu d'un tas d'arbres qui veillent le bon moment pour laisser tomber sur nous leurs maléfices.

— Et quand on aura purgé sa tête, qu'arrivera-t-il?

— Elle va redevenir en ordre et il se conduira selon la sagesse ! Si jusqu'ici le démon l'a poussé à oublier et à lianer (1), désormais il reprendra souvenance de son papa et même cherchera après lui.

— Allons ! croire c'est boire, dit Ulysse gêné. En tous cas, faites vite votre manège !

Sylvie l'introduisit dans sa case.

Elle était vraiment petite, pas planchéiée ; mais il y avait une table ; sur le tapis, un service à café, un jeu de cartes ; et tout autour beaucoup, beaucoup de chaises comme dans le salon des négresses qui reçoivent la nuit.

— Maintenant, mon invité, je ne connais plus personne !

Et Sylvie ferma, derrière elle, la porte à bascule.

Dans un coin de la chambre se dressait une étagère drapée de lustrine bleue. Sylvie aussitôt marcha vers elle, de la main fit glisser le voile : apparut une statue de la Vierge !

Grande, belle, « peinte en couleurs », comme on n'en voit qu'à l'église et qu'à l'école des Sœurs !

Ulysse resta bouche bée : que Sylvie possédât dans sa case une statue d'église, cela l'émerveillait, plus que d'avoir vu tant de bijoux sur elle !... Sous les pieds de la Sainte Vierge, enroulé comme dans le bocal de la pharmacie, il y avait aussi un serpent... qui vomissait sa langue.

Elle étendit un sabre sur la terre, le tranchant en l'air, calé entre quatre pierres, puis vint, toute droite, se présenter devant la statue.

— La Sainte Vierge ! La Sainte Vierge Marie ! appela-t-elle comme une servante implore sa maîtresse.

Vous qui avez marché sur le serpent sans qu'il vous morde, faites que je marche sur le sabre sans qu'il me blesse !

Vous qui avez porté l'enfant Jésus, faites-moi retrouver l'enfant que j'ai porté !

Les bras croisés sur sa poitrine, elle levait vers le visage de la Vierge des yeux d'adoration. Ses pupilles, dans l'extase, brillaient comme des bagues. Mais bientôt ses paupières cessèrent de battre... Sa figure, son cou, ses épaules, son buste se raidissaient. Les anneaux

(1) Fuir, glisser et se dérober comme une liane.

même de ses oreilles ne bougèrent plus... Jamais Ulysse n'aurait cru qu'on pût à ce point sentir un corps de femme devenir dur comme du fer!

Un quart d'heure peut-être, Sylvie demeura ainsi. On entendait la mer respirer sous les étoiles.

Enfin! elle se retourna; et, ne regardant ni à droite ni à gauche, les yeux toujours aimantés vers la statue, elle marcha *sur* le sabre.

Pour voir, Ulysse fit un bond!... Les pieds nus de l'Indienne sur la lame, comme pigeons sur le mur, se posaient tranquillement, l'un après l'autre!... sa grande chevelure noire, comme une queue de jument, pendait contre sa blouse rouge.

Soudain, telle qu'en délire, elle cria :

Regarde, regarde, regarde sous mes pieds!
S'ils ont saigné, c'est la Fatalité!
Sinon, c'est la Félicité!

Sous les pieds de Sylvie il n'y avait pas une goutte de sang... pas trace de blessure.

— Merci la Vierge! s'exclama-t-elle : *Songor est vivant!* Vous voyez, Ulysse, qu'il y aura encore de beaux jours pour vous!... Mais, à cette heure, il n'y a plus de temps à perdre. Il faut faire vite *ce qu'il faut faire.* Venez derrière moi!

Avec un cœur de vingt ans, Ulysse suivit sa femme.

Le sabre en main, elle se dirigea vers un cabanon, réveilla le petit cabri noir et le prit dans ses bras.

En hâte, elle traversa la cour, s'engagea dans un sentier.

Sitôt sur la plage, Sylvie marcha droit vers la mer comme si elle allait entrer dans les vagues. Mais, dès que l'eau eut touché ses pieds, elle s'arrêta, trempa sa main dans l'écume, fit le signe de la croix et regarda le firmament

Dans le ciel d'un bleu d'outre-monde, la Croix du Sud pendait, comme une ancre de navire dans le filet des étoiles.

L'Indienne, d'une main, leva le cabri, de l'autre son sabre et chiap!... trancha net le cou de la bête.

La tête d'un côté, le corps de l'autre, le tout fut lancé dans la mer.

Puis en courant, comme si maintenant elle avait peur, elle revint vers Ulysse, sur la plage.

— Oh là, vous le papa! N'ayez le cœur que content : non sorement Songor est sur terre, mais, à partir de ce soir. *il est délivré du mal!*

— Oui! mais où il est?

— Ça, c'est en dehors de mon pouvoir. Il y a une Loi au-dessus de moi : elle ne me permet pas...

— Quoi ça encore? se révolta le Cafre.

— Patience, Ulysse. Le sort est comme un maître : il ne faut pas tout lui demander d'un coup. Mais je vous indiquerai l'homme qui vous dira *où* et *quand* vous pourrez mettre la main sur votre gibier... Sorement, Ulysse, il faut m'écouter et faire ce que je vais dire :

Maintenant que vous m'avez visitée, quittez droit le quartier Saint-Leu. *Ne remarchez pas sur vos pas!...* Inutile de retourner voir le blanc chez qui vous travaillez. J'arrangerai tout... Partez tranquille.

Demain même, à l'angélus, reprenez votre voyage et montez jusqu'aux Trois Bassins. Si, en route, quelqu'un veut savoir où vous allez, chassez d'abord votre colère et répondez simplement : *Je marche sur mon chemin!* Là-haut, vous demanderez la case d'*Aristole!* Ce qui a été le passé entre Sylvie et vous... ça ne le regarde pas. Vous direz sorement : Mme Ziles. Puis vous lui causerez de Songor comme vous en avez causé avec M. Ortère. Et finalement vous lui demanderez de *regarder* pour vous.

— De *regarder?* répéta Ulysse. De *regarder*, de regarder quoi?

A peine l'eut-il dit, d'une touffe de cactus, une masse noire, en grognant, bondit, fonça sur eux comme pour les séparer, et, puante, se précipita dans la mer.

Bœuf échappé?... Cochon de cimetière?... ou Lucifer?

Lorsque Sylvie et Ulysse eurent cessé de courir, l'une était dans sa case, pantelante ; l'autre sur la route, tout fringant.

Là-haut, Trois Bassins.

Midi cuisait les vétivers quand Ulysse arriva sur le plateau des Trois Bassins.

— Pardon, *souplaît*, où ça la case d'Aristole?

Le jeune créole qui descendait avec, sur la tête, un panier d'ananas, s'arrêta sec, le regarda : ses cils, ses yeux battirent ; sa langue aussi dans sa bouche battit :

— Vi mar... vi mar... vi marchenco... encoco...

Il ne put en dire plus long et restait là, immobile.

Plus gêné que lui, le Cafre remercia et poursuivit sa route.

Il n'avait pas fait cent mètres qu'il avisa un jeune homme, frais

comme un garçon de France, qui, sur un établi de plein air, rabotait des planches de bois rouge.

— La case d'Aristole, mon blanc?

— La ca... la ca... la case da da?...

Holà !... Un sort était-il donc jeté sur ce pays de roches pour que tout le monde y bégayât comme cabris?

Mais le garçon, de colère, avait porté la main à sa tête bouclée ; il frappa du pied la terre et d'un trait sortit de sa gorge :

— La case d'Aristole? Marche jusqu'au fond des « Quatre-Épices ! »

Ulysse traversa le village.

Les blancs habitaient dans des maisons en bois devenues grises comme du lichen ; les noirs dans des cases de bambou tressé que la lumière dorait. Mais il y avait aussi des blancs, cultivateurs, qui gîtaient pauvrement. Par exemple, les uns comme les autres, dans l'amour-propre, entretenaient, chacun sur son pas de porte, de belles touffes de fleurs. Mais qu'est-ce qu'on faisait cuire à manger dans toutes ces cases?... Impossible, au nez, de le savoir ! L'odeur des héliotropes encensait si fort qu'elle couvrait toutes les autres.

A sa droite, Ulysse trouva le Fond des Quatre-Épices. Il grimpa jusqu'au bois de filaos qui entoure l'église et là mangea : manioc bouilli, piment, le sel.

... Dès deux heures, il vit que des femmes, de toutes les villas et paillotes se rendaient à l'église, des blanches comme des noires. Ce n'était pourtant pas un dimanche?... Elles arrivaient, tête baissée, ainsi que pour un enterrement, trempaient leur doigt dans le bénitier, se rapprochaient l'une de l'autre, sans un mot comme les fourmis noires, et disparaissaient dans la nef obscure où, tout au fond, agonisait une petite veilleuse rouge... Est-ce à croire que les femmes ne craignent réellement que le bon Dieu? Il y en avait, là dedans, une quarantaine au moins et l'on n'entendait pas une commère mijoter !... Parfois il en sortait une qui avait l'air en pénitence ; mais aussitôt une autre surgissait pour aller chercher sa punition. Y avait-il donc tant de malheur répandu sur toutes ces jolies cases pour qu'il fût besoin de venir, dès la dernière bouchée, faire la prière ensemble et demander pardon?...

Sous les grands filaos dorés que le vent des hauts déploie, à travers lesquels on voit les yeux du ciel comme dans les plumes de paon, Ulysse s'était étendu à la bonne façon cafre ; les bras en croix, le visage au zénith, le casse-tête sous la main.

Brusquement, — sans qu'il eût entendu de bruit — apparut, penchée vers lui, une vieille figure de femme :

— Excusez, mon noir !... Mais dans quelle intention vous avez posé votre corps *juste là?*

— A qui je fais du mal? cria Ulysse debout.

La vieille, de peur, recula.

— Mais... mais... à personne, *rien qu'à vous-même!* C'est *ici,* — vous devez le savoir — que le prêtre bénit le corps des morts avant qu'on le porte au cimetière !... Vous avez donc beaucoup de chagrin que vous voulez trépasser avant la fin de la semaine?

Vif, Ulysse se retourna : derrière lui, dans l'ombre des filaos, toute noire, se dressait une grande croix. Comme si cette croix se fût marquée à la glace dans son dos, il ne put s'empêcher de frissonner entre les épaules. Immédiatement la colère le saisit, et, les mâchoires serrées, il dévisagea la « fourre-nez. »

— Je vous regarde ! dit Ulysse, mais je n'ai pas l'habitude de voir en face le soupçon. Est-ce que vous cherchez par hasard un voleur?

— Bonhomme, bonhomme, je ne dis pas ça, mais personne n'a jamais aperçu votre figure par ici... Si vous cherchez du travail, pourquoi vous n'allez pas causer à la cantine?... On entre dans l'église pour prier ou l'on passe devant en levant son chapeau ; on ne se couche pas à sa porte pour s'étirer et bâiller... Vous n'avez donc pas peur des gendarmes?

Rageur, le Cafre brandit son casse-tête.

... Mais le vent dans les filaos, au-dessus de la croix, fit très doucement : « Ah... ah... ah... ah... » Et soudain Ulysse se rappela la parole de Sylvie :

— Vous... laissez-moi ! gronda-t-il : *Je marche sur mon chemin!*

— Vrai tout de bon? fit la vieille, interloquée.

Comme si tout le monde, ici, avait la fierté de comprendre vite ce que ces mots-là signifient, elle le contempla, à la fois effrayée et ravie :

— Mon z'ami ! je vais à l'Adoration ! Si c'est vrai que j'ai l'oreille du bon Dieu, je vais dire la prière pour vous.

Et tout doucement, mais souriante, comme si elle avait trouvé un porte-monnaie sur sa route, la vieille se glissa dans l'église.

Les commandements.

Partout, devant les portes, l'on jetait du maïs aux poules : quatre heures.

Ulysse descendit dans le Fond des Quatre-Épices. Autour du

mince sentier lustré par le sillage des escargots, pas un bruit. Cependant — celui qui guette de l'oreille l'a vite dépisté — un oiseau de la Vierge s'est mis à voler bas de branche en branche pour aller annoncer votre arrivée. Et voilà ! avant même qu'on ait eu le temps d'appeler...

— Salam, voyageur ! Il y a des années que j'attends votre visite.

Assis sur une natte devant sa paillote, les jambes étendues, un Cafre, qui pilait des racines, regarda Ulysse avec amitié. C'était un « Vieux-Vieux Monde » qui avait dû connaître l'esclavage, car on lui donnait au moins cent ans. Sa figure, pendante comme celle d'un bœuf, semblait encore allongée par l'âge. Cheveux, sourcils, barbe crépue, tout était blanc.

— Salut, le Roi des sorciers ! dit Ulysse. Et, sans plus attendre : Combien vous prenez pour votre travail?

— D'abord quel travail?

— Travail de *regarder*...

— Pour *arregarder*, c'est deux piastres.

— Je viens de Mme Ziles.

— Alors pour z'ami, c'est une piastre d'argent.

— Voilà une pièce d'argent neuf. Dépêche de regarder !

Le vieux ne bougea.

Il considérait toujours Ulysse en souriant, les yeux, la lèvre tombante comme si, de contentement, il allait baver dans sa barbe.

— *Arregarder* quoi, fourrageur? demanda-t-il, dodelinant de la tête. Je ne suis pas encore le bon Dieu : je ne suis qu'Aristole Mnémonide ! Pour connaître d'avance votre z'affaire, je ne suis ni de vin (devin) ni de rhum... Racontez, vous d'abord, votre l'aventure !

— Jamais de la vie ! s'écria Ulysse. Tout le pays m'a dit qu'Aristole n'a pas son pareil pour connaître l'histoire de chacun, *sans qu'on lui parle*... *Regardez* donc pour moi et causez de vous-même.

Sans répondre ni oui ni non, le vieux solitaire se leva.

Une fois debout sur ses jambes molles, qu'il était grand, grand comme les noirs de l'Ancien Temps !...

En soupirant il marcha vers sa case : on l'entendit grogner et il revint, portant une petite corbeille.

Après s'être lentement accroupi, il la prit entre ses mains, souffla dessus, souleva le couvercle, en tira trois fioles disant :

— Papa, maman, z'enfant.

Les deux petites contenaient un liquide noirâtre pareil à du sirop de sang : celles-là, on avait dit à Ulysse qu'elles étaient destinées à *faire du mal;* la plus grande, un liquide couleur de miel : celle-ci, paraît-

il, c'était *pour le bien.* Mais toutes étaient si encrassées qu'Ulysse, lui-même, n'aurait jamais pu les laver...

Le vieux choisit la fiole couleur de miel, la leva au-dessus de son visage et longtemps, longtempsla regarda, comme si à travers il fixait le soleil.

Puis il mit ses mains en abat-jour devant ses yeux. Ses paupières s'abaissèrent ; sa longue mâchoire tomba. Il y eut une chute de silence...

— Vous ne venez pas pour vous ! fit-il... C'est pour un autre... que vous voulez rejoindre... C'est un parent... Il est moins âgé que vous... C'est un jeune homme... N'est pas votre frère, n'est pas votre neveu.. n'est pas votre cousin... c'est... (il glissa un regard de côté)... votre garçon propre !

— Oh là Balaïa ! cria Ulysse : du premier coup comme ça vous avez dégoté ! Et, soudain, comme si quelque chose de plus fort que lui le tirait vers cet ancêtre, il s'en rapprocha, à le toucher... Le vieux ne broncha pas et prononça :

— *Maintenant Aristole Mnémonide y regarde :* Je vois la mer... lames derrière lames... loin... là-bas la terre !... Maurice, Seychelles, Madagascar, Rodrigue?... je ne sais pas. Mais le bateau à voiles pique droit dessus !... Cependant il y a un garçon noir qui, par punition, a été pendu sur le grand mât. Il appelle, il vocifère, il lance jurons par-dessus jurons, mais les oiseaux de mer crient plus fort que lui !... Alors il ne bouge plus... durant deux jours... sans manquer, il est mort...

— C'est bien la peine, dit Ulysse, si le matelot a déjà crevé !

— Attendez... tendez !... A cette heure, je vois de plus près la terre. Malheureusement je ne puis pas dire de quel pays !... En tout cas votre garçon, pendant la nuit, avec ses dents a réussi à déchirer la corde !... Comme un singe il descend du mât : les matelots courent après, ne l'attrapent pas ! Comme un singe il saute dans la mer... il nage... il nage... requins derrière lui ne le mangent pas ! Comme un singe il traverse la forêt : serpents derrière lui ne le mordent pas ! Comme un singe il passe la grande rivière : caïmans derrière lui ne l'avalent pas... Enfin il court sur la terre découverte, il enfile village après village : sauvages derrière lui ne le touchent pas !... Ouf, merci mon Dieu ! Un soir, votre garçon débouche dans une grande, grande ville. Dans cette ville-là des blancs de toute la terre sont venus pour ramasser de l'or !... La nuit entière ils dansent avec les femmes noires pour attraper les secrets de l'or !... La journée entière les noirs et les négresses, qui baignent dans la rivière, avec des paniers pêchent de l'or pour eux !... Là votre garçon a demandé du travail et...

— Pas la peine d'aller plus loin ! coupa Ulysse. Si mon bandit court, à cette heure, de l'autre côté de la mer, moi j'ai fini de le poursuivre de nuage en nuage.

— Patience donc !... Patience... Quand, pour danser, on entre dans le salon, faut-il être plus pressé que le violon?

— *Aristole Mnémonide y regarde encore* : Cette fois, je découvre une grande rue : belles cases à droite, riches magasins à gauche ; jets d'eau partout. Je regarde d'un œil : non, ce n'est pas Madagascar, ce n'est pas Maurice ! Je regarde avec deux yeux : Oh là, tout de bon ! c'est notre pays, Bourbon !... Dans la rue, il y a une belle calèche arrêtée qui lance des rayons comme le soleil. Je marche... j'approche... je guette dans les yeux celui qui se dresse sur le siège. Qui lève son chapeau? De qui je reconnais la figure?... De votre garçon, qui a sauté dans la mer, a couru sur la terre, a travaillé dans la rivière, et finalement est revenu sur le rivage de son père !

Haletant, le vieux hésita... se tut.

— Ah ! qu'il soit rentré dans l'île, s'écria Ulysse, c'est bon ! Mais si, maintenant, il est cocher et que les roues de sa voiture roulent dans un sens tandis que mes pieds, à moi, filent dans un autre, la lune plus tôt aura rattrapé le soleil !...

— Non ! non ! dit le vieux, mettant la main sur l'épaule d'Ulysse. Votre fils n'est pas cocher de diligence : il est cocher de maître dans un quartier. Mais... je vous préviens... il y a peu de temps seulement que son cœur pense à vous avec bienveillance : il n'y a pas quatre jours, il n'y a pas deux jours : il n'y a qu'un jour !... Avant ça il portait sur lui un mal d'esprit... Depuis ce matin, l'envie commence à le gratter de chercher, lui aussi, après vous...

— Pourquoi faire?

— Oh... oh... manière, ce garçon-là voudrait se marier et attraper le consentement de son papa.

— Pas de consentement sans contentement !... mais dites-moi un peu dans quel quartier il vit !... Je vous écoute...

— C'est que j'ai fini de parler ! dit le vieux.

Les mains croisées sur ses jambes, la figure fermée, il regarda droit devant lui comme s'il n'y avait plus personne... Cependant du coin de son œil jaune la ruse pointait.

Ulysse frappa la terre avec son casse-tête :

— Grand'papa ! s'écria-t-il, comme ça j'ai lâché deux bonnes places, comme ça j'ai été voir Mme Ziles, comme ça je suis monté de confiance jusque sur votre montagne, pour ne pas savoir finalement de votre bouche *où* et *comment* affronter mon enfant le plus tôt possible?

Le vieux sorcier, avec bonhomie, examinait le sol sur lequel de grosses fourmis noires égrenaient leur chapelet.

— Alors, vous aussi, demanda-t-il, malgré la courbature, vous voulez qu'Aristole Mnémonide fatigue encore son esprit et interroge le grand jeu?

— Oui ! Interrogè votre grand jeu !

Le vieillard, avec effroi, regarda Ulysse.

— Mais il faut, beaucoup, beaucoup d'argent, mon pauvre diable !

— Encore ! Pourquoi tant?

— Pour que je fasse dire, *par mes soins*, des messes d'église ! Sinon l'esprit se met en colère d'être dérangé pour rien !

— Allons ! fit Ulysse, jouer c'est bouler. Pour mon « fatras » de fils je n'ai eu à payer ni vêtement, ni logement, ni enseignement, ni enterrement : alors voilà votre bonbon !

Comme un crabe, la main du vieux saisit au vol l'argent.

Puis, trois fois il racla son gosier, baissa la tête, bas, encore plus bas, comme devant son maître, et dit la prière.

C'était vraiment une espèce de prière récitée par cœur à la façon des répons du catéchisme ; mais on n'entendait ni le nom de Dieu, ni le nom de Jésus, ni le nom d'aucun saint...

— Vous, reprit le sorcier, écoutez bien *la Complication du Simple*, comptant sur sa main :

Premier doigt : vous descendrez des Trois Bassins non pas demain, non pas après-demain, mais *ce soir même* à la nuit, sans causer avec personne. Devant la croix de Jubilé, sur votre chemin, vous brûlerez un paquet de bougies en disant trois fois : « *Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit* ». Mais gardez-vous bien d'ajouter : « Ainsi soit-il ! »

Deuxième doigt : Vous déposerez sur une roche, le long de la route, une somme d'argent quelconque prise dans votre poche, au hasard. Ne détournez pas la tête. Laissez-la pour qui viendra la prendre. « L'argent donné ne regarde plus le porte-monnaie ! »

Troisième doigt : Dans votre voyage ne reculez pas à dormir *partout* où le sommeil vous arrêtera : la nuit reconnaît ses enfants !

Quatrième doigt : Que quelqu'un vous confie n'importe quelle sorte de paquet à porter, acceptez-le de grand cœur, car vous serez *sur la bonne route !...*

Cinquième doigt : Vous aurez encore beaucoup de chemin à faire ; mais, écoutez bien : dans le quartier où, dès les premières cases, vous verrez sur votre droite la *Robe noire*, là, même, restez ! N'allez pas plus loin : attendez tranquillement votre sort.

— Attendre... Attendre !... dit Ulysse furieux d'avoir eu tant

à numéroter dans sa tête. Ça ne sera donc pas encore vous qui me ferez retrouver Songor?

— Grognez pas... Je vous pousse sur la route. Mais il n'est pas dans mon pouvoir de remettre votre fils entre vos mains. Le bonheur ne vous arrivera qu'à côté de la *Robe noire*...

— Qui c'est, cette *Robe noire?*

— Connais pas, je vous jure.

— Mais pourquoi m'avoir trompé? pourquoi m'a-t-on fait accroire qu'il n'y avait pas plus fort sorcier qu'Aristole? Aristole ne vient qu'en second puisque la *Robe noire* est au-dessus de lui?

— Oué... oué... mais il y a encore quelqu'un qui est plus fort que la *Robe noire!* Seulement *il ne convient pas de prononcer son nom...*

— Encore un autre? lança Ulysse. Mais le pauvre Aristole n'arrive plus qu'en troisième, *à la queue?*

— A la queue? à la queue? grommela le vieux, en colère.

Sous la peau de son cœur il avait senti l'aiguillon ; il démangeait de *révéler;* mais, par la malice de son métier, en souriant il retenait sa langue. Cependant la tentation fut plus forte : il voulut causer...

Quand un cardinal, rouge comme un cœur, accroché à la pointe du pied de palmiste, pour détourner son attention, siffla trois fois :

— *Trssitt! Trsssittt! Trssssitttt!*

— Ah! cardinal rouge, cardinal rouge! dit Aristole, tu ne veux plus que je bouge?... Hé bien! je parlerai quand même car cet homme de ma race a trouvé moyen de me piquer dans mon l'amour-propre de Cafre.

Le vieux géant prit la peine de se lever et, saisissant Ulysse par les deux bras, dans la joie il prophétisa :

— Z'ami, serrez ça comme un trésor :

Quand beaucoup, beaucoup de coqs tomberont,
Ce jour-là, le papa regagnera son garçon!

MARIUS-ARY LEBLOND.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES ÉLECTIONS ALLEMANDES

En tout pays, les élections ont et n'ont pas d'importance. C'est selon. Selon les hommes. Selon les événements. La Chambre française de 1914, déplorablement à gauche, a fait la guerre — une guerre plus longue qu'il n'eût convenu — a fait la dictature, a fait le huis-clos, un huis-clos de quatre ans autour des grandes questions nationales, a envoyé Malvy à Saint-Sébastien, Caillaux à Mamers, a délicieusement subi Clemenceau et la poigne de Clemenceau. Et que dire de la Chambre italienne qui vota les pleins pouvoirs à Mussolini !

En général, les choses ne se passent pas ainsi. Un lien plus étroit rattache l'esprit d'une assemblée à ses manifestations. On le voit bien à Westminster, à Washington. On le voit bien à Berlin. De l'aveu général, les élections allemandes se sont faites autour de la paix et de la guerre. Depuis sa naissance, le *Reich* traîne d'ailleurs après lui cette malédiction. Né sur le sol ennemi, au milieu des sabres et des cris de massacre, il n'a jamais pu se défendre d'une incarnation aussi forte. Guerre contre la France, guerre contre l'Angleterre, guerre contre la Russie, on lit par transparence ces trois devises à travers tous les bulletins de vote remis depuis 1871 par Michel à ses maîtres bottés. L'intensité, la limpidité du sens ont varié avec les crises, avec les années. Un seul mot est toujours resté lisible : guerre !

Ce ne sont pas les événements de 1914 et de 1918 qui ont modifié

cet état d'âme, cette disposition politico-physique. Plus que jamais les profondeurs de l'âme teutonne restent fidèles à l'idéal énergétique d'un Hegel, d'un Luther, d'un Nietzsche. A la guerre nationale s'est seulement ajouté un nouvel échantillon, celui de la guerre civile. Tous les chanceliers qui se sont succédé au pouvoir depuis le déplorable Max de Bade ont eu à résoudre le même problème : favoriser le goût de la guerre nationale ou de la guerre civile chez l'électeur allemand, tout en empêchant l'une ou l'autre guerre d'éclater. Ce n'est pas une sinécure que d'être chancelier du *Reich*. Dans le système allemand, la paix n'est jamais en effet une valeur positive, mais une valeur d'attente, d'acheminement, de palier, de recul ou de prétexte, de préparation ou d'embûche, vers autre chose qu'elle-même, vers son antinomie, vers sa négation, vers la lutte divine, qui crée les hommes libres et les esclaves.

Conception d'énergumène, mais conception vitale, indéracinable, chez ceux-là même qui font, par position, profession de la combattre. S'il fallait en douter, nous n'aurions qu'à lire les journaux les plus proches du scrutin. Que nous disait Antoine Erkelenz, chef des démocrates? « Les nationaux allemands, les ultra-nationalistes, et une partie des populistes sont d'avis qu'il faut entreprendre bientôt une nouvelle guerre contre la France, afin de conquérir la liberté de l'Allemagne ». La *Vossische Zeitung* n'est pas moins affirmative sur ce point que le *Courrier de la Bourse :* « Les conseils donnés par les nationaux allemands, par les *racistes*, par les communistes, ne sauraient avoir d'autre résultat que la guerre ». De même le *Vorwärts*.

Nous surprenons là sur le fait la vieille combinaison germanique du progrès par la violence, apparente surtout aux deux extrémités de la vie politique, et indissolublement faite de guerre extérieure et de guerre civile. Moscoutaires et ludendorffistes rêvent pareillement d'une conflagration titanesque, d'où surnagerait à la fois, sur les ruines du double adversaire, drapeau rouge ou aigle noir.

A n'en pas douter, ces gens sont fous. Mais, hélas ! ils sont. Ils existent. Ils machinent. Ils pérorent. Ils peuvent, à la faveur d'un remue-ménage quelconque, s'emparer du pouvoir et l'utiliser pour leurs fins. Tout compte fait, cela vaudrait peut-être mieux. Le vrai visage de l'Allemagne, toutes les fois qu'il s'est montré, a révolté l'Europe entière, et il n'est pas douteux qu'une expropriation de la majorité par les extrémistes de droite ou de gauche qui viennent de récolter des faveurs non douteuses au dernier scrutin aurait pour résultat un apurement de la sensibilité européenne. En quelques semaines le front interallié se serait reconstitué, cependant que

le *Reich* lui-même marcherait à grands pas vers sa dissémination.

C'est ce que redoutent, avec un tremblement de toute leur peau, les quelques bonshommes sensés que compte encore l'Allemagne : « Nous ne possédons, avouent-ils (avec un peu trop d'emphase), pour mener la nouvelle guerre que rêvent les fols, ni troupes, ni armes, ni alliés. Messieurs, voulez-vous être poussés sans défense sur les canons et les mitrailleuses de l'ennemi? Femmes allemandes, voulez-vous envoyer vos maris, et vous, mères allemandes, voulez-vous envoyer vos fils, désarmés, à la guerre! »

Ce dialogue et ces complots, nous les connaissons depuis des années. Les vociférations deviennent seulement plus bruyantes. Attendons-nous à les entendre de nouveau, tant qu'il y aura une Allemagne unie et capable d'agression. Les noms changeront. Le refrain ne variera pas. Il est inséparable du rythme vital de cette nation. Quand nous ne l'entendrons plus, c'est que le *Reich* se sera divisé ou que ses armées frénétiques marcheront en bloc contre nous.

Pour le moment, l'unanimité n'est pas faite. Le gouvernement du 5 mai a pris faiblement parti pour les temporiseurs et a vanté les expédients commodes de la paix. Car son amour de la quiétude n'est fait seulement que de calcul et de subterfuge. Au moment où l'Allemagne, l'Allemagne en voie de réarmement occulte, touche presque à l'un de ses buts, grâce au rapport des experts, il lui paraît souverainement inopportun d'agiter de la ferraille. Du moment que les stylos et les machines à écrire rendent plus de services que les mitrailleuses, à quoi bon changer d'armes et courir des risques? Minerve elle-même ne pensait pas mieux.

Cela n'empêche nullement un branle-bas de combat d'avoir traversé de bout en bout la campagne électorale allemande et de laisser des traces dans les résultats du scrutin. Conformément au mouvement la dislocation idéologique, dont les élections de 1920, opérées sous le signe de Kapp et le veto prolétarien avaient exhibé les premières traces, les partis modérés s'effrondrent de plus en plus et, de leurs ruines, vont alimenter les extrémistes. Singulier effondrement d'ailleurs, profond à donner le vertige, et qui n'atteint pas seulement les modérés au profit des ultras, mais les ultras eux-mêmes au profit de super-ultras.

On a glosé beaucoup sur le *racisme*. Cette « fraction » nouvelle n'a pas remporté les succès dont elle se targuait d'avance : elle n'en dispose pas moins d'une minorité de sièges intéressante dans le nouveau Reïchstag et ses concurrents de droite lui ont rendu un hommage, qui nous inquiète, en pillant ses doctrines pour piller

sa popularité. Cette tendance semble remonter aux événements de Hambourg qui, vers 1921, aboutirent à la constitution d'un parti communiste nationaliste. Les racistes d'aujourd'hui se réclament de doctrines légèrement parentes et, dans leur salade russe, on trouve de la nationalisation industrielle pimentée d'hyperréaction militariste et politique.

On range communément à l'extrême droite cette absurde et dangereuse combinaison. N'empêche qu'elle a séduit des hommes d'extrême gauche désabusés. Il y a beaucoup de désabusés en Allemagne, seulement prêtons-y attention : ceux de gauche reprochent à leurs chefs de s'être conduits en hommes de gauche, c'est-à-dire en brouillons et en gâcheurs, tandis que ceux de droite font grief aux leurs d'avoir atténué leur esprit réactionnaire. Dans l'ensemble cela fait un extraordinaire tirage du côté de Ludendorff. Ce n'est pas en vain qu'au moment même où l'on acquittait ce soudard, on emprisonnait Reigner, l'ex-président du conseil saxon, communiste et concussionnaire.

Nous ne connaîtrons donc vraiment ce Reichstag de 1924 que lorsqu'il aura mis la main à la pâte. Selon d'ailleurs qu'évoluera dans un sens ou dans l'autre la troublante comédie des experts, il prendra sans doute tel ou tel visage. N'avons-nous pas eu comme cela deux députés Erzberger et même trois, deux chanceliers Wirth, deux chanceliers Stressmann avec autant de coalition parlementaire derrière eux? Dans l'ensemble l'assemblée d'aujourd'hui accentue les traits de celle de 1920, laquelle tournait le dos à celle de 1919. Les partis de violence y dominent. Nous allons voir comment le ministère s'y retrouvera. Il y a des accommodements avec tout le monde et surtout avec soi-même. Je doute qu'il puisse se tirer d'affaire sans accentuer le « racisme » latent que certains de ses membres y représentent.

Mais quoi! Dans cette Allemagne plus ténébreuse qu'aux jours de la Sainte-Vehme, les nationalistes ne sont pas seuls à faire du progrès : le particularisme en réalise aussi de son côté, non pas le particularisme rhénan, que nous avons livré et trahi, mais le particularisme hanovrien, guelfe, qui s'alimente en Angleterre et représente, au sein du *Reich*, le dernier souvenir des quatre Georges. A-t-on assez médité du parti guelfe! Le voilà pourtant qui relève la tête, au moment même où le génie de la revanche reprend possession des grandes administrations nationales.

C'est que, en Allemagne plus qu'ailleurs, rien ne se perd, rien ne se crée. Noyé dans un éternel devenir, susceptible des formes les plus contradictoires et les plus disparates, ce pays répétera

toujours docilement la leçon que les braillards et les audacieux lui serineront. Si nous avions voulu, il y aurait aujourd'hui à Cologne un parlement rhénan, qui donnerait du fil à retordre aux Hitler et aux Ludendorff honteux, qui, du centre à l'extrême droite, s'apprêtent à tirer tout le parti possible et des experts et des contempteurs armés de l'expertise.

Il faut, en attendant, s'apprêter à ignorer le vrai visage du Reichstag ou plutôt à le découvrir soudain, car il éclatera tout d'un coup électriquement, ce visage où nous relevons déjà tant de convulsions malsaines. Ce qui peut nous donner quelque espoir, c'est son excessive polarisation. Il semble même que les chemins couverts qui conduisaient jadis, du temps de Rathenau par exemple, de l'extrême droite à l'extrême gauche, se soient bouchés, par suite d'éboulis et de dégradations diverses. Les soviets ont déçu. Non seulement ils éludent leurs engagements, mais ils trahissent leurs protecteurs. Au fond, les gens de Moscou sont des sots, qui ne tiendraient pas debout deux minutes, s'ils avaient devant eux quelqu'un qui n'espérât rien de leur faconde et ne se fît sur leur solidité aucune illusion. En tout cas, les Allemands de droite semblent les avoir pris en grippe, ce qui n'ajoute rien à la cohésion d'un Reichstag bâti de pièces et de morceaux, comme celui qu'on nous offre à l'heure qu'il est.

Avec une pareille représentation, hétéroclite et mouvementée, l'Allemagne en soi devrait tomber de quelques crans dans l'échelle des êtres politiques... si la France avait sa liberté d'action et si l'envie lui venait de s'en servir. Cette hypothèse paraît aujourd'hui hors de compte. Londres et Washington, chacun à leur manière, ont pris en charge la grandeur allemande et ce n'est pas à Berlin uniquement qu'il faut demander le secret des destinées germaniques. Cela, qui n'a rien d'inédit, ne serait rien si nous-mêmes n'avions abdiqué notre libre arbitre en nous soumettant à des verdicts venus de Rome, de Londres, de New-York, de Bruxelles.

Pour le moment, il n'y a rien de plus à dire : attendons.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

LES ÉCRIVAINS DU SECOND EMPIRE

Dans ce quatrième et dernier volume, Mme Marie-Louise Pailleron termine l'histoire de François Buloz et de ses amis ; elle nous mène, en effet, jusqu'à la mort du puissant fondateur de la *Reue des Deux Mondes*, en 1876. Durant cette période, l'influence de Buloz ne fait que grandir et l'on peut dire que l'histoire de sa Revue se confond à ce moment avec celle des lettres françaises. Admis ou refusés, amis ou adversaires, poètes, romanciers, historiens, chroniqueurs, critiques, tous sont, ou bien sous la férule, ou bien sous l'obédience plus ou moins directe du Savoyard patient, laborieux et têtu.

A eux seuls, les papiers de Buloz eussent permis d'écrire une véritable histoire des *Ecrivains du Second Empire*, mais à ce trésor sa petite-fille a pu en joindre deux autres : la correspondance de Henri Blaze de Bury, son grand-oncle, et celle d'Édouard Pailleron, son père. Henri Blaze, fils de Castil Blaze et neveu de cet Elzéar Blaze, à qui l'on doit, outre de charmants volumes de chasse, ce livre de souvenirs exquis, la *Vie militaire sous le Premier Empire*, était non seulement un érudit, mais un homme d'esprit et un homme aimable, en rapports d'amitié avec une foule de personnalités des lettres, du théâtre ou du monde. Sa femme qui, sous le pseudonyme alors célèbre de « baronne Rose », fut un chroniqueur de talent, très au fait de la vie à l'étranger et des intrigues diplomatiques, apportait à la famille une nouvelle mine d'informations. Quant à l'auteur du *Monde où*

l'on s'ennuie et de *la Souris*, il atteignait une autre partie de la société parisienne que ne fréquentaient pas les Buloz. Cette triple contribution permettra d'apprécier la richesse de la source où Mme Pailleron n'a eu qu'à puiser.

Ce que l'on ne peut guère soupçonner, à moins d'avoir lu les volumes précédents, c'est l'aisance et la dextérité avec lesquelles ces papiers jaunis sont mis en œuvre. L'auteur n'est pas un historien sévère et rebutant, asservi à de redoutables méthodes, aux tristes nécessités de la chronologie ; c'est un conteur alerte, souvent piquant, qui saute allégrement d'un sujet à un autre, quitte à revenir, s'il lui plaît, à celui qu'il vient de laisser, bref, le modèle d'une causerie de salon, qui instruit en amusant, mais en évitant toujours, avec un art inné, jusqu'à l'ombre du pédantisme et de la fatigue.

Résumer un pareil livre serait le trahir ; ce serait clouer, sur l'ingrat papier, les ailes du papillon. On doit se borner à une description sommaire, aussi sèche que l'inventaire d'un commissaire-priseur. Dans cette dernière partie de sa longue et laborieuse carrière, Buloz n'a guère pu réunir que des écrivains de second plan, car il n'y en avait plus d'autres. Après le superbe essaim de 1830, Hugo, Musset, Vigny, Balzac, Sainte-Beuve, Lamennais, George Sand, etc., il ne rencontre plus que des talents aujourd'hui oubliés ou fanés : Octave Feuillet, Paul de Molènes, Cherbuliez, Tourgueneff, etc. Mérimée ne produit plus ; Gérard de Nerval s'est suicidé ; Sainte-Beuve et Théophile Gautier traînent le boulet du feuilleton. Quant à Flaubert, c'est un provincial et un sauvage, d'ailleurs infécond, qui en vingt ans ne produit guère qu'un livre. De cette génération deux noms seulement se détachent : Baudelaire et Renan. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* sut les accueillir, sinon les découvrir, l'un et l'autre et, pour Baudelaire surtout, le mérite n'était pas mince : la publication des *Fleurs du mal* valut, en effet, à la *Revue*, les avertissements de la censure. Buloz apparaît ainsi comme un homme singulier, à la fois très fermé et très ouvert, d'idées très arrêtées, quoique moins étroites qu'on ne l'a dit ; en politique, orléaniste, puis républicain ; en religion, libre penseur, déniant farouchement à sa femme le droit de le faire enterrer à l'église, mais homme de caractère, jugeant par lui-même et, en somme, d'une assez rare indépendance. On rira de quelques-uns de ses choix, de certains de ses emballements, comme de la passion qu'il avait conçue pour *Meta Holdenis*, l'héroïne d'un roman de Cherbuliez ; on ne peut nier que, dans son ensemble, son action n'ait été plutôt heureuse. Malgré les brocarts de Balzac, de Dumas père (que, pour se venger, il appelait « ce nègre »), les invectives de Barbey d'Aure-

villy, les brillantes fantasias de Banville, les flèches de Pontmartin, les hallebardes de Veuillot — on voit quelle redoutable phalange Buloz avait attachée à ses flancs — il montrait, en dépit de son irréligion, un sens assez droit des choses et surtout le culte de notre langue. Lui qui ne se targuait pas d'être poète, il faisait parfois des vers, comme M. Jourdain faisait de la prose, témoin ce magnifique alexandrin qu'il lançait un jour à sa rédaction étonnée :

Pas un seul d'entre vous ne connaît la grammaire!

Chose bien faite pour nous surprendre, Buloz croyait être journaliste, en ce sens que sa revue était, à ses yeux, la vraie presse, la « grande presse », qui, seule, informait sérieusement et complètement le public. Les journaux proprement dits, il les tenait pour la « petite presse », même les plus graves d'entre eux, comme les *Débats*, et il voyait avec peine ses rédacteurs collaborer à des organes aussi frivoles. Il n'épargnait rien, du reste, pour être bien renseigné ; ses « envoyés spéciaux » allaient aux quatre coins du monde : Mme Blaze de Bury (la baronne Rose), à Vienne, Émile Montégut à Londres, où il interviewait Carlyle ; Cherbuliez à Berlin, où il se faisait, d'ailleurs, complètement rouler par les agents de Bismarck. La *Revue* publiait, en outre, les articles de la princesse Belgiojoso sur la lutte pour l'indépendance italienne, ceux de Klaczko sur les insurrections de Pologne ; les impressions de voyage de J.-J. Ampère, globe-trotter infatigable ; les notes de George Sand sur l'état d'esprit en province pendant la guerre de 70 et enfin le brillant reportage de Jules Claretie sur le *Champ de bataille de Sedan*. Ce directeur de revue avait, évidemment, le sens de l'actualité ; rien d'important ne lui a échappé, ni parmi les événements, ni parmi les hommes ; il n'a fait aucun « ratage ». Buloz ne s'est pas borné à recevoir et à imprimer les gens célèbres, il a su accueillir ou honorer plus ou moins congrûment les inconnus et les discutés, Baudelaire, Carlyle, Wagner... Enfin ses lettres de 70 sont d'un patriote et l'on doit lui savoir gré d'avoir tancé le défaitisme de Renan : « Vous rabaissez tellement notre pauvre France, lui écrivait-il, qu'il ne reste plus qu'à l'enterrer. »

Parmi les collaborateurs de la *Revue*, on est un peu surpris de compter tant de femmes. Nous avons, en effet, l'illusion de croire que le féminisme est une invention de notre temps. Vers l'an 1860, l'escadron des amazones littéraires (on les distinguait alors à la couleur de leurs bas) était cependant beaucoup plus nombreux que nous ne l'avons indiqué. Il faudrait, pour être complet, ajouter Marceline Desbordes-Valmore, plus tendre et plus plaintive que jamais, Mme Amable Tastu, la blonde Delphine Gay (Mme de

Girardin), surnommée la Dixième Muse, la fougueuse Louise Colet, la belle Arabella, Daniel Stern (Mme d'Agoult), alors sur le retour, Albane (Mme Pauline Caro), Mme Charles Reybaud, née Fanny Arnaud, brune Provençale indulgente à l'amour, surtout à *l'Amour médecin*, et qui ne produisit pas moins de douze romans pour la *Revue*. On lit, paraît-il, encore, à Aix, *Misè Brun* et le *Cadet de Colobrières*...

Mme Pailleron croque lestement, au passage, les plus originales de ces figures. La princesse Belgiojoso retient un instant son attention. Aux soupirants évincés de la belle patricienne milanaise, elle ajoute un nom nouveau. On en connaissait déjà au moins deux et de première grandeur, rien qu'en France : Musset, qui a traduit son dépit dans la fameuse pièce *Sur une Morte*, et Balzac, dont la déception se devine dans les *Lettres à l'Etrangère*. Mme Pailleron nous en révèle un troisième, Paul de Molènes, « ce petit fat », comme l'appelait Sainte-Beuve. Écrivain et soldat, Paul Gaschon, dit de Molènes, a cru devoir exprimer sa jalousie dans une âcre nouvelle, *la Bonne fortune de Ben Afroun*. Au moment de cette petite vengeance, l'héroïne du *risorgimento* voyageait en Orient, où elle venait de se faire poignarder par un de ses domestiques. Elle s'en remit, mais moins aisément que ne le croit Mme Pailleron ; une des blessures reçues au cou la condamnait à ne plus pouvoir tourner la tête. Le « beau mandarin » de Musset dut renoncer à la coquetterie et ne reparut plus en France. La « sphynge lombarde », comme l'a appelée son dévot biographe Raffaëllo Barbiera, est une bien curieuse personne et il y a encore plus d'un mystère dans sa vie...

On trouvera cent autres détails captivants dans le livre de Mme Pailleron. Il faut signaler le portrait, si enlevé, de Carlyle, cette « manière d'ours génial, égoïste et féroce », le voyage de noces d'Octave Feuillet, dans une antique berline du temps de Charles X, et la divertissante collection d'originaux que l'on rencontrait alors dans les rues de Saint-Lô ; il faut lire encore la terrible lettre, un peu trop facile, de Dumas fils sur Hugo. Tous ceux que le second Empire séduit ou émeut ne manqueront pas de recourir à ce précieux et si agréable volume.

PAUL BALLAGUY.

Les Livres.

Le nouveau livre de M. Georges Duhamel, *Deux hommes*, mérite d'être aimé, pour sa finesse, sa simplicité et sa vérité continues. Il ne s'agit point de comparer les qualités discrètes et éminemment

« distinguées » — comme n'eût point dit Flaubert, — de ce roman de l'amitié difficile, avec le pathétique terrible de la *Vie des Martyrs*, ou l'amertume de *Civilisation*. Ceci est un ouvrage gris. Les autres, rouge et noir. Les secousses que la guerre avait imprimées à M. Georges Duhamel se sont calmées. Il redevient tel qu'il était prédestiné, sans doute, tel qu'on le rêve quand on a entrevu son visage débonnaire, son menton glabre et rond de vicaire de Wakefield, et ses yeux doux, dont les lunettes étincellent, un observateur attendri, mais résigné ; le médecin des âmes, comme il a été le médecin des corps ; seulement les âmes sont plus lentes à guérir ; et il faut faire d'abord de la pathologie. La thérapeutique viendra plus tard.

Le docteur Duhamel, naguère, nous vantait l'efficacité de la paternité, pour nous rendre heureux. *Les Plaisirs et les Jeux* sont un livre ensoleillé, sans un nuage, où brille une joie innocente. L'amitié aussi est un bon tonique, pour faire le voyage de la vie. Il est moins sûr. On en peut tirer autant de chagrin que de douceurs. L'auteur, comme nous tous, l'a expérimenté. Il a vécu dans ce qu'on appelle « le monde littéraire ». Il a été un des fondateurs ou l'un des premiers prosélytes de l'Abbaye et de l'Unanimisme. La concorde, je crois, n'a pas duré, par là, très longtemps... Et si M. Duhamel avait voulu écrire un roman à clef, les souvenirs ne lui eussent pas manqué. Mais ce dessein ne s'accordait pas avec sa philosophie. Les *Deux hommes* sont deux hommes comme nous tous ; rien ne les distingue de la foule ; ils ont la généralité des personnages de livres classiques. Ils vivent, pourtant ; et ils émeuvent, puisque l'un se fait aimer, tout en faisant sourire ; et puisque l'autre nous irrite, tout en méritant un peu de pitié : Édouard Loisel et Louis Salavin, ce Salavin que nous a déjà présenté *Confession de Minuit*.

Édouard est travailleur ; il mène une existence bien réglée. Il est chimiste dans une grande manufacture, près de la gare de Lyon. Son avenir est clair. Édouard réussira. Je ne crois pas qu'Édouard ait commis plus d'une action bizarre, dans sa vie ; mais enfin il en a commis une : il a épousé Clémentine. Un soir d'hiver, il a entendu, près du Panthéon, une jeune femme, qui attendait quelqu'un, près d'un réverbère, dire : « Enfin, c'est toi Édouard ! » La coïncidence est curieuse, non inadmissible. De cette coïncidence, Édouard a profité sans scrupules. Il en a tiré quelques heures agréables. Et puis tout son bonheur conjugal. Il ne sait ni d'où vient Clémentine, ni ce qu'elle attendait de l'autre Édouard. Peu lui importe. Faut-il analyser son bonheur? C'est un moyen de le gâter.

Édouard est-il complètement satisfait? Hé! ses journées sont ternes. Clémentine n'est pas une causeuse très exaltante et les camarades avec qui, chaque midi, Édouard déjeune, au Petit Passe-Temps, sont médiocres et monotones. Édouard a besoin d'idéal. Tout au moins d'un ferment qui ferait lever ses idées. Le ferment, ce sera Salavin. Ici commence le roman. Et l'on n'aperçoit pas très

bien la nécessité du premier chapitre, où nous est narrée la rencontre assez ahurissante de Clémentine et d'Édouard. Il sert à nous amuser? D'accord.

Salavin est un irrégulier. Il vivote; grognant contre ceux qui l'emploient, particulièrement; et contre tout le monde, distributivement. Pour avoir constaté avec quelle élégance discrète Salavin consulte le menu au Petit-Passe-Temps, Édouard a senti le coup de foudre. Il parle avec Salavin; le voilà enthouisasmé. Salavin pense, Salavin rêvasse, Salavin a d'extraordinaires facultés d'assimilation : il décortique, il fait siennes les doctrines littéraires, philosophiques ou sociales, les améliore, les prêche et les abandonne, sans prévenir, avec une superbe désinvolture. Bref, il est irrésistible. Édouard, qui a accoutumé de converser avec ses éprouvettes et ses fourneaux, se laisse vite éblouir. Quand il apprend, lui qui a des trésors de bonté inutilisés, que Salavin, qui mieux est, est misérable; quand Salavin lui aura, sous la pluie, tenu quelques propos bien humbles.

Je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur tout plein d'iniquités,

et aura même repoussé l'amitié qui lui est offerte, Édouard sera conquis. Il n'y a plus que Salavin. Clémentine et la petite Zize passent-elles au second plan? Édouard ne se le demande pas; il n'est pas tenté par les problèmes difficiles. Il est ivre de joie. « Qu'un ami véritable est une douce chose!... » Le fabuliste a dit :

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa,

et c'est l'épigraphe qu'a choisie M. Duhamel. Voilà de nos ironistes! Édouard n'a point de ces incrédulités. Le Monomotapa ou le cinquième arrondissement, c'est tout un, pour l'amitié. Édouard va rendre visite, avec Clémentine, à Salavin, à Mme Salavin, à la grand'-mère et au petit garçon. Il ne voit ni les murs suintants, ni l'escalier ébréché. Salavin lui montre des livres et lui révèle Montaigne, pensez donc. Lune de miel!...

Hélas! C'est, comme toujours, La Fontaine qui a raison. Après avoir conduit l'un vers l'autre, — avec quelle indulgence, quelle sympathie, quelle abondance de notations justes et délicates! — ses deux personnages, M. Duhamel va nous conter comment, peu à peu, irrémédiablement, ils se séparent.

On se promenait ensemble, en devisant. On allait au théâtre. Salavin ouvrait à Édouard le monde des idées. Édouard payait. Qu'importe! Il a de l'argent; ses affaires prospèrent; sa bourse est ouverte à Salavin qui a tant de mal à se débrouiller, et qui, par méchante humeur, a perdu sa place... Édouard lui en trouve une dans sa maison, près de lui, un peu au-dessous de lui, puisque le voilà devenu directeur technique... Le petit Pierre Salavin doit

aller à Berck. Édouard offre le voyage. Édouard est la Providence, au moins le petit manteau bleu des Salavin. Vous devinez comme Salavin se sent humilié, et jaloux! Les bontés d'Édouard, qu'il répand sans les compter, c'est Salavin qui en dresse la liste. Salavin les grossit; Salavin s'aigrit; Salavin finit par cracher sa rancune et sa haine à la figure d'Édouard qui, n'étant pas philosophe, s'étonne, ne comprend rien. On se demande s'il n'y a pas, dans la vilaine fureur de Salavin, quelque chose de sympathique. Après tout, ce raté n'avait presque qu'à se laisser vivre, en parasite jovial, qui rembourse en nourriture intellectuelle, dont Édouard est gourmand... Il rompt. Il aime mieux la misère que l'amitié protectrice, — si discrètement! — d'Édouard.

Pauvre Édouard! Il souffre beaucoup. Son chagrin est d'autant plus vif qu'en vérité Édouard n'a jamais eu de chagrin. Les blessures de l'amitié sont profondes. Les romanciers, tout accaparés par l'amour, n'en parlent guère. Avec *Deux hommes*, M. Duhamel comble un vide. Réduit à un schéma, son livre paraît peu de chose. C'est un des meilleurs romans qu'on ait lus depuis bien des mois.

Sa conclusion est-elle pessimiste? Non pas. Édouard a goûté de l'amitié. Il y reviendra. Aucune peine n'est stérile. On n'ose pas espérer que ce naïf ait appris à mieux choisir. Mais il vivait, avant Salavin, une vie végétative, douillette et morte. Une désillusion, des larmes, le goût de penser, quelques éclaircies vers l'art; voilà ce que Salavin lui a donné. Édouard n'a pas le droit d'être ingrat. Il est le vrai bénéficiaire. Son inquiétude, qui ne s'apaisera plus, l'ennoblit.

* * *

Le *Trio en sol majeur*, de M. Louis-Léon Martin, a obtenu le prix de la Renaissance pour 1924. C'est un grand honneur, sous lequel ce frêle ouvrage risque d'être écrasé... Mais il ne faut pas oublier que l'auteur avait déjà écrit *Tuvache*, dont il fut question pour le prix Goncourt, et cela a dû compter. Enfin, il ne faut pas être injuste. Le *Trio en sol majeur* est un roman aimable, semé de réflexions ironiques; il est facile à lire; il n'a pas dû être très difficile à écrire.

En sa préface, — mais oui, une préface, et presque sérieuse! — M. Louis-Léon Martin explique qu' « il n'est pas jusqu'à la banalité qui, à son point de perfection, ne devienne une œuvre d'art. » Ne vous y trompez pas : c'est de ses personnages qu'il parle, de Nicolas, de Maxime et de Fernande, qui, à force d'être « quotidiens », paraissent, à leur auteur, symboliques.

Nicolas Tabouset n'écrit point d'opérettes, fox-trotts, comme son nom le laisserait supposer, mais de la musique sérieuse, en amateur. Tous les amateurs écrivent de la musique sérieuse. Les professionnels s'essayent dans le gai. Ils n'ont pas de fameuses raisons d'y réussir. Nicolas, fonctionnaire modèle, qui bâille tout le jour devant

ses crayons, règles, plumes et grattoirs, rangés autour d'un encrier, selon la tradition de la plupart des bureaux et assurément, de tous les romans, a écrit un *Trio en sol majeur* pour piano, basson et flûte, qu'il joue, le soir, avec sa femme Fernande, et son ami Maxime, fin flûtiste. M. Louis-Léon Martin affirme que, de par la hiérarchie des instruments d'orchestre, le bassonniste Nicolas doit être trompé au profit de Maxime, le grave par l'aigu. Il généralise trop vite, et il simplifie avec impétuosité. Il se donne du reste raison, et fait filer Fernande avec Maxime.

Mais de même que la flûte l'emporte sur le basson, un ténor doit l'emporter sur un simple instrumentiste. Bientôt, Maxime ennuie Fernande qui l'abandonne pour Darvalès, Faust avantageux. Maxime, tout pleurant, rencontre un jour Nicolas tout consolé. Nicolas, après avoir fait un rêve philosophique, inspiré par l'auteur, où il s'est vu entouré d' « hommes de confection » qui lui ressemblaient tous comme des frères et qui lui ont fait comprendre que sa douleur était une douleur banale entre toutes les douleurs, a aimé une jeune dactylo sans résistance, laquelle, précisément parce qu'elle ne résiste guère, a eu vite fait de le tromper. Oubliant un instant sa philosophie, Nicolas s'est jeté, cette fois, par la fenêtre. Il habite le rez-de-chaussée et ne meurt point. Une bosse au crâne, trois jours de lit ; le voilà prémuni contre toutes les désillusions. Il s'adressa désormais aux femmes qui ne trompent point, en ne promettant rien. Il devient fin connaisseur.

C'est lui qui apaisera, par ses discours, le chagrin de Maxime. Plus tard, il consentira même à revoir Fernande, que le ténor a punie pour les deux autres. Et l'on reprend en paix le *Trio en sol majeur.*

*
* *

M. Lucien Descaves vient de nous donner un roman du temps de guerre, *l'Hirondelle sous le toit.* C'est, tout unie, toute simple, l'histoire d'une petite ville française, Bourg-en-Forêt, qui a recueilli des réfugiés. Chez certains, le réfugié est un porte-bonheur, comme l'hirondelle sous le toit. Chez d'autres, les suites sont moins bonnes.

Les Chèvremont ont pris chez eux la petite Marie-Anne Grimodet, qui a neuf ans, et qui boite. Les Boussuge ont pris le petit Fernand Servais. Le docteur Chazey, le maire, s'est chargé de Mme Louvois et de ses trois enfants. A la poste, il y a une petite fonctionnaire réfugiée ; à l'école, Mlle Chantoiseau est intérimaire, et c'est, elle aussi, une « accourue ». Voilà les personnages. Et voici les drames.

Chez les Chèvremont, l'hirondelle est un vrai porte-bonheur. Elle adoucit même le sectarisme de M. Chèvremont, vétérinaire, dont M. Lucien Descaves se moque un peu moins durement que Flaubert de M. Homais, pharmacien ; un peu moins, pas beaucoup. Chez les

Boussuge, malheurs sur malheurs. Fernand ne s'attache guère à eux, et quitte, à l'armistice, ses bienfaiteurs et la bonne servante Zénaïde, qui l'aime comme un enfant, sans un mot tendre. Le fils Boussuge est tombé amoureux de la petite postière, et ne pouvant ou n'osant vaindre les résistances de sa mère, s'engage dans l'armée d'Orient, et meurt à Salonique, dans un accident d'avion. Le docteur Chazey et Mme Louvois sont calomniés par des méchants, et Louvois, la guerre finie, en profite pour abandonner femme et enfants. Mlle Chantoiseau s'en est laissé conter par un filleul de guerre qui est tué, et dont la mère vient révéler à la malheureuse fille que son amoureux était marié et père de famille. Mlle Chantoiseau se noie dans l'étang...

Est-ce donc un roman pessimiste? N'y cherchons pas une philosophie. C'est la peinture directe d'un « microcosme » ; mais M. Descaves n'est pas de ceux qui détourneraient d'être bons. Le style de ce livre est d'une simplicité quasi rustique, et, à vrai dire, le début est assez lent. Mais on s'aperçoit peu à peu que les personnages prennent corps et âme, et qu'ils pensent, souffrent ou s'égayent sous nos yeux. On les connaît. On ne les oublie plus. N'est-ce pas la tâche principale du romancier : créer des êtres vivants?

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

L'ŒUVRE DE MAURICE DENIS

Ce fut une exposition magnifique que celle de l'œuvre de Maurice Denis à laquelle nous a conviés le Musée des Arts décoratifs. Songez : cinq cents toiles de l'artiste avaient été réunies. Ajoutez de nombreux dessins, des livres illustrés, des projets de vitraux. Des photographies permettaient de se faire une idée de certaines grandes œuvres du peintre qui sont, peut-être, ce qu'il a réalisé de plus beau. Il n'était pas en effet possible de transporter les décorations qui ornent la maison de M. Stern, ni ces scènes de l'*Eternel printemps* qui parent la salle à manger de M. Gabriel Thomas à Meudon et qui expriment le sommet de l'art de Maurice Denis, ni les décorations murales de l'église du Vésinet. On voudrait toujours davantage ; mais ce qui a été réalisé par les organisateurs de l'exposition rétrospective fut véritablement merveilleux. Toute l'œuvre d'un des grands artistes vivants était représentée par des peintures de chaque période. On peut mesurer l'immensité de la production de Maurice Denis, en songeant que ces peintures provenaient, en grande partie, de collections parisiennes. Il est facile de comprendre l'intérêt qu'il y eut à voir ainsi assemblées des œuvres dont quelques-unes, les plus anciennes, remontent à trente-cinq ans. Beaucoup n'étaient connues que d'initiés. Souvent l'artiste les avait, lui-même, complètement oubliées.

Les premières œuvres importantes (elles datent de 1891) ne furent pas celles que l'on regarda avec le moins de curiosité. Dans une

Nativité peinte, après quelques portraits, l'artiste se montre absolument maître de ses formules, de son écriture picturale, comme de sa sensibilité. Il participait, nous le savons par son œuvre et par ses écrits, à ce grand mouvement d'idées à qui Jean Moréas, vers le même temps, proposait « *la dénomination de symbolisme, comme la seule capable de désigner raisonnablement la tendance actuelle de l'esprit créateur en art* ». Denis fut à la fois un intellectuel et un peintre. La faculté platonicienne de raisonner ne lui fit jamais gâcher le beau don qu'il avait de composer des images et d'assembler en ordre des couleurs. On connaît sa phrase dans son volume de *Théories :* « *Le mouvement de* 1890 *procédait à la fois d'une extrême décadence et d'une fermentation de renouveau. C'était le moment où le nageur qui plonge touche le fond solide et remonte.* » De toutes les influences symbolistes nées aux représentations des œuvres de Maeterlinck, des émotions religieuses reçues à l'audition des chanteurs de Saint-Gervais, du culte de Verlaine, sortit l'art de Maurice Denis. Il voulut, dit M. Pératé, dans un écrit remarquable, se relier aux chants grégoriens, aux primitifs. Dès ses débuts il s'apparenta aussi de suite à Gauguin et à Puvis de Chavannes.

Ses maîtres furent donc, dès que Denis peignit, des artistes ayant au plus haut point le sens de la décoration. Les grandes émotions d'art du jeune Maurice Denis furent à écouter les enseignements de Gauguin à Pont-Aven, à rêver devant la *Sainte Geneviève* de Puvis et aussi devant le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico, au Louvre. Gauguin enseignait, non pas à copier la nature, à faire tourner le motif, mais à prendre les plus belles couleurs sortant du tube et à les assembler dans un ordre où, mutuellement, elles s'exaltent. De là partit Denis, mais avec sa croyance catholique dont jamais il ne s'est départi et qui fait de lui le plus grand peintre religieux de notre âge, comme en son temps Delacroix fut le plus lyrique.

Que faut-il admirer le plus dans cet ensemble groupé dans les salles du Musée des Arts décoratifs qui attira tous les admirateurs pour voir leur sentiment confirmé, tous les détracteurs, pour être, du moins, frappés par l'immense variété de l'œuvre? C'est d'abord cette sensibilité d'une sérénité parfaite. L'œuvre de Denis est celle d'un poète, au cœur rayonnant. Il n'y a pas de toile de lui peinte par un temps gris. Partout l'azur et surtout l'azur délicat du jeune printemps, quand se déroulent les fêtes religieuses de la Résurrection, quand, pour le peintre reviennent éclore, une à une, avec les fleurs des prés, les splendeurs de la nature. Cette joie, elle éclate dans les innombrables *Annonciations* où se retrouvent les lumineuses qualités de tendre gaieté qui composent la poésie de l'artiste.

Il y a des artistes puissants, mais qui se répètent ; ils peignent toujours la même nature morte et la beauté de la couleur posée et le seul sens des valeurs les dispensent d'autre recherche. Denis, intellectuel et poète, a voulu davantage. La variété d'arrangement chez lui tient du prodige, et c'est ce qui émerveille le plus. Ce lyrique est un des grands dessinateurs de ce temps.

On peut dans les très grandes compositions trouver un peu moins de charme dans la couleur, mais elle chante presque partout si purement ; elle arrive souvent à des accords délicieux qui ne sont qu'à Denis. Un tableau où Jésus fait venir à lui les petits enfants est surprenant par des accords de lie de vin et d'or. Toute cette œuvre est basée sur cette relation de tons dominants. Faut-il noter que Denis, nourri de Giotto, n'ignore rien des découvertes des impressionnistes. Son art est une synthèse ; un artiste, maître de tant de moyens, pouvait seul la réaliser.

Les peintures de l'artiste ont été disposées suivant l'ordre chronologique de la création, en sorte que l'on a pu, de salle en salle, suivre les grandes étapes de l'œuvre. Voici, datant de 1889, un petit portrait de l'artiste par lui-même, d'un caractère aigu où l'on se demande si Denis n'avait pas d'abord médité sur quelques tableaux d'Ingres. Bientôt apparut avec *Mystère catholique*, *Procession sous les arbres*, la première manière du peintre. Vinrent ensuite *les Pèlerins d'Emmaüs*, les *Vierges aux cierges*. Je n'avais pas vu ces tableaux depuis 1896. Qu'il me soit permis de citer un souvenir tout personnel. A se remémorer l'impression donnée jadis par les premières œuvres de l'artiste, à la retrouver pareille trente ans après, on peut mesurer la solidité d'un art et surtout le côté durable de sa poésie.

Un éminent collectionneur toulousain avait à cette époque bien lointaine réuni, dans une petite exposition, plusieurs toiles de Maurice Denis. Je revois ces cortèges de béguines dans d'étroits jardins fleuris. C'est sans doute à ces toiles que devait songer Gustave Geffroy : « *Il regarde dans le silence les sœurs aux coiffes bleuâtres qui passent dans le braisillement des lumières auprès de la vierge en or; il célèbre avec dévotion le mystère catholique où le diacre s'avance vers la sainte précédé de deux enfants de chœur, dans la chambre ouverte, sur le coteau fleuri d'arbres roses.* » Ces tableaux jadis, m'avaient plu par leur composition naïve et sincère, par cette façon de remplir de grands contours d'une couleur pure, de faire une peinture aux nuances précieusement groupées, composée comme un vitrail. Cette impression, je l'ai retrouvée aux Arts décoratifs dans la première salle qui groupait les premières œuvres

de l'artiste, époque où il peignit le portrait de Mlle Lerolle, œuvre un peu précieuse, mais charmante ; et dans ces salles on pouvait aussi admirer des scènes religieuses ou rustiques, tendrement illuminées par la lumière de Pâques.

C'est, je crois, vers 1898, que le peintre a travaillé pour la première fois en Italie ; mais il y arrivait ayant longuement médité devant le *Couronnement de la Vierge* d'Angelico. Il était prêt à étudier Lorenzo di Credi dont nous vîmes une copie à la rétrospective. C'est à Fiesole que le peintre passa des saisons, et aux *Arts décoratifs* nous avons admiré quelques-unes de ces innombrables *Annonciations* que le peintre n'eût pas conçues, s'il n'avait fait de nombreux séjours dans les coteaux toscans. Chaque fois que l'artiste peint la scène où l'Ange apparaît à Marie, il la compose d'une nouvelle façon inattendue ; mais la scène prend sa beauté d'être placée devant un fond de paysages délicieux. Quelle enivrante lumière et quelle poésie ! Avec des cyprès et des buissons, Denis compose les premiers plans ; mais les lointains plongent dans un azur où de tendres vapeurs baignent des collines servant de fond à ces horizons d'un charme inexprimable. D'ailleurs toute cette période, de 1898 à 1904, contient des merveilles peintes en Italie. La vue prise sur la *Voie appienne*, les *Jardins Farnèse à Rome*, le *Forum* sont une des façons où, avec ses compositions, je goûte le plus l'art de Denis. Un de ses tableaux où une lumière d'avril éclaire des arbres roses, passant sur un mur, dans un faubourg romain, peut soutenir la comparaison avec n'importe quel Corot. Ajoutez toutes les vues de Sienne, et vers 1907, ce *Soir d'automne aux environs de Fiesole*, d'une sensibilité absolument exquise.

Denis a un sens merveilleux de la nature, de la terre, des jardins. Songez à cette surprenante composition d'Eliézer et de Rebecca que l'Exposition révéla et qui est un des monuments de l'art de Denis, par où il rejoint Poussin ; vous serez surpris par la noblesse de l'inspiration et par cette grandeur virgilienne. Denis rejoint aussi Claude Lorrain. Je ne sais pas de poésie plus noble que celle qui règne dans cette scène biblique ; la couleur en est d'une distinction un peu sombre qui me plaît plus que celle de quelques toiles plus récentes. Toute cette série contenait des merveilles. Pour moi je suis resté longtemps à regarder les cartons à peine frottés, esquisse de la décoration qui s'appelle *l'Eternel printemps*, le chef-d'œuvre du peintre.

Comment pourrai-je décrire ces quatre toiles, dont l'exposition rétrospective montrait les délicieux projets? Ces cortèges charmants de jeunes filles, ces robes blondes et douces respirent ; il y a une

poésie infinie dans le moindre geste. C'est une fête du printemps ; c'est le renouveau éternel de la lumière du monde. C'est la plus adorable évocation qui se puisse voir de la splendeur pascale quand elle vient transfigurer la terre, quand sonnent les cloches, quand les cyprès s'élancent dans l'azur. Déjà les marguerites s'ouvrent dans les prés flamboyants ; les iris brûlent au bord des sentiers : alors les buissons sont beaux comme des robes d'épousée. Mais cette lumière ne cesse pas ; elle est céleste. Denis a mis cette poésie incomparable non seulement dans le paysage, mais dans une musique qui s'élève de ces groupes. Elle monte avec les voix de ces jeunes filles, comme de tendres alléluias. Des instruments de musique s'exhale une harmonie surnaturelle. Que ne puis-je surtout donner une idée de ces grands arbres en fleur qui couronnent ces groupes. Ils ont été étudiés avec soin sur nature. Voici ces longues branches de poiriers toutes couvertes du givre délicat, de la nacre éblouissante des fleurs. Chaque rameau laisse voir au travers le bleu d'un ciel d'une teinte vraie et rare. Qui n'a senti cette poésie? mais nul peintre ne l'a conduite à ce degré de perfection. Cette inspiration apte à associer la pureté d'un sentiment à la composition d'un paysage, on a pu en voir cent exemples à la rétrospective des œuvres du peintre. On admira, au milieu de tant d'autres, cette *Annonciation* qui appartient à M. Pératé, avec l'arrangement d'une tonnelle au centre de la toile, composant une architecture légère de feuillages et de roses où l'Archange apparaît à Marie.

Cette œuvre si variée et d'un équilibre parfait unit la joie de l'œil et la joie de l'intelligence. Cette béatitude religieuse, comme elle est différente de la sérénité païenne d'un Aristide Maillol ! Elles se ressemblent cependant. De Saint-Germain où Denis accomplit son œuvre dans sa magnifique demeure conventuelle, à Marly où Maillol dresse ses déesses, deux grands artistes ne sont pas sans devoir, l'un à l'autre, quelques-unes de leurs inspirations. Au-dessus des inquiétudes modernes, ils élèvent des œuvres d'une sincérité et d'une plénitude profonde qui unissent le sculpteur à Phidias et le peintre à l'art italien du quinzième siècle.

C'est surtout dans les décorations qui ornent la demeure de M. Stern, dont on a vu des reproductions à l'Exposition rétrospective de M. Denis, que l'on peut mesurer la parenté du peintre et du sculpteur. Certains beaux corps, de puissantes nudités sont d'un artiste qui a aimé les dessins de Maillol. On vit encore cette parenté de deux grands esprits dans les évocations de Nausicaa et de Galathée, dans des peintures méditerranéennes, dans des aspects de Sicile. Que de belles œuvres dans ces salles, contenant des toiles de 1908

à 1914! Partout les compositions étaient présentées au milieu de délicieuses vues d'Assise, de Sienne, de Venise. Ajoutez des paysages bretons, dont un petit chef-d'œuvre : la fontaine dans un village, avec le sol tout rose, les arbres aux feuillages d'or et les troncs bleus. Ajoutez des notes de voyage en Algérie et enfin les illustrations des livres. Ce grand décorateur qu'est M. Denis me semble avoir atteint à une des plus pures expressions de son talent dans l'illustration en couleur de la Vie de saint Dominique et des Fioretti. La relation des gestes et des paysages si vrais et si heureusement écrits, tout baignés d'une tendre mysticité, arrive là à sa perfection. L'imagination de Denis est inépuisable.

Si après avoir tâché de montrer tout ce que cet œuvre a de grand, de divers, d'ingénieux, il me fallait dire où vont mes préférences personnelles, je dirais aux vues d'Italie, à ce petit paysage du mont Cassin, à cette simple note qui représente un coin des jardins du Vatican, avec la vasque sous une architecture rose et ces cyprès significatifs, sous un ciel céruléen, et à d'autres encore où la fleur du sentiment est divinement cueillie sur nature, par le poète, et je reviendrais à ces vues de la Voie appienne.

Denis, florentin et français, au début de sa carrière, est aujourd'hui (l'Exposition a permis de le constater) plus romain et français. Il n'a jamais cessé d'aimer Angelico et Fiesole ; mais depuis sa maturité, il a enrichi sa science. Dans beaucoup de ses scènes de famille, il semble aussi avoir médité le vers de l'ode à Pollion de Virgile :

Souris, petit enfant, souris; à son rire reconnais ta Mère.

Il a médité sur Raphaël et écouté les Fontaines de Rome.

MARC LAFARGUE.

La Musique et le Fantastique.

Giselle ou les Willis, qui enchanta nos aïeules, il y a quatre-vingt-trois ans, vient de remporter, grâce à la compagnie dansante de Boris Romanov, le plus franc succès. Ce fameux ballet, dans lequel débuta Carlotta Grisi avec tant de génie qu'elle éclipsa Taglioni et Fanny Elssler, marque une date au moins aussi importante, dans les annales du romantisme, que *Hernani*. Théophile Gautier qui en établit l'argument avec Saint-Georges, d'après une légende austro-slave, qu'Henri Heine avait rappelée en ses *Esprits élémentaires*, y a porté à leur point de perfection tous les éléments du pittoresque romantique : rêverie spiritualiste, couleur locale légen-

daire, féerie populaire, mysticisme amoureux et imagination fantastique. Si le ballet classique à tendance mythologique vise d'abord à satisfaire l'aspect de symétrie et d'harmonieuse ordonnance, le ballet romantique s'efforce à traduire cette métaphysique mi-littéraire, mi-musicale dont se bercèrent Novalis, Hoffmann et leurs amis.

La poésie fantastique en est l'aliment, mais les musiciens qui s'en nourrissent ont souvent plus grands yeux que grand ventre : c'est au moins le cas pour Adolphe Adam qui composa pour ce ballet une musique étonnamment amorphe, bourgeoisement monotone et aussi peu fantastique qu'il est possible.

C'est que, parmi les formes de l'imagination créatrice, le fantastique musical est l'une des plus difficiles à douer de force vivante. Les conteurs, quand la vision nette leur défaut ou que leur sentiment ne va pas de pair avec la fantaisie, sont contraints de développer un certain nombre de thèmes, dont la vie vraie est absente. La plupart d'entre eux ont recours aux subterfuges les plus grossiers pour évoquer un fantastique dont ils ne ressentent pas intimement l'horreur sacrée. Ils croient qu'avec de vieux châteaux, des cadavres, des cercueils, des caveaux, des orages, des fantômes et des cloches nocturnes, ils auront atteint à l'essence même du fantastique, alors qu'ils n'en dessinent que les grimaçants contours.

La même erreur a dominé la musique, chaque fois que le musicien s'est appliqué, par devoir, à traduire en sons l'étrangeté extérieure des fantasmagories. Dans l'opéra classique, le fantastique n'est qu'un merveilleux de parade auquel le compositeur accole des sonorités tonitruantes ou caverneuses, sans que son importance et sa valeur dépassent celles des accessoires. Certes, ce n'est point là ce qui assure leur immortalité à *Don Juan* et à *la Flûte enchantée*.

Quand Weber survient, qui crée l'opéra romantique en développant le rôle musical de la fantasmagorie, il s'attaque à une besogne d'avance stérile, et il n'a fallu rien de moins que son génie de finesse et d'intuition pour ne point tomber dans le piège. Le système musical des opéras romantiques reste classique de forme : il conserve la rigidité de construction, la rigueur de développement. Le fantastique, loin de dominer cette forme, s'y incorpore et s'y soumet : il n'a de place que dans le commentaire à tendance imitative. Le fantastique musical du *Freischütz* est presque tout entier dans une suite de traits fort simples qui illustrent la fonte des balles et le passage de la chasse diabolique. Ce qui sauve Weber, c'est sa sensibilité intelligente : il sait faire en sorte que sa musique, dans la fameuse scène de la Gorge-aux-Loups, s'accorde au caractère de l'action et à la peinture des sentiments des trois personnages. Rien dans les voix ni dans l'orchestre ne dépeint expressément les oiseaux de nuit voletant autour du foyer ni la course du sanglier qui passe en trombe. Les figures mélodiques qui accompagnent l'orage n'ont

pas même la valeur pittoresque de celles de la *Pastorale* ou de *Guillaume Tell :* mais elles ont une valeur expressive qui s'applique surtout à l'agitation diabolique de Max et de Caspar. La chasse fantastique n'est pas une simple fanfare : elle utilise un effet harmonique strident, inusité et tenace, dont la valeur, elle aussi, est expressive au premier chef. Enfin la conclusion de l'acte, après la fonte de la dernière balle, est vierge de toute musique imitative. Elle ne veut que donner le ton général de la scène. On a là, non pas un tableau pittoresque de fantastique (et il n'est pas sûr que Berlioz, qui aimait si fort ce fantastique, l'ait jamais bien compris), mais une évocation légendaire psychologique réalisée par une intelligence musicale.

Mais peu de musiciens sont capables de ce tour de force. Ils se contentent de lieux communs sonores qui sont de tous points analogues aux clichés littéraires. Cette faiblesse est si bien inhérente à la formule classique de l'opéra que Hoffmann lui-même, qui dans ses romans et nouvelles a dégagé du fantastique l'essence et la vie, n'a pu y échapper quand il a fait œuvre de musicien dans son opéra fantastique *Ondine.* Offenbach, à son tour, malgré quelques touches justes, n'a pu éviter, dans ses *Contes d'Hoffmann* construits selon a même formule rigide, de donner au docteur Miracle un déhanchement de marionnette.

Pendant toute la période romantique, où sévit le fantastique, il n'est pas de musicien — à part Schumann — qui ait su l'exprimer autrement que par des formules. Aux thèmes littéraires des fantômes et des vampires, ils ne se sont inquiétés que de faire correspondre fort exactement des motifs musicaux stéréotypés. Le thème des « Elfes » a son fidèle motif sonore, comme on en peut juger, après le modèle qu'en a donné Weber dans sa mélodie *Elfenlied* et dans *Obéron*, par l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn ou la *Danse des Elfes* et le *Hall du Roi des Montagnes* de Grieg. Il en va de même pour le sempiternel sabbat. La *Symphonie fantastique* de Berlioz n'a de fantastique que l'argument poétique qui la précède et la justifie : le fantastique ne s'y manifeste que par l'emploi et la transformation du *Dies iræ* que l'on retrouve pour la même raison, et dans le même esprit, dans la *Danse macabre* de Saint-Saëns.

Schumann a été le seul romantique à sentir, après Weber, qu'il était nécessaire de suggérer, musicalement, le fantastique par une suite d'impressions libérées de toute formule. Admirateur d'Hoffmann dont il a dépeint une des plus frappantes créations dans ses *Kreisleriana*, il n'a cessé, au moment même où le lymphatique Adam écrivait *Giselle*, de prodiguer cette touche discrète et sans cesse renouvelée de fantasmagorie qui marque les *Fantasiestücke* pour piano de 1837, les *Pièces nocturnes* de 1839, les *Pièces fantastiques* pour violoncelle de 1842 et pour clarinette, ainsi que les mystérieuses *Scènes forestières* de 1849.

C'est une imagination mythique qui les anime, mais sans rigueur

et par éclairs. Chez Wagner, cette imagination prend une ampleur décisive. Le fantastique, d'abord tout formel à la manière des épigones wébériens dans le *Vaisseau-Fantôme*, se dégage à l'état pur, sans développements contraints, par ces obsédantes échappées sur un monde de rêve que sont les motifs des Nibelungen et de Fafner, l'admirable scène du Crapaud dans *l'Or du Rhin*, les magiques accords du Casque, le sommeil merveilleux de la Walkyrie ou les enchantements de Klingsor.

Cette même forme d'imagination mythique se retrouve chez les Russes, beaucoup moins dans le romantisme convenu de la *Roussalka* et du *Convive de Pierre* de Dargomijski (ou dans le pittoresque clinquant de Rimski-Korsakov avec les marines animées de *Sadko*, la légende du chat de *la Nuit de mai*, les frimas ensorcelés de *Sniégourotchka*, la danse infernale des Astres et du Sorcier dans *la Nuit de Noël*, les jardins fabuleux du *Tsar Saltan*), que dans l'art direct d'un Moussorgski dont les *Tableaux d'une Exposition*, assez faibles sans doute pour le style strictement musical, ont au plus haut degré cette puissance mythique de fantasmagorie. La musique ne vise alors qu'à la suggestion pure. Elle y réussit parce qu'elle ne veut rien décrire, rien imiter et parce que brille, au cœur du musicien, un rayon menu de naïve et inconsciente crédulité en ce fantastique qu'il évoque. C'est pour avoir manqué de cette simplicité d'âme que Glazounov est retombé dans la convention frelatée quand il a voulu, en sa symphonie à programme *Au moyen âge*, dépeindre un vieux château où logent deux amants et un macabre ménétrier qui n'est autre que la Mort en mascarade romantique. C'est aussi pour avoir manqué de cette foi naïve que nos musiciens de la dernière génération ont commis l'erreur de croire qu'ils pouvaient « faire du fantastique » par un simple effort de volonté et par d'habiles agencements de sons. Quels qu'en soient par ailleurs les mérites certains, c'est là le point faible des *Djinns* et du *Chasseur maudit* de Franck, de la *Lénore* de Duparc, de la *Procession nocturne* de Rabaud, du *Meurtrier* de Coquard, et même de l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas (sans parler des velléités de fantastique d'un Stravinski en sa première et en sa seconde manière : *l'Oiseau de feu* et *Petrouchka*). On dirait qu'ils ont peur d'être dupes de leur fantaisie, au point que Ravel est arrivé à donner, avec ses *Trois poèmes de Gaspard de la Nuit (Ondine, le Gibet, Scarbo)* une impression savoureuse, mais artificielle étrangement, d'un fantastique pince-sans-rire auquel Roland-Manuel ajoutera peut-être une nouvelle note avec le *Diable amoureux* qu'il prépare.

Seul parmi nos modernes, Debussy a compris et traduit le fantastique, parce qu'il exprimait là un aspect réel et profond de son tempérament. Dès les premières notes de *Pelléas*, le motif de la forêt rend sensible le *frigus opacum* et l'horreur taciturne des frondaisons désertes. Toute la scène des souterrains appelle cette angoisse qui

paraît ne devoir jamais finir, cette angoisse des rêves qui viennent visiter parfois l'esprit oppressé. Les sons s'étouffent et meurent contre le silence mou des cryptes. Tantôt il semble que la voûte sourdement résonne ; tantôt des bruits lointains, comme de cloches feutrées, évoquent l'épaisseur des murailles où verdit le salpêtre. Longtemps Debussy travailla au *Diable dans le beffroi* et à *la Chute de la maison Usher*. On ne sait ce qu'eût été ce conte musical qu'il portait en lui quand il mourut. La minutie du détail, dans le conte de Poe, en même temps que sa sobriété évocatrice s'accordaient avec le génie debussyste qui sut si bien exprimer le fantastique d'angoisse. Poe a réalisé ce prodige d'accumuler les plus grossiers subterfuges du romantisme et de rester vivant et prenant et vrai : au lieu de prononcer les mots de l'horreur, par lesquels les romantiques croyaient avoir assez fait pour être horribles, il a su, sans les prononcer, les imposer à l'esprit par le choix des détails évocateurs et la marche pressée des événements. Pour ce conte génial, la musique de Debussy était celle qu'il eût fallu, la moins romantique qu'on pût rêver, celle qui dédaigna toujours de saisir directement la partie saillante des phénomènes et de la développer en l'amplifiant, celle qui détesta les grands gestes et les grands cris et qui, avec un soin aigu, multiplia les touches fugaces et la foule des impressions connexes qu'elle rassemblait avec l'art le plus secret.

C'est ce génie-là qu'il eût fallu au vieil Adam en écrivant, pour Gautier et pour la Grisi, la musique de *Giselle*...

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

GEORGES ROUAULT

Teint pâle, œil clair toujours en éveil, mais au regard plutôt intérieur que fixé sur l'objet, bouche violente, front bombé, vaste crâne garni jadis d'une abondante chevelure blonde (et qui ne la regrette point) ; il y a quelque chose d'un clown lunaire — surprenant mélange de pitié et d'amertume, de malice et de candeur — dans la physionomie de ce peintre ennemi des coteries et des conventions, et généralement de toutes les mœurs contemporaines, et que la gloire est en train de tirer de sa cave, car il est né dans une cave, en 1871, *pendant le bombardement de Paris.*

On sait que Rouault, qui apprit d'abord le métier de peintre verrier, entra à vingt ans à l'Ecole des Beaux-Arts, à l'atelier de Gustave Moreau, dont il fut l'élève préféré. « Vous n'êtes pas f... d'en faire autant, » disait Gustave Moreau à un membre de l'Institut à propos d'une œuvre de Rouault (le Christ mort, *aujourd'hui au musée de Grenoble), qu'on venait de refuser au concours de Rome. Ainsi la carrière de Rouault commençait dans la tempête... Par la noblesse et la ferveur de son enseignement, comme par sa vive intelligence du passé, Moreau était un maître exceptionnel, plus exceptionnel encore par son souci d'éveiller chacun à sa vraie personnalité. Rouault a gardé pour son souvenir une piété, une fidélité profondes qui sont rares aujourd'hui, et qui expliquent seules qu'un tel sauvage consente à occuper un poste officiel (celui de conservateur du Musée Gustave Moreau).*

On dit couramment qu'il a un sale caractère, *entendons un carac-*

tère insociable. Et de fait les relations ne sont pas toujours faciles avec lui, pour ceux du moins qui ignorent que le savant procédé d'une délicate politesse n'est pas le bon moyen de l'aborder, pour ceux aussi qui, par un empressement toujours mal récompensé, se risquent aimablement à lui poser des questions, à lui demander ce qu'il pense de la jeune peinture ou de la jeune poésie, où il passe ses vacances, ce qu'il a sur le chantier, en quelle estime il tient M. Frantz Jourdain, avec quoi il peint, et surtout, ah! surtout : « je voudrais bien voir vos dernières œuvres, ne pourrais-je pas visiter votre atelier? » *Ça, ça ne se pardonne pas. Il enfouit dans le secret tout ce qui le touche et tout ce qu'il fait, il aime farouchement se cacher. C'est pourquoi il expose si rarement, et sait tant de gré à M. Ambroise Vollard d'interposer une vaste ténèbre entre ses œuvres et les regards du profane.*

En réalité, il appartient à la catégorie des timides explosifs. Parisien par sa mère, mais Celte et Breton par son père, il accumule au dedans de lui, dans les régions inexprimables du cœur, d'impalpables trésors de rêve et de nostalgie, de souffrance et d'azur, que le contact d'autrui froisse et opprime. Il ne cesse de souffrir violence que lorsqu'il se trouve seul en face de l'œuvre à créer, ou qu'il amuse et moralise ses enfants,

Geneviève mon gros bourdon,
Isabelle ma colombelle,
Michel faible pilier de la maison,
Agnès petit pigeon,

avec une sagesse et une tendresse, une fantaisie merveilleuses. On ne comprend rien à ses fureurs, à ses éclats, si on ne les rapproche de ce lyrisme intérieur, que depuis quelques années il éprouve le besoin d'épancher au dehors, en d'étranges chansons jaillies comme des fleurs sauvages.

Avec cela un curieux instinct de prosélytisme moral, une incapacité naturelle de se résigner à la médiocrité du prochain; au fond, une insatiable sympathie pour les choses humaines, pousse ce solitaire à entrer en communication avec les gens, et du même coup à s'indigner contre eux. Sous des dehors de brusquerie, voire de brutalité, il cache une âme qui ne sait pas l'indifférence ni le dédain. De là les féroces images, beaucoup plus sombres que la caricature ordinaire, par lesquelles, pendant une période (déjà lointaine), il lui a fallu décharger son cœur irrité. Ses plus violentes exaspérations contre la bourgeoisie (ah! il se sent bien loin de la génér ation de René Johannet!) et contre notre ordre social sont ainsi comme les déceptions d'une âme éprise d'un ordre intérieur qu'elle veut trop avidement retrouver dans les rues, dans les prétoires et dans le métro.

La vie de Georges Rouault n'offre pas seulement un magnifique exemple de désintéressement, de courage patient et de labeur acharné, obstiné, sans répit. Elle recèle des vertus plus profondes. Apprenti verrier (il gagnait alors cinquante centimes par semaine), son patron, quand il fallait porter un colis au loin, lui donnait trois sous pour prendre l'omnibus. L'enfant faisait la course à pied, et gardait les trois sous pour acheter des couleurs; mais pour ne pas dérober même une minute à son patron, il prenait le départ avec l'omnibus, et courait sans discontinuer, afin d'arriver en même temps que le véhicule qui aurait dû le transporter. Astucieuse combinaison, qui accordait les intérêts des beaux-arts et ceux de la probité, aux dépens du muscle cardiaque. Il nous plaît de voir dans ce trait puéril un symbole de l'admirable rectitude morale, austère, scrupuleuse, héroïque au besoin, de ce grand artiste toujours resté artisan. Il y a en Rouault une pureté, — presque janséniste, et qui pourrait devenir cruelle, — qui fait sa force et sa liberté. Il y a aussi en lui, comme une source vive cachée, un sentiment religieux profond, une foi d'ermite entêté, qui l'a conduit à Huysmans et à Léon Bloy, et qui lui fait découvrir l'image de l'Agneau divin en tous les abandonnés et tous les rejetés sur lesquels il s'apitoie. Ajoutez à cela les qualités d'un œil prodigieusement sensible, et le don d'une observation sans pitié, vous comprendrez la vraie signification de ses véhémences.

Mais avant tout il est peintre, et sans doute le plus foncièrement, le plus exclusivement peintre de tous les peintres contemporains. Nous ne parlons pas seulement ici de sa science technique, ni de sa déconcertante habileté manuelle. Nous parlons de l'esprit de la peinture, dans sa plus vivace réalité intellectuelle et sensible. Un philosophe pourrait étudier en lui la vertu d'art comme à l'état pur, avec toutes ses exigences et tous ses exclusivismes. S'il blesse bien des gens par ses intransigeances, s'il défend férocement contre tous les genres d'assujettissement une indépendance ombrageuse et superbe, c'est pour maintenir en lui-même cette vertu dans son intégrité. Il aime à redire après Poussin : « Nous faisons un art muet », et quoique bouillonnant toujours d'un flot confus de pensées, quoique ayant un sens exquis des beautés des anciens maîtres, et trouvant parfois les mots les plus significatifs (le dessin, dit-il, est un jet de l'esprit en éveil), il ne s'explique jamais, laissant son œuvre se défendre seule, et respectant à ce point son art qu'il n'y veut toucher par nulle parole. Obstiné dans son sillon, on ne saurait le classer dans aucune école. Sa peinture si humaine et si expressive a une éloquence purement plastique, sans rien de littéraire. Son amour de la matière rare, qui aurait pu l'égarer dans une recherche sans terme, ses préoccupations humaines et son goût de la satire, qui

auraient pu le détourner vers l'anecdote, il n'a pas supprimé tout cela, il l'a dominé par son art, qui, d'en triompher, en est devenu d'autant plus robuste et d'autant plus pur.

Ayant devant lui, après son Enfant Jésus parmi les docteurs (1), *le plus facile et le plus profitable avenir, il a rompu les amarres et scandalisé ses premiers admirateurs, pour entrer dans une* nuit obscure *dont il ne voyait pas la fin, mais où il sentait que se purifierait sa vertu d'art. Gustave Moreau, étonné de ses premières recherches « réalistes » (car elles avaient commencé dès lors, avec des bouchers qu'il voyait passer rue des Fourneaux sur leurs grandes voitures, puis avec des clowns, qu'il allait épier à la fête de Grenelle, la parade terminée), Gustave Moreau comprenait qu'après tout mieux valait qu'il suivît sa vision. Mais plus tard ses amis devaient lui reprocher de faillir à sa tâche; bien peu, un moment, se refusèrent à douter de lui. Bloy, affectueusement, mais sans ménagements, certes! l'accusait de tomber dans un art démoniaque, de se complaire dans la laideur et la difformité. Il écoutait immobile, blanc et muet. Et qu'aurait-il pu répondre? Il obéissait à une nécessité de croissance, plus forte que lui. Filles, pitres, juges, mégères, c'est lui-même qu'il cherchait, je veux dire son propre accord intérieur dans l'univers de la forme et de la couleur. Il s'est trouvé; mais c'est là un chemin qu'il faut faire tout seul.*

L'exposition qui a eu lieu tout récemment chez Druet, et qui réunissait quelques-unes des œuvres exécutées par l'artiste entre 1897 *et* 1919, *a consacré une maîtrise incontestable et rendu manifeste un authentique génie pictural. Rouault a saisi dans le réel et a fait jaillir pour nous un certain éclat que nul encore n'avait découvert; ces filles et ces clowns, ces chairs monstrueuses et misérables, captées en les accords sourds et les précieuses transparences de la plus complexe matière, c'est la blessure du Péché, c'est la tristesse de la Nature déchue, pénétrée par un regard sans connivence et un art qui ne plie pas. Ainsi cet art pathétique a une signification profondément religieuse. L'an prochain, à l'exposition des Arts décoratifs, un autre ensemble nous sera présenté : cinquante eaux-fortes et douze lithographies en couleurs. Mais il y a beaucoup d'autres œuvres, paysages, œuvres religieuses, etc., toute une vaste production accumulée, — trente années de peinture, — qui réservent bien des surprises, même à ceux qui le connaissent et l'admirent depuis longtemps.*

***

(1) 1894. — Actuellement au musée de Colmar.

Le Théâtre : Entre Charybde et Scylla.

Nous avons traité avec quelque sévérité M. Méré, parce que cet auteur obtient des succès qui paraissent faciles avec des mélodrames un peu gros. Cependant, le succès régulier de M. Méré doit avoir une raison et indiquer quelque chose. Aucun autre auteur, pas même M. Sacha Guitry, n'est ainsi assuré à l'avance de connaître plusieurs centaines de représentations. Et certains auteurs de mélodrames encore inférieurs aux siens, M. Kistemækers, M. Frondaie, partagent avec lui la faveur du public. Au lieu de s'en fâcher, on fera mieux de comprendre.

M. Méré plaît au public parce qu'il se donne la peine de combiner de vraies pièces. Sur le moment, les lettrés font la moue et trouvent que l'auteur de la *Danse de minuit* exagère. C'est vrai. Mais le succès lui sourit parce qu'après tout, c'est dans le bon sens qu'il exagère.

La plupart des auteurs de nos jours ne savent pas faire une pièce. Pourquoi? Notre époque est-elle plus mal partagée qu'une autre? Il serait vain de le croire. La vérité est ailleurs.

La vérité est que la littérature d'imagination, roman et théâtre, est la seule qui rétribue aujourd'hui convenablement son homme. Les temps sont difficiles, plus d'un se lasse de voir les mercantis faire fortune autour de lui, aussi bien ceux qui vendent de la prose que ceux qui vendent des légumes. Pour qui n'a pas le caractère bien trempé, la tentation est forte. Chacun tente sa chance. On devient romancier ou auteur dramatique sans se soucier davantage du métier que de la vocation.

On fait un roman, une pièce avec le premier sujet venu et n'importe comment. C'est la loterie, on joue au hasard. Pourtant, s'il n'y a de justice immanente que dans les discours de Gambetta, il y a des règles de jeu. On ne gagne pas quand on joue mal. La plupart des romanciers et des auteurs jouent mal parce qu'ils ne se donnent pas la peine d'apprendre les règles du métier. Composer un livre, bâtir une pièce, cela s'apprend. Ceux qui gagnent sont ceux qui ont pris la peine de l'apprendre. Dans le roman, le succès va à ceux qui sont capables d'inventer un récit, une matière romanesque : un Benoit, un Fabre, un Thérive. Au théâtre, le succès est allé aux auteurs de *Bastos le Hardi* parce qu'ils ont pris le soin d'inventer et de mettre en place une intrigue, une matière dramatique. Il est allé à M. Benjamin, parce que l'auteur des *Plaisirs du hasard* a pris le soin d'apprendre un métier nouveau pour lui. Au milieu de la courbe, le succès va à M. Géraldy, parce que l'auteur d'*Aimer* a du métier. Plus bas, il va à M. Méré, à M. Frondaie, à M. Kistemækers parce que ces auteurs sont ingénieux et habiles. A force de voir des auteurs maladroits, nous finirons par être obligés de présenter Scribe comme un modèle.

Voici M. Demasy qui se met en tête d'écrire une tragédie pour le théâtre de l'Odéon. Il commence par aller chercher un sujet impossible, ou, plutôt, il prend le premier sujet dont la grandeur lui fait illusion et le tente : la vie du Christ. Il ne se demande même pas une seconde si ce sujet convient pour le théâtre. S'il avait réfléchi, il aurait vu que non. Néanmoins, M. Demasy mettra sur la scène de l'Odéon la vie du Christ.

Comment va-t-il s'y prendre? Un véritable auteur dramatique se fût donné le mal d'inventer une péripétie où le Christ eût été mêlé et dont le développement eût fait paraître en lumière les traits essentiels. Il devait y en avoir, puisque cet auteur avait envie de porter à la scène cette figure et non telle autre, c'est qu'il avait sur elle quelque chose à nous dire. M. Demasy s'est arrêté au parti de montrer l'action du Christ sur les hommes. Le Christ naît, vit et meurt, des hommes autour de lui le voient passer sur la terre, prêcher, agir. Que vont-ils éprouver, ressentir? Comment cette existence va-t-elle influencer la leur? Comment l'action du Christ sera-t-elle comprise et sentie par Jean-Baptiste, par Hérode, par Caïphe, par Judas? Telle est la matière avec laquelle un auteur contemporain a cru qu'il était possible de faire une pièce.

Incroyable méconnaissance des règles d'un art qu'on veut pratiquer contre la volonté du ciel! Il est presque inutile de dire maintenant ce qu'a fait M. Demasy : il a fait huit tableaux. Dans l'un, l'on voit Jean-Baptiste, dans un autre Hérode, dans un troisième Judas. Les personnages morts, ils disparaissent et l'on passe à un autre, qui n'avait pas encore paru. M. Demasy nous répondra qu'il imite Shakespeare. Que de sottises aura engendrées le culte irréfléchi de ce guide inimitable! En dix minutes, quinze au plus, M. Demasy se condamne à trouver les traits révélateurs qui nous montreront l'âme de Jean-Baptiste, d'Hérode, de Judas. Le génie de Shakespeare n'y serait pas de trop, en effet.

Prise en soi, chaque scène de M. Demasy n'est pas plus mauvaise qu'autre chose. L'ensemble paraît prodigieusement inutile. On nous dérange un vendredi saint pour nous faire entendre le précurseur qui hurle des malédictions au peuple d'Israël, ou une paraphrase du Sermon sur la montagne. On peut tenir pour assuré qu'elle ne vaut pas l'original. Alors, pourquoi écrire une pièce, occuper un théâtre, faire travailler des comédiens, déranger des spectateurs?

* * *

L'autre danger : un jeune auteur, M. Marcel Frager, sent vivement ces vérités premières, ces humbles évidences, qui sont à la portée de tous. M. Frager s'est dit que, pour faire une vraie pièce, il fallait trouver un sujet dramatique, nouer une action, inventer et enchaîner des péripéties. Il a lu les auteurs, il sait qu'il faut tasser

au lieu de disperser : peu de personnages, un événement initial, puis ses conséquences logiques, l'éveil de sentiments qui engendrent des actions. M. Frager a même respecté la règle des trois unités et il a bravement intitulé sa pièce : *l'Echéance*, tragédie moderne.

Si les intentions pouvaient remplacer les œuvres, il faudrait louer M. Frager de tout cœur. C'est parce que ses intentions sont parfaites et parce qu'il débute dans l'art dramatique en prenant le bon chemin qu'il importe de ne pas le laisser s'égarer. Nouveau venu, isolé, sans guide, il s'est perdu. Il a voulu courir trop vite, il s'est cru trop fort et il est allé trop loin. Il a passé la limite et il est allé verser lui aussi, mais sans le vouloir, dans le mélodrame.

Il nous a montré un commerçant honorable qui fut jadis le complice d'un crime. Depuis lors, il a tout fait pour réparer, tant au point de vue social qu'au point de vue moral. Pour effacer la part qu'il a prise à ce crime, il multiplie les bonnes œuvres, et sa famille, ses concitoyens, qui ne voient que les effets de ce remords sans en connaître la cause, le tiennent pour un modèle de vertu. Un jour, le complice oublié revient du bagne, sa peine achevée. Nature de criminel que la souffrance a achevé de rendre ignoble et féroce, il s'installe brutalement au foyer de l'homme vertueux en réclamant la part de tous les biens qui ont pour origine le crime qu'il a payé seul, cependant que le complice était riche, heureux, honoré, en paix avec la société, sinon avec lui-même.

Situation très forte à première vue, mais moins bonne, en vérité, que l'a cru M. Frager. Il eût fallu la main d'un maître pour la retenir sur la pente du mélodrame. Peut-être eût-il été plus raisonnable d'en tirer une comédie. Cette idée paraît si tentante qu'il ne faudrait pas être surpris de la voir reprendre quelque jour par un confrère de M. Frager.

Si étonnant que cela paraisse, il ne s'est trouvé personne aux répétitions pour lui signaler que son drame, qui était bien posé et bien parti, passait lourdement la mesure, que certaines scènes, certaines inventions étaient d'une maladresse telle que le public allait inévitablement se cabrer. Par exemple, quand le forçat exige, pour prix de son silence, de partager non seulement l'aisance et la fortune, mais la femme de son complice repenti. En vérité, voilà une idée de vaudeville. M. Frager l'a prise pour une idée tragique.

Il est visible que ce jeune auteur manque totalement de métier. Est-ce sa faute? Les bons guides, les bons modèles sont rares. Faut-il donc conseiller à M. Frager l'étude des pièces de M. Méré? Très sérieusement, ce n'est pas Shakespeare que nous conseillons aux jeunes auteurs de méditer et d'imiter : c'est un guide beaucoup trop facile à suivre, car couper une pièce en vingt tableaux au lieu de la condenser en cinq actes, c'est le moindre effort. Nous ne conseillons pas non plus Racine, il ne faut pas viser si haut pour commencer. Mais, pour les comiques, Molière, sans hésiter. Et les autres, si étonnant

que cela puisse paraître, Scribe, pour le métier, et le théâtre de la Foire, pour l'art du dialogue, le naturel et l'effet scénique. Un auteur qui comprendrait les leçons de ces deux exemples si différents, apporterait précisément au théâtre contemporain ce qui lui manque et ce dont il a le plus besoin.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

AUTOUR DU PLAN DES EXPERTS. — *L'esprit du plan des experts est un peu obscur, et les divers gouvernements ne semblent pas d'accord sur la façon de l'interpréter.*

MM. Theunis et Hymans viennent à Paris, le 28, *conférer avec M. Poincaré. Il est convenu que, dès qu'il y aura, de la part de l'Allemagne, commencement d'exécution du plan des experts, l'unité économique du Reich sera rétablie, mais que le cadre de la régie des chemins de fer subsistera. Quant à l'occupation militaire, elle continuera* (*à effectifs réduits*) *jusqu'à l'exécution complète.*

Le 30 *avril, la Commission des réparations décide de constituer immédiatement les comités chargés d'organiser les emprunts émis pour le compte de l'Allemagne. Deux Français sont appelés à en faire partie. On aime à croire que ce n'est pas afin d'engager nos compatriotes à souscrire.*

ÉTATS-UNIS. — *Le Sénat vote une loi dirigée contre l'immigration japonaise* (15 *avril*). *L'émotion est vive au Japon. Les deux gouvernements échangent cependant des notes conciliantes* (20 *avril*).

— *Le Sénat vote le* « *Bonus Bill* » *qui accorde la part du combattant. Coût pour le Trésor : trois milliards et demi de dollars* (24 *avril*). *L'opposition démagogique rappelle à ce propos la dette française envers les Etats-Unis.*

HONGRIE. — *L'Assemblée nationale hongroise vote les projets relatifs à la reconstitution de la Hongrie : pleins pouvoirs au gouvernement, établissement d'une banque nationale d'émission, emprunt.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30819.